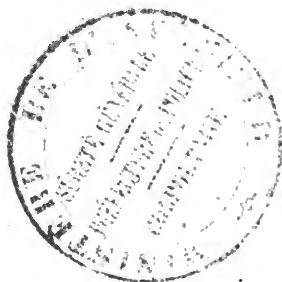
image
not
available

GUIDES-ITINÉRAIRES

DE LYON
A
LA MÉDITERRANÉE



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.



Vue de Lyon.

GUIDES-ITINÉRAIRES

DE LYON

A

LA MÉDITERRANÉE

PAR

FRÉDÉRIC BERNARD

avec une carte du chemin de fer

Ouvrage illustré de 80 vignettes dessinées d'après nature

PAR LANCELOT

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855

TABLEAU DES STATIONS

DE VALENCE A MARSEILLE,

indiquant :

LA DISTANCE DU POINT DE DÉPART, CELLE DU POINT D'ARRIVÉE, LES BUFFETS, LES VOITURES PUBLIQUES, LA POPULATION.

I.

DE VALENCE A MARSEILLE.

1re *station.*

Valence. — Distance de Marseille : 246 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Lyon, Vienne, Marseille, Grenoble, Aubenas, Privas, Saint-Etienne, Annonay, Romans, La Voulte, Vernon, Tain, Tournon, Saint-Péray, Montélimart, Avignon, Nîmes, Saint-Jean-de-Royan, Saint-Dié, Gap, etc. — Population : 16 022 habitants.

2e *station.*

L'Étoile. — Distance de Valence : 10 kilomètres. — Distance de Marseille : 236 kilomètres. — Population : 3301 habitants.

3e *station.*

Livron. — Distance de Valence : 18 kilomètres. — Distance de Marseille : 228 kilomètres. — Population : 1022 habitants.

4e *station.*

Loriol. — Distance de Valence : 21 kilomètres. — Distance de Marseille : 225 kilomètres. — Population : 3580 habitants.

5e *station.*

Saulce. — Distance de Valence : 28 kilomètres. — Distance de Marseille : 218 kilomètres. — Population : 800 habitants.

6e *station.*

La Concourde. — Distance de Valence : 34 kilomètres. — Distance de Marseille : 212 kilomètres. — Population : 755 habitants.

7e *station.*

Montélimart. — Distance de Valence : 45 kilomètres. — Distance de

Marseille : 201 kilomètres. — Voitures pour Lyon, Marseille, Nîmes, Viviers, La Palud, Pont-Saint-Esprit, Dieu-le-Fit, Grignan, etc. — Population : 10000 habitants.

8e *station.*

Châteauneuf-du-Rhône. — Distance de Valence : 54 kilomètres. — Distance de Marseille : 192 kilomètres. — Population : 1450 habitants.

9e *station.*

Donzère. — Distance de Valence : 59 kilomètres. — Distance de Marseille : 187 kilomètres. — Population : 1774 habitants.

10e *station.*

Pierrelatte. — Distance de Valence : 66 kilomètres. — Distance de Marseille : 180 kilomètres. — Population : 3483 habitants.

11e *station.*

La Palud. — Distance de Valence : 74 kilomètres. — Distance de Marseille : 172 kilomètres. — Population : 2600 habitants.

12e *station.*

La Croisière. — Distance de Valence : 78 kilomètres. — Distance de Marseille : 168 kilomètres. — Population : 800 habitants.

13e *station.*

Mondragon. — Distance de Valence : 82 kilomètres. — Distance de Marseille : 164 kilomètres. — Population : 2842 habitants.

14e *station.*

Mornas. — Distance de Valence : 87 kilomètres. — Distance de Marseille : 159 kilomètres. — Population : 1792 habitants.

15e *station.*

Piolenc. — Distance de Valence : 90 kilomètres. — Distance de Marseille : 156 kilomètres. — Population : 1997 habitants.

16e *station.*

Orange. — Distance de Valence : 97 kilomètres. — Distance de Marseille : 149 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Viviers, Bourg-Saint-Andéol, Pont-Saint-Esprit, Apt, Carpentras, Cavaillon, Bonnieux, Cadenez, Gordes, Pertuis, Pernes, Bollènes, Vaison, etc.

17e *station.*

Courthézon. — Distance de Valence : 105 kilomètres. — Distance de Marseille : 141 kilomètres. — Population : 3489 habitants.

18ᵉ *station.*

Bédarrides. — Distance de Valence : 111 kilomètres. — Distance de Marseille : 135 kilomètres. — Population : 2793 habitants.

19ᵉ *station.*

Sorgues. — Distance de Valence : 115 kilomètres. — Distance de Marseille : 131 kilomètres. — Population : 3300 habitants.

20ᵉ *station.*

Le Pontet. — Distance de Valence : 119 kilomètres. — Distance de Marseille : 127 kilomètres. — Population : 450 habitants.

21ᵉ *station.*

Avignon. — Distance de Valence : 125 kilomètres. — Distance de Marseille : 121 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour les Alpes, Digne et Turin, Carpentras, l'Isle, Vaucluse, Apt, Cavaillon, Pertuis, Salon, Pernes, Bollènes, Vaison, Saint-Remy, etc. — Population : 36 000 habitants.

22ᵉ *station.*

Rognonas. — Distance de Valence : 131 kilomètres. — Distance de Marseille : 115 kilomètres. — Population : 1013 habitants.

23ᵉ *station.*

Cadillan (écart de la commune de Graveson). — Distance de Valence : 137 kilomètres. — Distance de Marseille : 109 kilomètres.

24ᵉ *station.*

Tarascon. — Distance de Valence : 146 kilomètres. — Buffet. — Distance de Marseille : 100 kilomètres. — Voitures pour Saint-Remy, Aix, etc. — Population : 11 515 habitants.

25ᵉ *station.*

Ségonnaux. — Distance de Valence : 152 kilomètres. — Distance de Marseille : 94 kilomètres.

26ᵉ *station.*

Arles. — Distance de Valence : 160 kilomètres. — Distance de Marseille : 86 kilomètres. — Toulouse, Bordeaux, Aix, Salon, Narbonne. — Population : 22 788 habitants.

27ᵉ *station.*

Raphèle. — Distance de Valence : 168 kilomètres. — Distance de Marseille : 78 kilomètres. — Population : 302 habitants.

28ᵉ *station.*

Saint-Martin. — Distance de Valence : 176 kilomètres. — Distance de Marseille : 70 kilomètres.

29ᵉ *station.*

Entressens. — Distance de Valence : 188 kilomètres. — Distance de Marseille : 58 kilomètres. — Population : 100 habitants.

30ᵉ *station.*

Constantine. — Distance de Valence : 193 kilomètres. — Distance de Marseille : 53 kilomètres. — Voitures pour Aix, Lambesc, Eyguières, Orgon, etc.

31ᵉ *station.*

Saint-Chamas. — Distance de Valence : 198 kilomètres. — Distance de Marseille : 48 kilomètres. — Population : 2645 habitants.

32ᵉ *station.*

Berre. — Distance de Valence : 212 kilomètres. — Distance de Marseille : 34 kilomètres. — Population : 1883 habitants.

33ᵉ *station.*

Rognac. — Distance de Valence : 218 kilomètres. — Distance de Marseille : 28 kilomètres. — Population : 748 habitants.

34ᵉ *station.*

Vitrolles. — Distance de Valence : 222 kilomètres. — Distance de Marseille : 24 kilomètres. — Population : 1280 habitants.

35ᵉ *station.*

Pas-des-Lanciers. — Distance de Valence : 227 kilomètres. — Distance de Marseille : 19 kilomètres.

36ᵉ *station.*

L'Estaque. — Distance de Valence : 235 kilomètres. — Distance de Marseille : 11 kilomètres.

37ᵉ *station.*

Marseille. — Distance de Valence : 246 kilomètres. — Buffet. — Population : 195 138 habitants.

II.

EMBRANCHEMENT DE TARASCON A CETTE.

1ʳᵉ *station.*

Beaucaire. — Distance de Tarascon : 1 kilomètre. — Distance de Cette : 104 kilomètres. — Voitures pour Saint-Gilles, Somnières, Saint-Ambrois, Anduze, Saint-Jean-du-Gard, Uzès, Bagnols, Pont-Saint-Esprit,

Roquemaure-le-Vigan, Saint-Hippolyte, Vallerangues, Toulouse, Bordeaux, Bayonne, etc. — Population : 12 015 habitants.

2e *station.*

Bellegarde. — Distance de Tarascon : 12 kilomètres. — Distance de Cette : 94 kilomètres. — Population : 2167 habitants.

3e *station.*

Manduel. — Distance de Tarascon : 17 kilomètres. — Distance de Cette : 88 kilomètres. — Population : 1707 habitants.

4e *station.*

Beaulieu. — Distance de Tarascon : 20 kilomètres. — Distance de Cette : 85 kilomètres. — Population : 116 habitants.

5e *station.*

Marguerittes. — Distance de Tarascon : 23 kilomètres. — Distance de Cette : 82 kilomètres. — Population : 1972 habitants.

6e *station* (station de marchandises).

Courbessac. — Distance de Tarascon : 26 kilomètres. — Distance de Cette : 80 kilomètres. — Population : 350 habitants.

7e *station.*

Nîmes. — Distance de Tarascon : 28 kilomètres. — Distance de Cette : 78 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Béziers, Lodève, Uzès, le Vigan, Pont-Saint-Esprit, Viviers, Toulouse, Bordeaux, Bagnès, Gap, Pau, Limoges, Mende, Clermont, Limoges ; — chemin de fer d'Alais, etc. — Population : 53 619 habitants.

8e *station.*

Saint-Césaire. — Distance de Tarascon : 31 kilomètres. — Distance de Cette : 74 kilomètres. — Population : 317 habitants.

9e *station.*

Milhaud. — Distance de Tarascon : 34 kilomètres. — Distance de Cette : 71 kilomètres. — Population : 1829 habitants.

10e *station.*

Bernis. — Distance de Tarascon : 37 kilomètres. — Distance de Cette : 68 kilomètres. — Population : 1276 habitants.

11e *station.*

Uchaud. — Distance de Tarascon : 39 kilomètres. — Distance de Cette : 66 kilomètres. — Population : 956 habitants.

12e *station.*

Vergèze. — Distance de Tarascon : 44 kilomètres. — Distance de Cette : 61 kilomètres. — Population : 1319 habitants.

13e *station.*

Aigues-Vives. — Distance de Tarascon : 46 kilomètres. — Distance de Cette : 59 kilomètres. — Population : 1619 habitants.

14e *station.*

Gallargues. — Distance de Tarascon : 48 kilomètres. — Distance de Cette : 57 kilomètres.

15e *station.*

Lunel. — Distance de Tarascon : 54 kilomètres. — Distance de Cette : 51 kilomètres. — Population : 6392 habitants.

16e *station.*

Lunel-Viel. — Distance de Tarascon : 57 kilomètres. — Distance de Cette : 48 kilomètres. — Population : 888 habitants.

17e *station.*

Valergues. — Distance de Tarascon : 60 kilomètres. — Distance de Cette : 46 kilomètres. — Population : 242 habitants.

18e *station.*

Saint-Brès. — Distance de Tarascon : 63 kilomètres. — Distance de Cette : 43 kilomètres. — Population : 378 habitants.

19e *station.*

Baillargues. — Distance de Tarascon : 65 kilomètres. — Distance de Cette : 41 kilomètres. — Population : 672 habitants.

20e *station.*

Saint-Aunès. — Distance de Tarascon : 69 kilomètres. — Distance de Cette : 39 kilomètres. — Population : 200 habitants.

21e *station.*

Les Mazes. — Distance de Tarascon : 71 kilomètres. — Distance de Cette : 35 kilomètres.

22e *station.*

Montpellier. — Distance de Tarascon : 77 kilomètres. — Distance de Cette : 28 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Castres, Mauguio, Montagnac, Pezenas, Béziers, Saint-Pons, Gagnac, Bédarieux, Lodève, Anians, Rodez, Pau, Tulle, Clermont, Toulouse, Bordeaux, Gap, Montauban, Cahors, Bagnères, etc. — Population : 45 811 habitants.

23e *station.*

Villeneuve. — Distance de Tarascon : 85 kilomètres. — Distance de Cette : 21 kilomètres. — Population : 1269 habitants.

24e *station.*

Mireval. — Distance de Tarascon : 91 kilomètres. — Distance de Cette : 14 kilomètres. — Population : 514 habitants.

25e *station.*

Frontignan. — Distance de Tarascon : 98 kilomètres. — Distance de Cette : 7 kilomètres. — Population : 2129 habitants.

26e *station.*

Cette. — Distance de Tarascon : 105 kilomètres. — Population : 19 124 habitants.



Notre-Dame-de-Fourvières.

I.

DE LYON A VIENNE

La vue qui s'offre au regard du voyageur forcé de traverser Lyon sans s'y arrêter lui produira l'effet d'un rêve. Au sortir des tunnels et des tranchées, prodigieux travaux qui illustreront le nom de M. Jullien, le convoi n'a pas encore repris sa marche rapide, l'œil a pu plonger d'abord sur le cours de la Saône, puis sur celui du Rhône, que franchit un pont de pierre et de fonte, véritable chef-d'œuvre d'élégance solide, et, s'il est permis d'associer ces deux mots, de robuste légèreté. L'étranger n'a rien vu des laideurs de la ville, de ses rues étroites, fangeuses, mal pavées et mal entretenues; mais son imagination ne perdra jamais le souve-

nir du spectacle grandiose qui l'aura fasciné, surtout s'il ne néglige pas, une fois que le convoi aura atteint la rive gauche du fleuve, de regarder en arrière.

Nous avons décrit, dans le *Guide de Paris à Lyon*, ce merveilleux spectacle. Nous avons dit l'impression que devait produire l'aspect de cette cité aux constructions colossales, qu'arrosent les eaux bruyantes du Rhône et les ondes paisibles de la Saône, que couronnent des montagnes couvertes de couvents, de fabriques ou de villas, au-dessus desquels s'élève la vierge dorée de Notre-Dame-de-Fourvières, et où la nature mêle ses magnificences aux travaux des hommes, rare assemblage, unique peut-être en France, sinon en Europe.

Le railway, après avoir traversé le Rhône, laisse à gauche la ville de la *Guillotière* et ses vastes campagnes, ombragées de saules et de peupliers. A droite, la vue s'arrête sur de ravissantes collines semées de villas, de fabriques, dont les murs blancs et les toits de tuiles rouges ou d'ardoises bleuâtres se détachent au milieu de la verdure des vignes, des bouquets d'arbres et des jardins. Au bas du coteau, et parallèlement au fleuve, glisse le chemin de fer de Saint-Étienne, d'où vous arrivent par bouffées les rauques aspirations des locomotives. Il longe le beau et souriant village d'Oullins, dominé par les constructions modernes de la maison de refuge de Saint-Joseph. Les collines s'éloignent et s'abaissent. Dans le fond se dessinent les lignes accentuées des montagnes lyonnaises.

Oullins vit mourir le littérateur Thomas (1785), puis l'illustre mécanicien Jacquart (1834).

Après Oullins, vient, dans une situation charmante, Irigny; puis Vernaison, autour d'une colline sur les flancs de laquelle s'élève la vaste et blanche façade, percée d'innombrables fenêtres, de l'asile des vieux prêtres, fondé par Mgr de Bonald, archevêque de Lyon. Le paysage prend un aspect plus grave et plus solennel. A Givors, il a un accent

sévère. Les montagnes s'élèvent et forment derrière la ville un amphithéâtre imposant.

Givors est déjà loin du chemin de fer ; on ne l'aperçoit guère que par échappée. Nous ne pouvons cependant passer sous silence cette localité, plus remarquable par son grand commerce, son industrie, l'animation de son port, que par son aspect agréable ou pittoresque. Cependant son port, de forme demi-circulaire, lui donne une physionomie dont un peintre pourrait tirer profit, grâce aux nombreux bateaux qui l'encombrent, au canal et à la rivière de Gier qui viennent y verser leurs eaux, et surtout au beau paysage qui lui sert de cadre. Mais les constructions de Givors, noircies par la houille, ses rues fangeuses, ses monuments publics sans intérêt et sans histoire ne sont point faits pour laisser dans l'esprit une impression poétique; c'est avant tout une cité industrielle.

Sur la rive gauche du fleuve, nous traversons la station de *Saint-Fond*, située dans une plaine que va bientôt border un coteau peu élevé, mais rapide, au-dessus duquel se montre une église gothique, d'un gothique tout neuf, l'église du Feyzin. Le *Feyzin* est situé entre le Rhône et le chemin de fer; c'est un joli village, avec un beau château sur les bords du Rhône.

Après Feyzin vient *Sérézin* et la belle église romane de Saint-Maïeul-du-Ternay, dont les lignes calmes et sévères s'harmonisent on ne peut mieux avec le paysage.

Nous venons de perdre le Rhône encore une fois. Le chemin s'enfonce entre deux vallées dont les flancs se couvrent de maisons et de fabriques. Ces maisons et ces fabriques appartiennent au bourg de Saint-Symphorien d'Ozon.

Il n'y aurait pas grand'chose à dire de Saint Symphorien, sinon qu'on y fabrique des couvertures de laine, qu'on y blanchit de la toile, qu'on y rencontre quelques tanneries, et qu'en somme il a l'air de jouir d'une honnête prospérité. Mais, puisque nous voyageons en chemin de fer, c'est le cas

de rappeler qu'autrefois, dans ce bourg, commençait la poste aux ânes. Les diligences, qui ont tué la poste aux ânes, ont à leur tour succombé devant les chemins de fer.

Nous voici à *Petit-Chasse;* le paysage change tout à fait. Aux collines et à la plaine de la rive gauche vont bientôt succéder les montagnes. Le Rhône reparaît grondant, la vallée se rétrécit, les coteaux se couvrent de vignes et de bois, les rochers prennent des attitudes pour ainsi dire héroïques. En aval du fleuve, l'horizon est fermé par des rampes aux profils accentués et bizarres. Les méandres d'ailleurs peu fréquents du Rhône s'égarent dans des perspectives arcadiennes, d'un aspect tour à tour mélancolique ou souriant, doux ou grave, familier ou solennel, toujours plein de charme et de beauté.

Aux environs de Vienne, la nature revêt un caractère grandiose qui n'avait point encore frappé les yeux du voyageur parti de Paris. Le voisinage du Midi s'indique ici par une couleur plus intense, par des *localités* de ton, dirait un peintre, plus simples en leur variété, plus éclatantes et plus riches que dans les contrées déjà parcourues.

Pour jouir d'un des beaux aspects de Vienne, il faut traverser le fleuve et aller à Sainte-Colombe, bourg situé en face de la ville. De ce point, la vue s'étend sur la cité bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, tandis que son faubourg oriental s'allonge sur la rive gauche du Rhône. Les monts Arnaud, Pipet, Salomon, les montagnes de Saint-Just et de la Bastie, couronnées d'une ruine gothique, chancelante et lézardée, forment le fond d'une décoration splendide. Les flancs de ces montagnes sont couverts de villas, de jardins et de bosquets qui égayent par instants ce cadre imposant et sévère. A droite et à gauche de la ville se détachent des collines parées de verdure. On distingue nettement la basilique de Saint-Pierre, Saint-Maurice, Saint-André-le-Bas et son campanile; puis, au-dessus de ces édifices, le collége et l'église de Saint-André-le-Haut.

Si maintenant nous nous décidons à repasser le fleuve, à gravir une des montagnes qui se dressent derrière la ville, nous trouverons en face de nous ce bourg de Sainte-Colombe, auquel son donjon doré par le soleil prête une physionomie italienne; son vieux monastère, vêtu d'une robe plus sombre que le donjon, son église pittoresque, sa villa ombragée de beaux arbres; plus loin, un horizon montagneux, étroit, moins sévère que celui de Vienne, et qu'élargissent des perspectives de vallées parées d'une végétation splendide, vergers, vignes, bouquets d'arbres, sombres noyers. Le mont Pilat, le roi des montagnes vivaraises, élève au fond de ce tableau sa tête superbe; à droite s'entr'ouvre une belle et calme vallée; à gauche les montagnes déclinent; sur la rive droite du fleuve s'étalent les coteaux vignobles d'Ampuis et de Condrieu. Puis le Rhône va se perdre au midi et au nord en s'enfonçant dans ces défilés de hauteurs agrestes d'un si grand style, qui caractérisent le paysage viennois.

Avant l'invasion romaine, Vienne était la capitale des Allobroges, un des peuples les plus belliqueux des Gaules. De cette époque de son histoire, on ne trouve guère de traces dans les livres; l'illustration de Vienne ne date que des Romains, mais, à partir de ce moment, on peut dire qu'elle fit du bruit dans le monde. César, Strabon, Pomponius Méla, Velléius Paterculus, Pline et d'autres encore en ont parlé. Les conquérants des Gaules, attirés sans doute par le charme de la situation, se plurent à l'embellir et à la décorer d'habitations et de monuments splendides. Ausone l'appelle Vienne l'opulente; Martial, Vienne la belle, *pulchra Vienna*, et il ne faut pas se défier de l'opinion de Martial, encore qu'il convienne que dans cette ville, dont il se complaît à faire l'éloge, ses vers étaient lus avec plaisir. Si l'on en doit croire quelques témoignages, la magnificence de la ville antique était telle que plusieurs de ses rues étaient pavées en mosaïque. Hélas! il n'y a plus de pavés de mosaïque dans

les rues de Vienne, mais d'horribles cailloux pointus, les cailloux des villes de la Saône et du Rhône, bien capables de faire regretter la domination romaine.

Tant de richesses et de magnificences n'étaient pas faites pour détourner l'avidité des barbares. Ils s'abattirent sur la cité et la couvrirent de ruines. Lorsqu'ils s'en emparèrent pour la première fois, elle faisait partie de la Province Viennoise, dont elle était la capitale.

Les Bourguignons envahirent cette province, qui avait donné à Rome des sénateurs et même des consuls, dès le commencement du v[e] siècle. Puis vinrent les Francs, qui incorporèrent le Dauphiné dans le royaume d'Austrasie. A l'invasion des peuples du Nord succéda celle des Sarrasins (730), qui y dominèrent jusqu'à l'époque où Charles Martel rattacha cette contrée au royaume de France.

Si les barbares firent perdre à Vienne et au Dauphiné la brillante civilisation due à la conquête romaine, le christianisme qui s'introduisit dans ce pays, comme dans toutes les Gaules, avec les invasions des peuples du Nord, lui rendit une nouvelle importance. Les évêques de Vienne prirent une grande part aux événements de cette époque. L'un d'eux réunit dans cette ville un concile où Boson fut nommé roi d'Arles; après la mort du fils de ce dernier, l'empereur Louis l'Aveugle, Vienne devint la capitale du nouvel État. Les comtes d'Albon s'emparèrent ensuite de toute la contrée qui porta plus tard le nom de Dauphiné, et ajoutèrent à leurs titres celui de comtes du Viennois. Selon quelques historiens, l'un d'eux, Guigne III, fut le premier qui porta le titre de *Dauphin*, qu'il prit ou qui lui fut donné à cause du dauphin qui ornait le cimier de son casque.

Il est certain que les comtes d'Albon furent les premiers *Dauphins* de Vienne. Leur race s'éteignit en 1184, dans la personne de Hugues IX, qui laissa pour héritier sa fille

Béatrix. Celle-ci, par son mariage avec Hugues III, duc de Bourgogne, devint la tige de la seconde race des Dauphins du Viennois, qui gouverna la contrée jusqu'en 1282. A cette seconde race en succéda une troisième, dont le premier prince, Humbert II, désespéré, dit-on, d'avoir perdu sa fille unique, céda le Dauphiné à la France (1343).

Une des principales conditions de l'acte par lequel se fit cette cession était ainsi conçue : « Celui qui sera Dalphin et ses hoirs et successeurs du Dalphiné se appelleront et soyent tenus de faire soy appeler *Dalphin de Viennois*, et porteront les armes dudit Dalphiné, esquartellées avec les armes de France, et ne laisseront et ne pourront laisser le nom de Dalphin, ne lesdictes armes; et ne sera, ne pourra estre uni ni adjouté ledit Dalphiné au royaume de France, fors tant que l'empire y seroit uni. »

Après la cession de son comté à la France, Humbert se fit moine de l'ordre de saint Dominique. Les conditions de l'acte de cession furent observées jusqu'en 1790, époque à laquelle, est-il besoin de le dire? le Dauphiné fut confondu dans la grande unité française et forma les trois départements de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes.

Ce n'est point ici le lieu de rapporter tous les événements mémorables qui s'accomplirent dans les murs de Vienne depuis la chute de la domination romaine. L'histoire de cette ville ressemble d'ailleurs à celle de presque toutes les villes de France; elle est pleine de troubles et de désastres pendant tout le temps qu'elle eut à subir le joug féodal.

L'Église de Vienne disputa plus d'une fois la souveraineté aux princes qui possédaient la ville. Après la mort de Robert le Fainéant, dernier roi d'Arles, le clergé, aidé de quelques puissants seigneurs, parvint à s'emparer des débris de ce royaume. L'Église de Vienne, devenue maîtresse de la ville et du comté, eut à soutenir des luttes nombreuses contre le Dauphiné et les comtes de Savoie. Elle ne s'accorda pas tou-

jours avec l'Église de Lyon ; néanmoins ni les discordes intérieures dont elle eut aussi à souffrir, ni ses démêlés avec sa rivale ne l'empêchèrent d'atteindre à un tel degré de puissance, que Philippe le Bel et Édouard V d'Angleterre recherchèrent l'alliance de ses prélats.

Nous avons vu qu'un concile tenu à Vienne avait conféré à Boson le titre de roi d'Arles. Un autre concile, le quinzième, qui eut lieu dans cette ville, est devenu célèbre par l'abolition de l'ordre des Templiers.

Aujourd'hui Vienne n'est plus même un évêché.

De sa splendeur passée il ne lui reste que des ruines encore assez importantes pour en faire une des villes françaises les plus intéressantes pour l'archéologue et pour l'artiste. Du reste, ce n'est plus une ville de plaisance, une réunion de palais et de monuments comme au temps de la domination romaine, mais une cité commerçante et industrielle.

Bien que le climat de Vienne ne soit pas précisément celui de la Provence, la ville a une physionomie méridionale qui frappe tout d'abord. Elle a bien l'aspect négligé, pelé et chancelant qu'on retrouve dans les *vues* italiennes de Hubert Robert. Les maisons neuves semblent aussi vieilles que les ruines. Les rues serpentent et s'égarent dans d'inextricables dédales, et semblent braver pour des siècles les impérieuses exigences de l'alignement municipal. Les Viennois, qui sont gens de progrès, s'en montrent contrits et font voir avec un certain orgueil les quartiers plus réguliers de la *Halle-Neuve*, le *Champ de Mars* et le *Cours de Romestang*. Pour nous, qui devons rechercher le pittoresque, nous préférons les quartiers qu'arrose la Gère, où de hautes maisons, des fabriques de draps, de soieries, de produits chimiques, surplombent la rivière rapide, à laquelle viennent aboutir des ruelles tortueuses et des montées escarpées.

Nous avons remarqué, sur les bords de la Gère, non loin d'un pont de construction antique, une élégante maison

romane, dans la rue Cuvière, une façade du xv° siècle, et d'autres maisons historiques dans les rues des Clercs, du Port-Plantier, des Orfévres, etc. Mais ces restes du moyen âge et de la Renaissance ne peuvent nous arrêter qu'un instant : leur intérêt disparaît et s'efface devant celui qu'offrent les monuments de l'époque romaine.

Nous devons notre première visite au petit temple antique connu sous le nom de *Temple d'Auguste et de Livie*. Il serait



Temple d'Auguste et de Livie.

peut-être un peu téméraire d'affirmer qu'il a des titres véritables à cette désignation; mais la tradition a consacré ces noms, qui doivent lui rester à défaut d'autres.

Ce monument reproduit à peu près les proportions de la Maison-Carrée de Nîmes et semble de la même époque. Comme la plupart des constructions romaines, il eut à subir des dégradations et des outrages. Des moines en firent une église, la révolution y plaça un club, plus tard on y mit un tribunal de commerce. Aujourd'hui c'est un musée.

M. Constant Dufeu, chargé de le restaurer en 1853,

s'acquitta de ce travail avec une intelligence et une sobriété dignes d'éloges.

Parmi les morceaux très-intéressants que renferme le musée de Vienne il faut citer, avant tout, un beau groupe d'enfants, dont l'un tient un oiseau que l'autre cherche à lui enlever. Une levrette en marbre, d'une très-fine exécution, malheureusement restaurée avec une évidente gaucherie, des portions de mosaïques, de très-beaux fragments d'architecture romaine, gallo-romaine, romaine et byzantine; des inscriptions précieuses attireront encore justement l'attention du visiteur, artiste, savant ou simplement homme de goût.

L'*Arcade du Forum*, le *Portique du théâtre*, la *Porte triomphale*, la *Tour d'Orange*, tels sont les noms divers qu'on donne à un ensemble de ruines composé de deux arcades et d'une portion de voûte, seuls restes des portiques qui bordaient le forum viennois. Dans l'opinion de M. Mérimée, cet édifice, qui lui a paru lourd et mal exécuté, date de ce qu'on est convenu d'appeler la décadence des arts, c'est-à-dire des derniers temps de l'empire romain. Nous ne saurions accepter une opinion si vite formulée. A la vérité, ce monument est construit sur des proportions inusitées : l'arche principale, qui mesure 15 mètres de haut sur 7 d'ouverture, peut sembler d'un style maigre à ceux qui se sont fait de l'art antique la fausse idée que tous les monuments grecs ou romains étaient bâtis d'après des règles invariables. Nous sommes porté à croire qu'ici l'artiste a voulu produire une œuvre originale en dehors des données communes, et nous oserions affirmer qu'il a réussi. D'ailleurs les détails de ces monuments sont d'une grande beauté et d'un travail si habile, qu'il est impossible de se figurer qu'ils aient pu être exécutés dans une époque de décadence.

Auprès de l'Arcade du Forum sont les rampes d'un escalier construit sur des proportions grandioses, auquel on a superposé un bâtiment d'assez laide apparence.

Un autre monument, qui a servi de thème aux conjectures des savants, est situé près de la porte d'Avignon, sur la route du midi. Les habitants de Vienne l'appellent le *Plan de l'Aiguille* et volontiers le *Tombeau de Pilate.* La tradition veut que Pilate, exilé de Judée, soit venu finir ses jours à Vienne. Les savants et les archéologues ont donné à ce monument d'autres noms; ils le désignent assez souvent sous



Plan de l'Aiguille.

celui de *Tombeau de Vespasien* ou *d'Alexandre Sévère.* La vérité est qu'ils n'en savent rien, ce dont beaucoup conviennent aujourd'hui, et même qu'ils ignorent si le Plan de l'Aiguille est réellement un tombeau. En attendant, c'est un édifice fort curieux, d'un beau style et bien conservé.

Il se compose d'une pyramide quadrangulaire posée sur une base percée de quatre arcades, ornées chacune de quatre colonnes corinthiennes engagées. La voûte de soubassement qui supporte la pyramide est formée d'un encorbellement en

pierres colossales reposant sur les clefs des arcades. Tout l'ensemble du monument est construit en pierres de taille admirablement appareillées. Nulle part on n'aperçoit de traces de ciment; mais, dans le massif sur lequel il repose, on voit des happes de fer placées horizontalement et liées avec du plomb. Le même système avait dû être employé partout; mais telle est la belle construction du Plan de l'Aiguille, qu'on a pu enlever le fer et le plomb sans nuire à sa solidité.

Il ne paraît pas qu'il ait jamais été achevé complétement, comme le montrent les chapiteaux des colonnes seulement *épannelés*, et les bases sans moulure, qui attendent encore le ciseau du sculpteur. La hauteur totale du Plan de l'Aiguille est de 14 mètres.

Nous trouverons encore des ruines près de la porte Saint-Marcel; il semble démontré qu'elles faisaient partie d'un théâtre. Les éboulements de terre l'ont enseveli à ce point qu'on ne pourrait le dégager sans des frais considérables. On a longtemps cru que ces ruines avaient appartenu à un amphithéâtre, mais cette opinion est justement abandonnée aujourd'hui.

Tout près du théâtre, on rencontre une vaste enceinte flanquée de tours qui suit les contours du mont Pipet; ces vieilles murailles paraissent être les restes d'une citadelle romaine, que les rois de Bourgogne et plus tard les évêques et les comtes de Vienne ont utilisée.

La nomination du gouverneur du fort Pipet et du fort Salomon dépendait des évêques. Aussi choisissaient-ils toujours un chanoine de la cathédrale, lequel s'adjoignait, et pour cause, un lieutenant homme d'épée.

Partout où les Romains ont dominé, on retrouve des vestiges d'aqueducs, et tout le monde sait quelle grandeur et quelle magnificence ils apportaient dans la construction de leurs monuments hydrauliques. Ceux de Vienne sont sou-

terrains et remarquables par leurs proportions colossales. Le plus grand est abandonné; on a fait servir l'autre à l'alimentation de la ville, au moyen de quelques réparations.

Ajoutons, pour en finir avec les monuments antiques de Vienne, qu'on a cru retrouver, sur le sommet du mont Pipet, les traces d'un temple construit en marbre de Paros, qui avait 130 mètres de long. A ce temple était adossé un amphithéâtre long de 280 mètres sur 140 de large.

Et maintenant que nous avons terminé cette rapide description des restes de la grandeur romaine, nous allons visiter les monuments des époques plus modernes.

L'église, autrefois métropolitaine et primatiale, de *Saint-Maurice* date du XIe siècle. On peut la regarder comme un des spécimens les plus importants de l'art ogival dans le midi de la France. Ici le gothique lutte visiblement et avec effort contre les traditions romanes et byzantines. Le défaut d'harmonie qui se remarque en entrant dans l'église, ses trois nefs, ses proportions un peu lourdes attestent que le plan primitif a été plusieurs fois modifié. Bien que cette cathédrale ait été commencée en 1052, le portail et la partie de la nef qui y touche ne datent que du XVIe siècle.

Saint-Maurice a la forme d'une basilique terminée par trois absides. Les huit piliers de chaque côté, à partir de l'abside, sont du commencement du XIIe siècle. Dans l'intérieur de la nef, ces piliers sont décorés de pilastres cannelés et rudentés; des colonnes engagées supportent la retombée des arcades. Les chapiteaux appartiennent au plus pur style byzantin; mais les arcades ogivales de la nef indiquent une époque de transition. Tout cet ensemble présente un aspect grave et solennel.

Autour de la nef et du chœur règne une galerie ogivale,

dont les arcades reposent dans le chœur sur des colonnettes gothiques; dans le reste de l'édifice, les colonnettes sont remplacées par des nervures. Au-dessus et au-dessous de la galerie, dans le chœur, on voit une frise d'ornements peints en rouge d'un effet original et puissant.

Nous indiquerons aussi la chapelle de Tous les Saints et son bas-relief de l'*Adoration des Mages;* dans le chœur, le mausolée de l'archevêque de Montmorin, un des chefs-d'œuvre de Slootz (XVIIe siècle), statuaire si fécond et si rempli de verve. Saint-Maurice possède encore de ce maître un très-bel et très-pompeux autel en marbre. Il ne faut pas oublier non plus les fresques de la chapelle Sainte-Catherine et les tombes de saint Léonien et d'un abbé de Saint-Pierre, qu'il convient de ne pas confondre avec l'auteur de l'utopie trop raillée de la paix universelle.

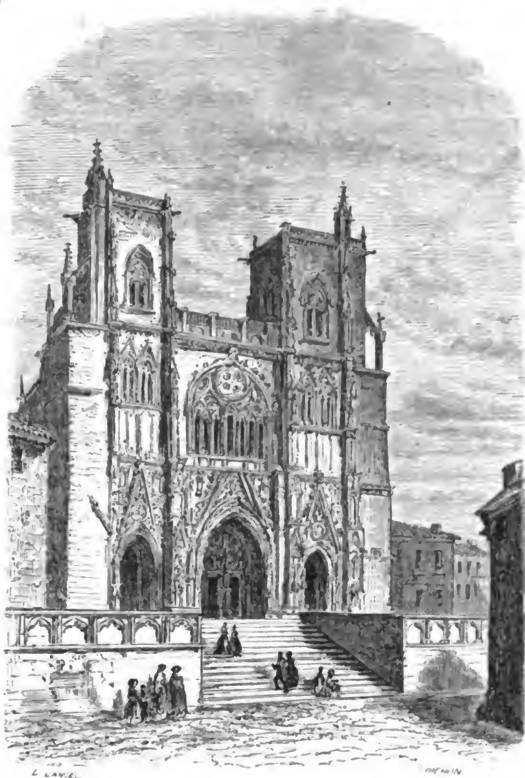
Le portail de Saint-Maurice appartient au XVIe siècle, comme nous l'avons déjà dit. On y retrouve toutes les fantaisies sculpturales particulières à cette époque, un monde d'ornements et de figures d'une très-habile exécution, mais que le baron des Adrets a mutilés sans pitié.

Le pinacle qui encadre l'ogive de la porte centrale est interrompu par la cinquième galerie. Dans le portail de gauche on remarque un zodiaque commençant au Verseau, sans addition de figures allégoriques, ce qui est une véritable singularité, car ces figures sont les accessoires presque obligés de tous les zodiaques.

Les deux tours de rigueur flanquent et surmontent le portail. Une statue de saint Maurice s'élevait jadis entre ces deux tours; le baron des Adrets la fit disparaître.

Le portail est précédé d'un parvis élevé de vingt-deux marches et décoré d'une balustrade fort élégante. Ce parvis offre une singularité qui mérite d'être signalée : non-seulement ses deux côtés sont inégaux, mais son alignement n'est pas parallèle à la façade de l'église.

Saint-André-le-Bas appartient au style romano-byzantin le plus pur, moins la façade, qu'on est en train de restaurer ou, pour mieux dire, de mettre en harmonie avec le reste de



Cathédrale de Vienne (Saint-Maurice).

l'édifice. On peut faire remonter sa fondation au XIe siècle ou à la fin du Xe. Rien d'un effet plus imposant et plus simple que l'ordonnance de la nef, dont la voûte repose sur des colonnes doriques. Celles du chœur sont en marbre blanc. Un

cloître gothique, dont les piliers présentent des chapiteaux très-variés de forme, est attenant à cette basilique.

L'église est surmontée d'une tour, vrai chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté. Elle se compose de quatre étages percés de fenêtres et séparés entre eux par une arcature que divisent en trois parties des mascarons servant de consoles. Les fenêtres sont cintrées avec des archivoltes saillantes, retombant sur des chapiteaux fortement évasés.

On va restaurer aussi, dit-on, l'église de *Saint-Pierre*, plus vieille encore que Saint-André et qui depuis longtemps n'est plus consacrée au culte. Tel aujourd'hui est l'état de dégradation dans lequel cet édifice, encombré de masures, s'offre à l'examen des voyageurs, qu'il faut l'œil d'un artiste pour reconnaître dans son plan celui d'une basilique.

Saint-André-le-Haut appartient au style italien du XVIIIe siècle (1725) et ne mérite pas une longue visite, quand on a été forcé de passer si rapidement devant des édifices bien plus curieux; mais l'on trouve dans son voisinage une très-belle porte de la Renaissance.

Parmi les monuments de l'époque moderne, nous citerons la *halle au blé*, l'*hôpital*, l'*hospice des vieillards* et l'*hôtel de ville*, construit récemment dans le style néo-étrusque, dont plusieurs monuments de Paris offrent des modèles.

Les travaux nécessités par la traversée du chemin de fer ont donné à certains quartiers de Vienne une nouvelle physionomie. Nous reparlerons ailleurs de ces admirables travaux, si bien à leur place sur cette vieille terre, où la domination romaine a laissé des traces de son génie puissant et audacieux.

Avant de quitter Vienne, nous recommanderons encore une fois une excursion à Sainte-Colombe, non-seulement à cause de la vue admirable dont on jouit depuis ce village et

que nous avons déjà décrite, mais pour saluer d'un dernier regard la vieille tour carrée du xive siècle qui fait un si bel effet dans le paysage. Sainte-Colombe dépendait, au temps des Romains, de la ville de Vienne, dont elle était le quartier aristocratique. Les barbares l'avaient ruinée; mais un monastère de bénédictins s'y établit au viie siècle, et, s'il ne lui rendit pas, tant s'en faut, son ancienne splendeur, il lui redonna cependant quelque importance. Elle lui doit le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Sainte-Colombe ne cessa de faire partie de Vienne qu'au xive siècle, époque à laquelle les rois de France s'en emparèrent. Ils firent construire la tour dont nous avons parlé, pour surveiller les luttes des archevêques avec leurs compétiteurs et en profiter au besoin.

On ne trouve plus de trace du monastère des Bénédictins à Sainte-Colombe; mais les restes de celui des Cordeliers, où séjourna Philippe le Bel lors du concile de Vienne, qui abolit l'ordre des Templiers, subsistent encore. C'est aujourd'hui une propriété particulière.

Le territoire de Sainte-Colombe renferme de nombreux vestiges de la magnificence de ses anciens habitants. Ce sol historique, déjà plus d'une fois fouillé, a déjà rendu à la lumière de rares et précieux débris, qui ont enrichi des collections particulières ainsi que le musée de Vienne. Le goût des antiquités s'est developpé dans ces contrées et permet d'espérer que de nouvelles exhumations amèneront encore de nouvelles richesses.

Nous avons parlé des promenades de Vienne, mais les les plus belles et les plus intéressantes ne sont point peut-être celles que nous avons citées. Les chemins montueux, les sentiers abruptes qui gravissent ou contournent les coteaux offrent mille sites ravissants et pittoresques, d'où la vue toujours charmée plongera sur des horizons variés à l'infini. Nous conseillerons aussi une excursion sur les rives de

la Gère, bordée de nombreux établissements industriels et de charmants paysages. Le voyageur qui pourra disposer de son temps devra aussi faire une visite aux mines de plomb de Gère. L'une d'elles traverse entièrement la montagne de Pont-l'Évêque.



Pont de Condrieu.

II.

DE VIENNE A VALENCE.

Au sortir de Vienne, le paysage conserve toute sa grandeur et tout son charme. Malheureusement le voyageur ne jouit pas des beautés de la rive gauche du fleuve, parce que le railway rase de trop près les coteaux, dont l'œil n'aperçoit que la base souvent échancrée par le chemin.

Nous passons près de *Vaugris-les-Roches* et Chomon, dont nous n'avons rien à dire. Presque vis-à-vis le premier de ces villages, un peu en arrière toutefois, se trouve, sur l'autre rive, le bourg d'Ampuis. Ampuis occupe un territoire fertile en productions de toutes sortes, mais le coteau qui abrite ses maisons en fait la plus grande richesse. Ce coteau est le premier de ceux qui forment la chaîne de vignobles connue sous le nom de *Côte-Rôtie*.

Condrieu, qui vient ensuite, et que nous pouvons plutôt deviner qu'apercevoir à travers les arbres de la plaine,

porte un nom célèbre par ses vins blancs, d'un savoureux fumet, mais dangereux pour les têtes faibles.

Si l'on en croit la tradition, les premiers ceps de vigne plantés sur la Côte-Rôtie le furent par ordre de l'empereur Probus. Plus d'un cru célèbre réclame la même origine; aussi nous garderons-nous bien de décider. Au reste, la Côte-Rôtie, qui s'étend depuis Ampuis jusqu'à Saint-Péray, n'était jadis qu'une chaîne de rochers arides; il a fallu l'industrieuse patience des habitants de ces contrées pour transporter de la vallée sur les flancs des montagnes la terre végétale nécessaire à la culture de la vigne. Mais ce n'était pas tout de l'y transporter, il fallait l'y retenir; les eaux pluviales l'eussent bientôt chassée des pentes rapides. Aussi a-t-il été nécessaire d'établir ces petits murs de soutènement en pierres sèches que vous verrez tout le long du fleuve. Dans la langue du pays, ces murs s'appellent des *mas*.

Si les vignes ont apporté l'aisance dans ces contrées, elles ont peut-être nui à la beauté du paysage. Mieux eût valu sans doute, pour le plaisir des yeux, les rochers pelés et couverts de broussailles. Toutefois les vignes n'occupent pas seules les flancs des montagnes. Les mûriers y alternent avec les vignes, puis, çà et là, des bouquets de bois étalent leur verdure plus sombre sur les nappes d'un vert pâle. D'ailleurs, les coteaux vignobles s'adossent d'ordinaire à des contre-forts plus élevés, ou laissent, en s'entr'ouvrant, la vue errer sur des vallées tour à tour ombreuses, sauvages et pittoresques. Çà et là des ravins, en déchirant les flancs de la montagne, y ont creusé des oasis où croissent, avec une végétation vigoureuse, des frênes au feuillage dentelé, des chênes majestueux ou des bouleaux à la chevelure tremblante.

Condrieu est une assez jolie ville, bien bâtie et d'un aspect gai et avenant. Sa population fournit à la navigation du Rhône des mariniers courageux et habiles.

Sur l'autre rive, le chemin de fer traverse une plaine fertile, et tantôt se rapproche du Rhône, tantôt s'en éloigne. Quelquefois il passe au pied de petits coteaux ou d'escarpements qui forment la limite des inondations du fleuve. Le paysage que nous avons décrit sur l'autre rive se continue jusqu'à Andance; seulement les coteaux vignobles ne composent pas toujours les premiers plans : entre le Rhône et leur base s'élargit parfois une plaine couverte d'une riche végétation, ou bien ce sont des îles aux vertes prairies plantées de peupliers, qui s'élancent comme des flèches gothiques des groupes épais des saules ou des oseraies.

Le chemin de fer rencontre ensuite plusieurs villages. Il laisse à la gauche Auberive, et passe au *Péage du Roussillon.*

Ce fut dans le château du Péage, construit par le cardinal de Tournon et qui subsiste encore, que Charles IX rendit l'édit qui prescrivait l'adoption du calendrier grégorien.

Au Péage commence véritablement, disent les voyageurs et les traditions du pays, le climat du Midi. Sans vouloir contester ni accepter cette assertion, vieille de bien des siècles, nous devons reconnaître qu'en effet les brouillards humides et épais, qui mettent si souvent obstacle à la navigation du Rhône, deviennent ici moins fréquents, que l'air y est en général plus doux que dans les contrées que nous venons de parcourir, le printemps plus précoce, et que l'automne y compte plus de beaux jours. Toutefois l'aspect de la nature ne change pas visiblement. Seulement de temps à autre, sur la rive droite du fleuve, des montagnes rocheuses, pelées, interrompent la chaîne des vignobles et viennent se mirer dans le Rhône ou se dressent au bord de la plaine. Voici sur cette côte Saint-Pierre-de-Bœuf, construit sur un tertre qu'encadre un amphithéâtre imposant; puis Servières, puis, au pied d'un coteau boisé, un petit château dans une situation pittoresque, dominant le cours du fleuve.

Nous courons toujours dans la plaine; nous traversons Sablon, *Saint-Rambert*, *Andancette*.

En face de ce village, sur l'autre rive, Andance, privée de quais, voit les flots du Rhône battre le pied de ses maisons construites au bord du fleuve. C'est une jolie petite ville, à l'entrée d'un vallon à demi sauvage.

Avant d'arriver à Saint-Vallier, les montagnes apparaissent à gauche de l'horizon : ce sont des coteaux cultivés, couronnés çà et là de bouquets de bois aux lignes molles et arrondies, contrastant avec les plans plus abrupts des montagnes de la rive droite.

Un monticule rocheux, surmonté d'un bouquet de sapins, semble surgir des eaux du fleuve.

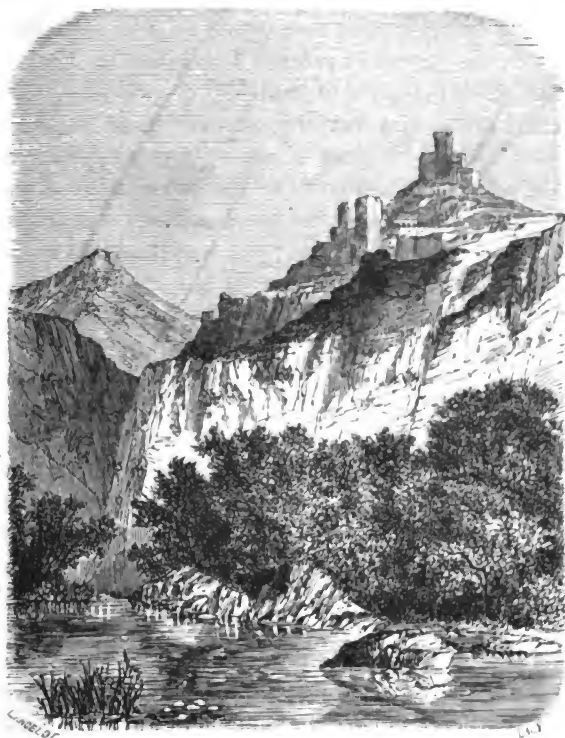
Saint-Vallier ne diffère pas d'aspect avec les autres villes du Rhône. Elle est située au bord du fleuve, à l'embouchure de la Galaure, au pied de coteaux chargés de vignes et de vergers. Selon quelques écrivains, cette petite cité est bâtie au même lieu qu'occupait jadis la ville romaine d'Usoli. Le fait est au moins douteux; d'ailleurs elle ne joue pas un très-grand rôle dans l'histoire. Nous savons pourtant que les gentilshommes du Dauphiné se réunirent dans ses environs avant de partir pour la troisième croisade (1188), et que Diane de Poitiers y eut une maison de plaisance.

Le château de la favorite du roi François Ier existe encore; mais sa façade est moderne et ses beaux jardins ont été plantés par Le Nôtre.

Aujourd'hui Saint-Vallier est une ville industrielle; elle fabrique une espèce de faïence qui porte son nom et se livre au moulinage de la soie.

Les rives de la Galaure sont bordées de sites pittoresques et sauvages, et qui méritent de tout point l'épithète de romantiques, prodiguée si volontiers par la littérature allemande à certains paysages. A une demi-lieue de la ville, en remontant cette rivière, on trouve les ruines imposantes du

château de Saint-Barthélemy de Vals, et celles du vieux manoir des Dauphins du Viennois. Il faut visiter aussi la passe de Rochetaillée, défilé creusé par la main de l'homme dans un roc ouvert à pic du haut en bas.



Ruines de Saint-Barthélemy de Vals.

En sortant de Saint-Vallier, le Rhône s'enfonce dans une vallée d'un grand style, entourée de montagnes aux profils accentués et sévères. A gauche du fleuve, un petit village s'abrite sous les ruines d'un vieux château démantelé. Un

verger pousse maintenant dans l'enceinte féodale. En face se dresse une autre ruine couronnant un monticule où grimpent quelques maisons.

Les voyageurs et les touristes dont les agendas et les albums sont remplis d'imprécations, d'anathèmes contre la brutalité et les exigences des agents du fisc autrichien ou napolitain, ne sauraient refuser de reconnaître à ces derniers de belles manières et beaucoup de politesse, s'ils les comparent un instant aux anciens maîtres de ces antiques murailles. Quand les gens d'armes de monseigneur arrêtaient le bateau du malheureux marchand lombard ou juif qui remontait le Rhône pour lui demander d'acquitter les droits de péage, il eût été mal venu à contester la légitimité de leurs réclamations. Encore le plus souvent avait-il à payer deux fois, l'argent donné au baron de la rive gauche n'entrant pas dans l'escarcelle du baron de la rive droite.

Nous traversons la station de *Serves*. Le paysage devient à chaque pas plus grandiose; des vallées, en s'entr'ouvrant sur la rive droite, laissent la vue plonger sur des amphithéâtres de montagnes sourcilleuses; à gauche, les Alpes se découpent en silhouettes fantastiques et bleuâtres. De ce côté, l'horizon s'agrandit; mais bientôt le chemin de fer passe au pied des coteaux de la rive gauche, contourne celui de l'Ermitage après avoir traversé plusieurs localités insignifiantes, et arrive à *Tain*.

Dans la table théodosienne, Tain est indiqué sous le nom de *Teyna*. Les restes antiques découverts dans ses environs attestent d'ailleurs son origine romaine. Elle faisait partie de la province viennoise. On voit encore sur la place de l'hôtel de ville un taurobole, découvert au XVI[e] siècle sur le coteau de l'Ermitage, et qui fit peut-être partie de l'un des deux temples et de la tour que Fabius, selon Strabon, avait fait construire au sommet, en commémoration de la victoire qu'il avait remportée près de là sur le roi des Arvernes.

Le taurobole de Tain, composé d'une seule pierre carrée, mesure environ 1 mètre 30 centimètres de hauteur et 70 centimètres de long. Une tête de taureau décore la face principale; celle de droite est ornée d'une tête de bélier; sur celle de gauche est sculpté le couteau du victimaire. Une inscription constate que ce monument a été élevé en l'honneur de Commode, le XVIIIe siècle de l'ère chrétienne.

L'abbé de Chalieu, qui a découvert et décrit les ruines d'un des temples et de la tour qui occupaient le sommet du coteau de l'Ermitage, est né à Tain. Aujourd'hui les fondations de ces édifices sont ensevelies sous l'herbe. Si l'on en croit la tradition, au commencement du XIIIe siècle, un ermite avait établi son domicile sur les débris des temples païens. Sa réputation de sainteté lui attirait chaque jour de nombreux pèlerins; mais la côte était rapide, et l'anachorète, qui n'avait à offrir que de l'eau à ses visiteurs altérés, se mit à planter quelques ceps de vigne. On reconnut bien vite que le vin de l'ermite était excellent; les visiteurs devinrent chaque jour plus nombreux, et il se vit forcé de planter toute la montagne.

Tain ne se recommande pas par des souvenirs historiques d'un grand intérêt; il nous suffira de dire que son église vit célébrer le mariage (1350) de Charles de Normandie avec Jeanne de Bourbon, événement qu'il convient de signaler, parce que ce prince, qui devint plus tard Charles V, fut le premier des fils de France qui prit le titre de Dauphin.

Le voisinage de l'Ermitage et des crus de la Côte-Rôtie a fait de Tain une ville très-commerçante. Malheureusement elle ne vend pas uniquement les vins de ses coteaux justement célèbres, mais aussi ceux qu'elle fabrique avec les produits de crus vulgaires qu'elle habille de noms plus ou moins pompeux. C'est aussi une ville industrielle, où se trouvent des filatures et des fabriques de soie.

Sur l'autre rive du Rhône, au pied de rochers abrupts,

est bâtie la ville de Tournon, réunie à celle de Tain par deux ponts suspendus.

Le plus important de ces ponts est aussi le plus ancien de ce genre qui ait été élevé en France ; il fut exécuté par M. J. Seguin, qui en resta longtemps l'unique concessionnaire.

L'inscription romaine suivante, gravée sur une pierre trouvée jadis dans les murs du château, et qu'on voit aujourd'hui dans Saint-Jean de Muzal, constate l'origine reculée de Tournon :

IMP. CÆS. DIVI
TRAJANI PARTHICI
FIL. DIVI NERVÆ
NEPOTI TRAJANO
HADRIANO AUG.
PONT. MAX. TRIB.
POTEST. III. COS. III
N...... RHODANICI
INDULGENTISSIMO
PRINCIPI [1]

Après la dissolution de l'empire romain, Tournon dépendit de l'Église de Lyon. Plus tard, Charles Martel ayant voulu partager à ses principaux compagnons d'armes un grand nombre de seigneuries ecclésiastiques à titre de récompenses, fit don de cette ville et du château à un de ses capitaines dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Ce baron inconnu devint peut-être le fondateur de l'illustre maison de Tournon, qui s'éteignit en 1694.

Le clergé lyonnais ne se laissa pas dépouiller sans récla-

1. Au fils du divin Trajan, au petit-fils du divin Nerva, à l'empereur Adrien Auguste, souverain pontife, revêtu de la puissance tribunitienne, trois fois consul,... le meilleur des princes.

mer, mais inutilement, auprès de Charles Martel lui-même, et plus tard auprès de Pépin le Bref et de Charlemagne. Lothaire céda enfin aux incessantes prières de l'archevêque Amula. Malheureusement les seigneurs laïques ne voulurent pas obéir aux ordres de l'empereur. De là des guerres civiles qui durèrent jusqu'au règne de Charles V, au grand préjudice des habitants de la contrée.

Tournon fut le chef-lieu d'une des douze baronnies qui



Tournon.

avaient droit d'envoyer des représentants aux États du Vivarais. Deux ordres seulement composaient ces États, qui subsistèrent jusqu'en 1789, la noblesse et le tiers état; le clergé en était exclu.

Après avoir appartenu à la maison de Tournon et au clergé de Lyon, cette ville devint l'apanage des Montmorency, des Ventadour et des Rohan-Soubise.

Maintenant le vieux château de Tournon sert de caserne à la gendarmerie; cette destination l'a probablement sauvé d'une ruine complète. Il occupe le sommet d'un rocher

escarpé, d'où la vue s'étend sur un paysage splendide. En face et au premier plan, le cours du Rhône, la petite ville de Tain; plus loin, la vaste plaine du Dauphiné, qu'arrose l'Isère dont on aperçoit les grèves sablonneuses, décrivant des méandres blanchâtres à travers un océan de verdure, jusqu'à Romans; au fond, la chaîne bleue des Alpes. En amont et en aval du fleuve, les montagnes du Vivarais déroulent successivement le spectacle de leurs cimes imposantes et de leurs gorges profondes.

Tournon possède des promenades agréables, un port qui passe pour le meilleur du département de l'Ardèche, un quai planté d'arbres, et plus large que ne le sont d'ordinaire les quais des petites villes du Rhône, un lycée important et qui occupe les bâtiments du célèbre collége fondé par le cardinal de Tournon (1542), transformé par Louis XVI en une école militaire dirigée par des oratoriens.

Le collége de Tournon est un bel édifice. On y remarque le portail de son église et la tour, élégants spécimens de l'art franco-italien du XVIe siècle.

Après Tain, le chemin de fer traverse la plaine et rencontre Laroche. Les montagnes s'éloignent à l'est, le Rhône s'arrondit gracieusement et vient battre le pied d'une haute falaise. En face de Laroche se dresse la *Roche-de-Glun*, sorte de cône abrupt formant promontoire, et couronné des ruines d'un vieux château qui porte le même nom que le rocher. Quand les eaux du fleuve sont basses, on peut voir les fondations du mur d'enceinte, si solidement contruites que la violence du courant n'a pu les entamer.

Robert de Clésieu, un des seigneurs de la Roche-de-Glun, ayant voulu exiger de saint Louis, lorsqu'il descendait le Rhône pour s'en aller aux croisades, le droit de péage qu'il avait établi sur tous les voyageurs, nobles ou manants, le roi assiégea le château, le prit et le fit raser. Mais, pendant que le pieux monarque guerroyait contre les infidèles,

Robert de Clésieu releva ses murailles, et se remit de plus belle à rançonner les navigateurs du Rhône.

Vis-à-vis de l'embouchure de l'*Isère*, où se trouve la station qui porte le nom du fleuve que nous venons de traverser, sur le sommet aplati d'un rocher à pic, voici encore un vieux manoir féodal, Châteaubourg, ancienne propriété



Château de Crussol.

de la maison de Barjac, une des plus puissantes du Vivarais.

Après une succession de côtes rocheuses, nous apercevons dans la direction du sud-ouest une de ces grandes vallées du Vivarais, dont l'aspect austère, les lignes solennelles, rappellent les contrées montagneuses du nord de l'Espagne. Puis reparaissent les coteaux vignobles.

Le Rhône fait un nouveau détour. Un énorme rocher semble s'avancer dans les eaux et se détacher des montagnes, dont il est séparé par une étroite vallée. Des ruines impo-

santes se dressent sur sa cime orgueilleuse; c'est le château de Crussol, véritable nid de pierre, que les aigles et les vautours semblent avoir pu seuls habiter.

A gauche, *Valence* allonge ses faubourgs au bord du fleuve. Nous sommes arrivés dans le chef-lieu du département de la Drôme.

Il est incontestable que Valence a une origine fort ancienne, puisque, au moment où les légions de César franchissaient les Alpes, elle était déjà la capitale des Segalauni, et qu'elle avait une école célèbre, établie sur un plan que les principales cités du Midi avaient emprunté aux Phocéens. Mais il faudrait une foi plus robuste que la nôtre pour adopter la tradition qui fait de Romus, fils du roi celte Ollobox, le fondateur de cette ville, et fixe l'époque de sa fondation à l'an 1500 avant l'ère chrétienne.

Les Romains la nommèrent *Valentia*, à cause de sa force et de sa puissance. Sous Vespasien, elle devint une colonie romaine, et ajouta à son nom celui de *Julia*, en reconnaissance de la protection qu'elle avait reçue de César et du séjour qu'il avait fait dans ses murs.

A cette époque, elle était une des plus florissantes cités des Gaules, et prenait rang, par son importance, à côté de Marseille, d'Arles et de Vienne. Sous Valentinien, elle fit partie de la première Viennoise. Sa situation sur les bords du Rhône, et à la rencontre des deux routes qui conduisaient d'Arles et des Alpes à Vienne, en fit souvent le théâtre des luttes sanglantes dans lesquelles les Allobroges défendaient courageusement l'indépendance et la nationalité des Gaules contre les envahissements de la domination romaine.

Vers le commencement du ve siècle, elle fut attaquée par les Goths, mais Constance vint heureusement à son secours. En 408, le même empereur y soutint avec succès un siége contre Sarus, général de son compétiteur Honorius. A partir de ce moment, nous voyons Valence subir la triste destinée

de toutes les cités de la Gaule méridionale. Prise et ravagée par les Alains, en 430, elle tomba au pouvoir des Sarrasins trois siècles plus tard; Charles Martel la livra ensuite aux flammes. Puis viennent les Normands (860), et avec eux le pillage et la dévastation.

Valence et son territoire firent ensuite partie du royaume de Bourgogne et d'Arles. Après le démembrement de la monarchie fondée par Bason, elle tomba au pouvoir du comte de Provence et de Toulouse, et devint la capitale du Valentinois, érigé en duché (XIIe siècle); mais elle ne reconnut jamais d'autre autorité légitime que celle de l'empire.

Les habitants de Valence, malgré les maîtres divers qu'ils eurent à subir depuis la chute de l'empire, avaient toujours conservé, comme ceux de toutes les villes du Midi, un grand amour de l'indépendance et des libertés municipales. Aussi, les ducs de Valentinois l'ayant cédée aux évêques (1157), qui prirent le titre de comtes de Valence, leur domination parut pesante aux bourgeois, qui s'en débarrassèrent par une révolution au commencement du XIIIe siècle, et fondèrent une commune.

Valence fut alors gouvernée par une bourgeoisie puissante. Ses principaux membres habitaient des maisons flanquées de tours comme les demeures féodales et accordaient leur patronage à des clients pris dans la plèbe, à l'imitation des patriciens de l'ancienne Rome.

Les libertés municipales se maintinrent longtemps; toutefois les évêques reconquirent par la suite une sorte d'autorité au moins nominale. En 1449, l'un d'eux fit hommage de la ville à Louis XI encore dauphin, et qui était déjà seigneur du Valentinois. Le dauphin étant devenu roi de France, les bourgeois se placèrent d'eux-mêmes sous son obéissance. Louis XI maintint tous les « bons usages, coutumes et libertés » dont jouissaient ceux de la province du Dauphiné.

En 1556, les protestants de Valence s'étant soulevés s'en

rendirent maîtres, et s'emparèrent presque en même temps de toutes les villes du Bas-Dauphiné qui avaient embrassé leur cause.

Les massacres de la Saint-Barthélemy à Valence firent d'assez nombreuses victimes, malgré la résistance courageuse que le gouverneur de la province, de Gordes, opposa aux ordres de Charles IX et de Catherine. Il ne put arrêter la fureur aveugle de la populace, excitée par des prédications fanatiques. Tout le monde sait que le professeur Ennemond de Bonnefoy et J. Scaliger durent la vie au dévouement de Cujas. Sept ans plus tard, le chef protestant, Montbron, tenta, mais inutilement, de venger la mort de ses coreligionnaires en attaquant la ville par surprise.

Jusqu'en 1799, l'histoire de Valence n'offre pas grand intérêt. A cette époque, elle vit arriver dans ses murs le pape Pie VI, que le Directoire avait fait enlever et conduire en France après le meurtre du général Duphot. Pie VI ne survécut pas longtemps à cet affront. Venu à Valence le 14 juillet 1799, il rendait le dernier soupir le 29 août de la même année.

Depuis, Valence n'a plus fait parler d'elle. C'est, à l'heure présente, une cité fort active et très-industrieuse. L'achèvement complet du chemin de fer de la Méditerranée lui ôtera peut-être un peu du mouvement qu'elle devait à la navigation fluviale, mais ne lui enlèvera ni ses fabriques de gants, ni ses fabriques de mouchoirs connus dans le commerce sous le nom de mouchoirs de Valence, ni ses filatures de soie; il ne l'empêchera pas de rester un centre commercial important pour les soies et pour les vins de la Côte-Rôtie.

Valence est la patrie du général Championnet.

Les invasions des Alains et des Goths, celles des Sarrasins et des Normands, et plus tard la barbarie du moyen âge, n'ont pas laissé subsister à Valence de traces capables d'attester, comme à Vienne, la grandeur et l'éclat de la domi-

nation romaine. Quelques fragments de murailles et les restes d'une vieille tour, voilà tout ce qui subsiste des monuments dont les maîtres du monde s'étaient plu à l'orner et à l'embellir. C'est une ville assez mal bâtie, et qui restera longtemps encore sillonnée de rues étroites et tortueuses, malgré les efforts de ses magistrats municipaux.

Elle a conservé la plus grande partie de sa vieille enceinte, construite en cailloux du Rhône, et une citadelle qui semble assez peu susceptible de défense ; protégée seulement à l'extérieur par son ancien mur, elle est bastionnée du côté de la ville. Cette particularité qui semble assez bizarre vient de ce que François I[er], qui fit construire la citadelle, avait plutôt en vue de réprimer l'humeur remuante des habitants que d'élever une forteresse contre l'étranger.

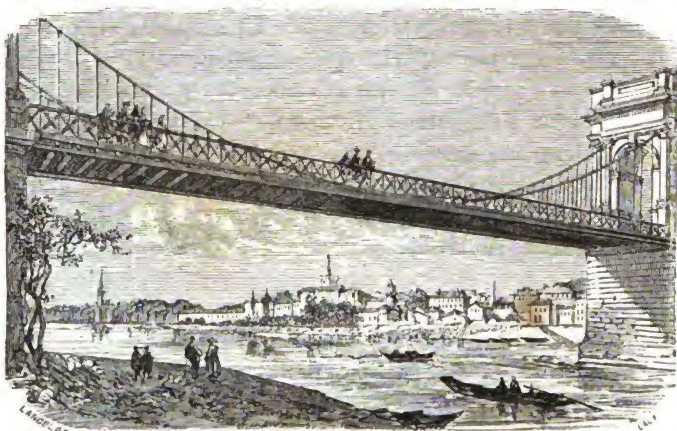
La ville proprement dite n'occupe qu'un espace assez resserré ; mais les faubourgs de Saunière, de Saint Jacques et de la Basse-Ville se développent sur une assez grande étendue. Si l'intérieur de Valence offre plus d'un désappointement aux voyageurs, elle jouit d'une des plus belles situations qu'on puisse voir, sur un plateau qui domine le fleuve et qu'encadrent les Alpes dauphinoises. D'ailleurs, elle a aussi ses quartiers modernes, et l'on doit constater les efforts qu'elle fait chaque jour pour s'embellir.

Il faut voir Valence de la rive droite du Rhône, à l'extrémité du pont suspendu. De ce point, il n'y a plus qu'à admirer. Devant vous et de l'autre côté du fleuve, la ville se montre au-dessus des jardins verdoyants plantés sur une côte rapide. A gauche de la cité, la plaine dauphinoise vient se perdre au pied de l'éminence sur laquelle elle est assise. Au fond les Alpes ferment l'horizon, dont les lignes imposantes et fortement accentuées se découpent sur un ciel presque toujours limpide et pur.

Valence a des promenades assez agréables, notamment celle du *Château des fleurs*, et le *Champ de Mars*, vaste place

plantée d'arbres, soutenue par de hauts murs et bordée d'un parapet. Au milieu du Champ de Mars se trouve une statue en bronze du général Championnet. Cette statue est médiocre.

De cette promenade du Champ de Mars, on jouit d'une vue plus admirable encore que celle que nous venons de décrire. En face se dresse l'énorme rocher de Saint-Peray, couronné des ruines du château de Crussol, que les habitants et les traditions appellent plus volontiers les *Cornes de Crussol*. De larges déchirures jaunes dans les flancs gris du roc indiquent les places d'où l'on a extrait les belles pierres blanches qui ont servi à la construction des édifices de Valence et des environs. La mine a joué jusque sous les fondations du vieux manoir, sans les ébranler. Si l'œil se porte maintenant en aval du fleuve, il le voit se précipiter en grondant dans une étroite vallée encaissée entre deux falaises immenses, derniers étages des Alpes de la Drôme et des Cévennes de l'Ardèche C'est le matin qu'il faut choisir pour jouir complétement de cet imposant spectacle, alors que les premiers



Le Rhône sous Valence.

rayons du soleil, laissant dans l'ombre la vallée du fleuve, colorent d'une teinte rose les cimes altières de l'autre rive.

Parmi les monuments de Valence, on remarque la Cathédrale, édifice romano-byzantin du XIe siècle. Le pape Ur-



Cathédrale de Valence.

bain II en fit la dédicace sous le vocable de sainte Apollinaire, en 1095. C'est un monument digne d'intérêt par la régularité de son plan, par son aspect grave et harmonieux, et par l'élégante sobriété des détails. A l'heure où nous écrivons, Sainte-Apollinaire est livrée aux maçons et aux sculp-

teurs, en train de la restaurer et surtout de rebâtir la tour, qui avait été démolie parce qu'elle menaçait ruine.

Sainte-Apollinaire possède un bel orgue Renaissance, et un *saint Sébastien* attribué au Carrache. Dans un cénotaphe adossé à un des piliers de la nef, est déposé le cœur de Pie VI; un buste en marbre de ce pape, par Canova, surmonte ce monument.

Près de la cathédrale se trouve le *Pendentif*, monument curieux de la Renaissance, de forme carrée, décoré de pilastres supportant une frise élégamment sculptée. Cet édifice fut construit en 1548, pour servir de tombeau à la famille de Mistral.

L'église paroissiale de *Saint-Jean* semble aussi ancienne que la cathédrale, mais elle a été entièrement reconstruite dans le style roman de la deuxième période. On remarque la vaste proportion de la nef, sa belle voûte et ses vitraux peints en mosaïques.

Rue de la Peyrollerie, on voit, dans une habitation particulière, une porte dans le style de la Renaissance, très-remarquable par la souplesse et la variété de l'ornementation.

Une autre maison, connue sous le nom de la *maison des Têtes*, et située près de la place aux Clercs, possède une façade du xv[e] siècle, très-curieuse par ses nombreuses figures, par ses statues grotesques, et surtout par les quatre têtes colossales personnifiant les quatre vents, et qui ont valu à cet édifice le nom qu'il porte.

Valence possède un musée de tableaux et un muséum d'histoire naturelle médiocrement riches, et une bibliothèque de 22 000 volumes logés dans un bâtiment de si piètre apparence, qu'on ne devinerait jamais qu'il pût avoir une pareille destination; un temple protestant, une salle de spectacle moderne, assez vaste et bien distribuée; un palais de justice construit en 1826; l'hôtel du Gouvernement,

assez bel édifice où est mort Pie VI ; une prison qui occupe l'emplacement de celle où fut renfermé Mandrin; enfin un vaste polygone bordé de platanes, dont le sol caillouteux



Maison des Têtes à Valence.

offre, au dire des personnes compétentes, l'avantage de ne point laisser perdre les projectiles après les grandes pluies.

Les ingénieurs admirent le beau pont en fil de fer de Va-

lence, et son arc central de suspension, d'une architecture véritablement imposante.

En entrant dans la gare de Valence, vous remarquerez l'architecture des bâtiments, où l'on semble avoir voulu marier les souvenirs des chalets alpestres à ceux de l'art antique. Le même style a été appliqué à toutes les gares de la section de Valence à Avignon.



Paysage des environs de Viviers.

III.

DE VALENCE A AVIGNON.

Dès que nous avons quitté Valence, nous entrons dans la plaine. Le chemin court à gauche le long de petites rampes couvertes de vignes et d'arbrisseaux. A droite le Rhône se dérobe à notre vue; mais les côtes du Vivarais se dressent à l'horizon comme de gigantesques murailles, s'entr'ouvrant parfois et laissant l'œil s'égarer sur de profondes vallées.

Puis la plaine s'élargit à gauche, bordée par les Alpes.

Les touristes habitués à descendre le Rhône sur les bateaux à vapeur s'imaginent volontiers que le chemin de fer n'offre pas dans son parcours des paysages comparables à ceux des bords du fleuve. C'est notre devoir de les rassurer. Si le spectacle d'aujourd'hui n'est plus le même que celui

d'hier, cela ne veut pas dire qu'il ne l'égale pas en beautés et en splendeurs. Le railway, qui d'ailleurs ne s'écarte guère du Rhône, traverse la plaine du Dauphiné et celle de Vaucluse, que les passagers des bateaux ne faisaient guère qu'entrevoir. Les Cévennes bordent toujours l'horizon, et par moment elles se rapprochent de si près, qu'il n'y a plus entre elles et nous que la largeur du fleuve.

Depuis que nous avons quitté Valence, la nature a revêtu un nouvel aspect. Le railway parcourt un jardin véritable; jardin plantureux, aux productions variées, que ferment à gauche les premières montagnes des Alpes, à droite le Rhône et les pics des Cévennes. Le chêne vert va remplacer le chêne du Nord. Bientôt nous allons entrevoir les premiers oliviers. Les vignes se mêlent aux plantations de mûriers, aux moissons dorées, aux prairies d'un vert plus vif et plus intense que celui de l'émeraude. Çà et là, derrière le mur blanc d'une bastide, le long duquel des figuiers étalent leurs branches tortueuses et contournées comme celles des arbrisseaux fantastiques d'un vase chinois, au milieu de quelques bouquets de platanes ou de sycomores, ces arbres aimés de l'idylle antique, se dresse le cône noir d'un cyprès, ou le tronc élancé d'un pin d'Italie.

Parfois aussi l'horizon se rétrécit. Aux campagnes fertiles succèdent les premiers plans de quelques coteaux, sentinelles avancées des Alpes, couverts d'oliviers rachitiques, de broussailles ou d'arbousiers Ces contrastes semblent placés sur notre route comme pour faire valoir et rehausser l'éclat et la richesse des plaines du Dauphiné et du Comtat.

Avant d'arriver à *Étoiles*, station du chemin de fer, nous rencontrons presque en face le hameau de la Paillasse. Ici la plaine s'étend dans la direction du fleuve, fertile et verdoyante, tandis que de petites collines se succèdent à gauche.

Malgré l'éloignement de la côte du Rhône, nous pouvons apercevoir la petite ville de la Voulte, située sur la pente

escarpée d'un coteau qui se détache, grâce à sa teinte rougeâtre, sur les flancs gris ou dorés des montagnes voisines. La colline de la Voulte doit cette couleur inaccoutumée aux bancs de fer hématite, dont l'exploitation fait la principale industrie du pays.

On voit encore à la Voulte un vaste château, où séjourna Louis XIII en 1629, et qui a appartenu au duc de Ventadour. Le rocher sur lequel est construit cet édifice s'avançait jadis



La Voulte.

tellement dans le Rhône, que les eaux du fleuve semblaient l'entourer presque entièrement, d'où le nom de *Volta*, vieux mot de la langue romane, dérivé du latin *volvere* (tourner), qui fut donné, dit-on, au château et à la ville.

La Voulte était au bon vieux temps une baronnie puissante appartenant à la fière maison des Levy-Lavoulte, si fière en effet, que les seigneurs de cette famille prétendaient à l'honneur d'être les parents de la sainte Vierge.

De la maison des Levy-Lavoulte, la baronnie passa ensuite à la famille des Rohan, dont les membres, s'ils ne se di-

saient pas les cousins de la Vierge, prétendaient à l'honneur d'être placés au-dessus des princes, selon leur devise : « Prince ne daigne, roi ne puis, Rohan suis. »

Un peu plus loin que la Voulte, en aval du fleuve, on voit le bourg du Pouzin, ancienne place forte, qui n'a conservé de sa vieille enceinte que des débris mutilés et sans importance. Le duc de Montpensier, s'étant emparé de cette forteresse en 1574, la mit à sac et la livra aux flammes. Dans le siècle suivant (1628), elle eut à soutenir contre le duc de Montmorency un second siége qui dura huit jours, pendant lesquels ses habitants firent une vigoureuse défense, et se rendit par capitulation.

Nous avons déjà dépassé la station de *Livron*, située à droite du chemin de fer, sur la pente d'un coteau rapide au pied duquel coule la Drôme, lorsque les neiges des Alpes ou les pluies veulent bien le permettre.

Lors des guerres de religion, les protestants, qui s'étaient emparés de cette petite ville, s'y fortifièrent. En 1574, le maréchal de Bellegarde vint mettre le siége devant Livron, défendue par Dupuy-Montbrun. Il y reçut l'aide du roi Henri III en personne, revenant d'Avignon à la tête d'une armée de courtisans plus couverts de satin et de velours que de buffle et d'acier, chamarrés de rubans et de pompons comme s'il se fût agi d'aller au bal et non à la tranchée. Leur vue ne fit qu'enflammer le courage des assiégés. Les femmes mêmes joignirent leurs efforts à ceux de leurs époux et déployèrent une rare énergie.

Au moment de l'assaut, on vit les protestants s'adresser du haut des remparts au roi et à ses compagnons avec force railleries et menaces : « Hau! leur criaient-ils, massacreurs, vous ne nous poignarderez pas dedans nos lits, comme vous avez fait l'amiral. Amenez-nous un peu vos mignons tressés, filonés, godronés et parfumés; qu'ils viennent voir nos femmes, et ils verront si c'est proie facile à emporter. » Et,

ajoute un historien, ils placèrent sur le haut des murailles de vieilles femmes filant leur rouet, qui, par leurs paroles et leurs gestes, et plus encore par le contraste de leurs pacifiques travaux avec l'entreprise de l'armée royale, insultaient à ses efforts impuissants. Henri III décampa, non sans honte.

On voit, à Livron, les ruines de son ancien château, démantelé sous Louis XIII.

En face de Livron se trouve *Loriol*, de l'autre côté de la Drôme, qu'on traverse sur un beau pont du XVIIIe siècle, ouvrage de l'ingénieur Boucher. On doit admirer l'aspect imposant de cet édifice et l'élégante et robuste simplicité de sa décoration.

Loriol fut aussi le théâtre de luttes sanglantes au temps des guerres de religion. Aujourd'hui que cette petite ville, fondée, dit-on, par l'empereur Aurélien, a oublié ces jours néfastes; on y trouve quelques filatures de soie.

Si vous voulez profiter d'une carriole pour aller à Crest, située à deux lieues de Loriol, en amont et sur les bords de la Drôme, vous verrez dans cette petite ville, aujourd'hui fort industrieuse, les ruines imposantes d'un vieux château.

Crest, qui fut pendant quelque temps la capitale du duché de Valentinois, appartenait encore, vers la fin du XVIIIe siècle, au prince de Monaco. Lors de la guerre des Albigeois, c'était déjà une place forte dont la possession méritait d'être disputée; aussi Anisar, comte de Valentinois, qui avait embrassé le parti du comte de Toulouse, y soutint avec succès un siége contre Simon de Montfort.

Comme presque toutes les localités de la vallée de la Drôme, la population de Crest est mi-partie catholique, mi-partie protestante; mais cette différence de foi religieuse ne paraît pas entretenir entre les habitants les haines vivaces qui divisent trop souvent les autres villes du Midi en deux classes hostiles et distinctes.

Près de Crest, s'élève le mont Roche-Courbe, pic gigan-

tesque qui semble menacer la ville, et qui fait partie d'une ramification des Alpes.

Nous apercevons bien la Roche-Courbe depuis le chemin de fer, ainsi que les monts de Briace, Trucher et Gie, qui s'élèvent dans l'azur du ciel, à l'extrémité de la vallée de la Drôme. La voie court à travers une belle plaine toujours bordée à droite par les Cévennes et leurs majestueux amphithéâtres. Puis les montagnes se rapprochent; à gauche se succèdent des mamelons bosselés et trapus; le Rhône se montre un instant dans la direction de l'Ardèche. La muraille de rochers qui le borde se découpe sur le ciel en silhouettes toujours plus fantastiques. Voici sur cette rive les ruines de Cruas.

Cruas fut jadis une abbaye dont l'origine remonte à l'époque carlovingienne; c'était en même temps une forteresse, et les abbés s'en allaient aussi volontiers à la guerre qu'à la messe. Ce double caractère militaire et religieux de Cruas en fit, au temps des guerres de religion, un lieu de refuge pour les catholiques. L'histoire du Vivarais est pleine de récits de siéges soutenus vaillamment par les moines.

Nous avons traversé la station de *Saulce*; le Rhône se montre de nouveau, pour disparaître presque aussitôt. La *Concourde*, station qui vient ensuite, ne mérite pas plus de nous arrêter que Saulce.

Mais voilà que la vallée se rétrécit à gauche, et nous courons au pied d'un rideau de collines alternativement couvertes de bosquets et de broussailles. A l'approche de Derbières, situé au bord du Rhône, la plaine passe pour ainsi dire de l'autre côté du fleuve, et, si la rapidité du convoi vous le permet, vous apercevez une belle et profonde vallée ouverte dans la chaîne des Cévennes.

Le Rhône vous montre ses îles verdoyantes ou ses bancs de cailloux étincelants au soleil. A gauche, sur des collines, se voient quelques oliviers rabougris et mal venus; ce sont,

si nous ne nous trompons, les premiers qui s'offrent à nos regards, et l'on peut juger, à leur mine frileuse, qu'ils sont encore quelque peu dépaysés, malgré la radieuse lumière du soleil et le bleu profond du ciel.

Nous serons bientôt à Montélimart. Le fleuve nous échappe encore ; mais dans la direction de l'ouest, à travers les riches cultures de la plaine, l'œil s'arrête sur un des plus beaux paysages des bords du Rhône.

Sur la pente d'une montagne volcanique, s'élèvent en amphitéâtre les maisons du bourg de Rochemaure. Au milieu se dresse une butte en basalte, dont la masse noire se détache sur les flancs roux de la montagne. Un sentier rapide et étroit contourne des ruines chancelantes qui couronnent ce monticule et longe des maisons groupées par étages au milieu de débris volcaniques.

Trois immenses rochers en basalte dominent le bourg de Rochemaure. Celui du milieu, qui ne mesure pas moins de 100 mètres de hauteur, taillé à pic, est surmonté des ruines gigantesques de l'antique manoir des Adhemar.

Vus du Rhône, le bourg, les rochers et le château présentent un des spectacles les plus plus étranges et les plus grandioses qui se puissent rêver. Rien ne pourrait rendre l'effet produit par ces vieux donjons noirs, percés à jour, découpant leurs silhouettes fantastiques sur le ciel, et que la main de l'homme est allée construire à plus de 200 mètres au-dessus du niveau du fleuve. Dans cette sorte de défi qu'ils ont porté à la nature, on peut dire que les fondateurs de Rochemaure l'ont vaincue avec ses propres armes, car c'est dans le roc même qu'ils ont trouvé les matériaux de cette construction gigantesque.

Aujourd'hui Rochemaure ne présente plus qu'un amas confus de ruines couvrant une vaste étendue. Pour y arriver, il faut passer par plusieurs cours, que protégeaient soit des masses de basalte façonnées en murailles, soit des murs

d'une épaisseur et d'une élévation considérables. On peut distinguer encore les restes d'une vaste salle d'armes et d'une chapelle, des prisons et d'autres pièces.

Dans les cours, ainsi que nous l'avons déjà dit, on voit des murs taillés et ménagés dans le roc lui-même. Rien qui soit d'un aspect plus curieux que ces masses énormes, formant çà et là des groupes ou des rangées de colonnes et de piliers naturels.

La tour principale, qui commande le reste de l'édifice, est une masse basaltique à laquelle on arrive par un escalier de 80 marches. Une fois qu'on a gagné le sommet du plateau complétement isolé sur lequel elle est bâtie, il est impossible de ne pas être frappé d'étonnement et d'admiration.

Du côté de l'est, le roc est complétement inaccessible. La vue s'étend dans cette direction sur un paysage dont nous renonçons à décrire la grandeur et la magnificence. Au sud, elle plonge dans un ravin volcanique, large et profond. Les escarpements sont sillonnés par des traces évidentes d'anciennes laves, dont on peut suivre les ondulations jusque dans la plaine. Là où coulait jadis une rivière de feu, on voit se précipiter une cascade bruyante.

Du côté de l'ouest, une large déchirure s'ouvre sous vos yeux, sans qu'ils puissent en mesurer la profondeur. La couleur noire et calcinée des rocs et du terrain, en ajoutant à la sensation d'invincible effroi qu'inspire l'asp ct de ce grouffre béant, montre qu'il fut jadis le cratère d'un volcan, éteint depuis bien des siècles.

Non loin de Rochemaure, on voit l'ancien volcan de Chénevari. Du côté où on y arrive en venant de Rochemaure, on aperçoit d'abord des collections de petits prismes basaltiques dont l'ensemble forme comme des pavés en mosaïques naturelles. Plus loin on s'arrête involontairement devant une immense colonnade qui semble supporter le plateau, et qui occupe une étendue de plus de 200 mètres en longueur. Cette

magnifique décoration naturelle n'a pas la régularité d'un portique grec ou romain. Les colonnes sont d'inégale hauteur; beaucoup sont brisées, comme si elles avaient eu à subir les outrages des hommes, et couvrent le sol de leurs débris. Des faisceaux se détachent de l'ensemble ou ne s'y relient que par quelques piliers mutilés et chancelants.

Vers le midi, au lieu de la colonnade de basalte, on voit une sorte de rempart de laves alternativement grises



Montélimart.

comme de la cendre ou rougies, et qui reposent sur des masses assez réguliers de roches calcaires.

Mais il est temps de regagner le chemin de fer dont nous nous sommes passablement écartés. Voici *Montélimart*, qui se présente devant nous au milieu d'un des plus souriants paysages de la vallée du Rhône, et que baignent les eaux limpides du Roubion et du Jabran.

Comme Valence, Montélimart fut une des villes des Segalauni; ainsi pensent du moins ceux qui croient qu'elle occupe la place d'*Acunum*, mentionné dans les itinéraires ro-

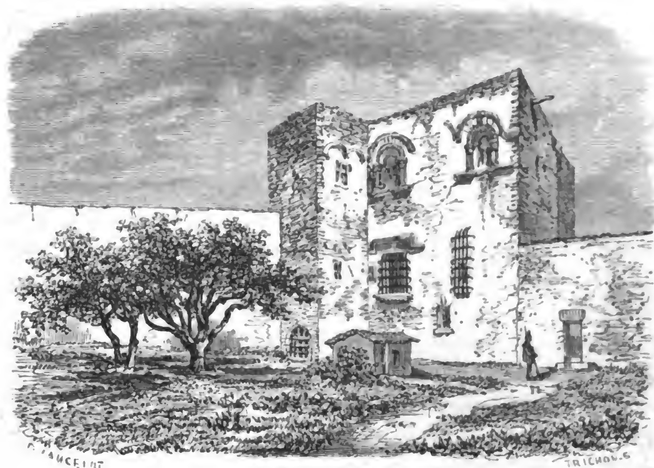
mains, ou d'*Acusium*, que Ptolémée place entre Valence et Orange. Acusium et Acunum n'auraient été alors qu'une seule et même ville ; les partisans de cette opinion constatent qu'il y a encore à Montélimart une porte appelée *Porte de l'Aigu;* mais ils ont des adversaires dans ceux qui prétendent retrouver Acunum dans le nom d'Ancône, petit village situé à trois quarts de lieue de là.

Que Montélimart se soit ou non appelé Acusium, il est évident que son nom actuel a une étymologie tout à fait satisfaisante. Au moyen âge, cette ville s'appelait *Monteil* (*Montilium*, montagne); plus tard elle ajouta à ce nom celui d'Adhémard, par reconnaissance pour un de ses anciens seigneurs qui affranchit la commune. Elle devint ainsi Monteil-Adhémard, d'où Montélimart naquit sans peine.

Ce fut jadis une place de guerre importante et bien fortifiée. En 1567, les réformés s'en emparèrent et traitèrent les catholiques fort durement; Bertrand de Simianes, seigneur de Gordes, la reprit aux réformés et les traita bien plus durement encore. Coligny, après la bataille de Moncontour, essaya à son tour de s'emparer de la ville. Il conduisit le siége avec habileté et vigueur ; mais la garnison lui opposa une ferme résistance. Montélimart comptait pourtant beaucoup de huguenots parmi ses habitants ; malheureusement pour eux, leurs femmes étaient en grande partie catholiques ; elles vinrent en aide à la garnison et se conduisirent avec beaucoup de courage. L'une d'elles, Margot Delaye, renouvelant les exploits de Jeanne Hachette, tua de sa propre main un des chefs des réformés, et perdit un bras dans une sortie qui assura la délivrance de la ville.

Depuis, Montélimart rentra dans une honnête obscurité, dont elle ne sortit qu'un instant, en 1815, mais sans que ses habitants eussent rien fait pour cela. Nous voulons parler de l'affaire du pont de Montélimart, où le duc d'Angoulême figura à la tête de ses troupes contre celles de Napoléon.

Les livres de géographie et de voyages s'accordent volontiers pour dire que Montélimart est une jolie ville, riante, bien arrosée, avec d'agréables promenades et des rues droites et bien percées. Toutefois ceux qui n'y ont jamais mis le pied auraient tort de s'attendre à trouver une cité construite en échiquier, sillonnée de voies larges et alignées comme la rue de la Paix. Montélimart possède, il est vrai, une ou deux rues



Château de Montélimart.

qui traversent la ville sans trop se détourner de la ligne droite, ce qui est rare dans le Midi; mais il ne faut pas croire que toutes les voies de communication ressemblent à ces rues exceptionnelles et privilégiées. Les ruelles qui grimpent au château ou qui relient entre elles les principales artères se permettent des écarts pleins d'imprévu et de fantaisie. Il n'y a pas à s'en plaindre, l'aspect pittoresque de la cité y gagne.

Montélimart n'a pas beaucoup de monuments à offrir à la

curiosité de l'archéologue et de l'artiste. Le château, toutefois, dont le donjon a été fortifié à la moderne, est un beau spécimen des demeures féodales; il domine la ville et les campagnes environnantes.

Le pont de Montélimart est aussi un bel édifice digne d'être visité, même après celui de Livron, auquel il ressemble par le caractère et le style.

Montélimart a conservé son ancienne muraille, qui l'enferme encore de tous côtés, sauf de celui qui fait face au chemin de fer. La ville est entourée presque entièrement de belles promenades, et percée de quatre portes, dont l'une, celle du nord, est remarquable par son architecture élégante et simple.

Montélimart est une ville fort industrieuse et très-animée. Sa situation en a fait le centre du commerce de plus de cinquante communes environnantes. Tout le monde sait qu'elle fabrique du nougat blanc fort célèbre et qui porte son nom.

Il n'est pas un livre de géographie ou de voyage qui ne vante la douceur du climat de Montélimart. C'est justice, mais il est bien temps de rectifier uue erreur fort accréditée dans les livres dont nous parlons. Après avoir loué la tiédeur de l'atmosphère, la fertilité du sol, ces livres ont coutume d'ajouter que les orangers et les lauriers-roses poussent en pleine terre dans les jardins et dans les « campagnes » de Montélimart. La chose a pu être vraie, il y a quelques siècles, selon l'opinion des écrivains qui prétendent que le climat de notre France s'est refroidi; mais on ne rencontre plus à Montélimart, à l'heure présente, et depuis bien longtemps, d'autres orangers ou d'autres lauriers que ceux qui poussent dans des pots ou dans des caisses, et qui ont besoin, quand vient l'hiver, du chaud abri d'une serre pour attendre sans périls les premiers sourires du printemps.

En quittant Montélimart, la vallée s'étend à gauche,

bornée de ce côté par les cimes bleuâtres des Alpes. Rochemaure se voit encore à droite, puis Teil et ses fours à chaux hydraulique. Au sortir d'une tranchée la vallée se rétrécit; à gauche les montagnes s'abaissent et ferment l'horizon. Un instant la vue se repose sur une belle plaine, à droite de la voie, qui semble par moments toucher au Rhône. Mais bientôt des collines sauvages longent le chemin du côté de l'est, et



Viviers.

nous pénétrons dans une vallée bordée à gauche d'une muraille de rochers.

Nous avons passé la station de *Château-Neuf*. En face, de l'autre côté du Rhône, à l'extrémité de la plaine, nous voyons, au bas d'une falaise, le bourg de Viviers, dont les maisons semblent se presser autour de l'abside romane de l'église cathédrale, bâtie sur un rocher.

En 430 les Germains, conduits par Crocus, ayant détruit l'antique ville d'Albe (*Alba Augusta*), capitale du pays des Helviens, Auxonius, évêque de cette ville, transféra le siége épiscopal à Viviers, qui n'était alors qu'un bourg de mé-

diocre importance avec un château. Par la suite, Viviers donna son nom à toute la contrée et devint la capitale du Vivarais, ce qui lui valut d'être visité, c'est-à-dire pris et pillé, par Alaric d'abord, par les Sarrasins ensuite. Charlemagne répara ces désastres, et la ville traversa la barbarie du moyen âge sans trop d'encombre, jusqu'au moment des guerres de religion.

Viviers, qui avait si longtemps été gouvernée par des évêques, embrassa avec ardeur le parti de la réforme et du prince de Condé, en 1562. En 1567, lors de la seconde insurrection des villes du Languedoc, les protestants s'étant assurés de cette ville, Saint-Aubin, qui y commandait, refusa de la rendre après l'édit de pacification. Les catholiques en firent le siége et la prirent d'assaut le 17 mai 1578. Saint-Aubin, condamné d'abord à une amende de soixante mille livres, somme énorme pour le temps, fut ensuite décapité.

Les massacres de la Saint-Barthélemy soulevèrent Viviers encore une fois; mais prise par les catholiques, reprise peu après par les protestants, elle se vit enfin forcée de se rendre aux troupes royales. Depuis, elle respira un peu, du moins jusqu'à la guerre des Cévennes, où elle eut à supporter sa part des dragonnades.

Les évêques de Viviers étaient de puissants seigneurs, d'humeur volontiers guerroyante, et qui ne souffraient pas facilement qu'on méconnût leur autorité ou leurs prérogatives. Pour avoir voulu le tenter, le comte de Toulouse Raymond fut dépouillé de ses biens et de ses domaines, fouetté publiquement dans la cathédrale et contraint de faire hommage à l'évêque pour un fief qu'il reconnut tenir de l'Église de Viviers.

Les évêques siégeaient aux États du Languedoc, non comme évêques, il est vrai, puisque la constitution interdisait au clergé d'y avoir des représentants, mais comme barons. Du reste, ils n'habitèrent Viviers qu'à partir du

commencement du XVIIIe siècle, à une époque où déjà leur puissance était bien déchue. La ville, malgré son titre de capitale, ne leur offrait pas un séjour agréable; ils préféraient demeurer à Bourg-Saint-Andéol, dont les habitants restèrent fidèles à la cause catholique pendant les guerres de



Église de Viviers.

religion. Viviers ne posséda donc définitivement ses évêques qu'à partir de 1732, époque où l'un d'eux, Villeneuve, baron de l'Argentières, fit bâtir un évêché qui passe pour l'un des plus beaux de France. Tout près de cette somptueuse demeure, placée dans une admirable situation et entourée de vastes et beaux jardins, se trouve un grand séminaire nou-

vellement construit. Ces bâtiments d'un aspect imposant, au moins par leur dimension, la tour et l'abside romanes de l'église et son heureuse situation donnent à la ville de Viviers, vue depuis le Rhône, une physionomie très-pittoresque.

Nous courons maintenant dans la vaste et belle plaine qu'on appelle le *Bassin de la Donzère*. Le Rhône coule à deux pas du railway; la plaine s'étend sur la rive droite; sur la rive gauche, elle s'accidente de mouvements de terrain aboutissant à un rideau de collines qui nous laissent voir de temps à autre les Alpes en arrière-plan. Puis viennent des montagnes aux flancs couverts de cultures variées; puis les collines reparaissent, montrant à chaque instant quelque débris de vieilles murailles, quelques tours branlantes, restes mutilés du moyen âge, appendus çà et là sur la cime d'un roc, ou couvrant de leurs débris les pentes d'un coteau.



Le Rhône à Donzère.

Donzère est situé sur les bords du Rhône. C'est un bourg d'une certaine importance, dont le territoire produit des vins estimés. Son origine paraît ancienne, puisqu'il possédait

déjà au IXe siècle une abbaye et un château que Charles le Chauve céda à cette époque aux évêques de Viviers.

Il ne reste plus de traces de cette abbaye et du château; les ruines qui dominent aujourd'hui la montagne au pied de laquelle le bourg est assis sont celles du château construit au commencement du XVIe siècle par l'évêque Claude de Tournon. Elles méritent une visite, moins peut-être pour elles-mêmes, quoiqu'elles présentent un aspect fort pittoresque, que parce que, de la hauteur où elles sont placées, on jouit d'une vue magnifique sur la vallée du Rhône et sur les plaines du département de Vaucluse. Près de Donzère se trouve une grotte d'une remarquable étendue.

Un peu plus loin, nous traversons la petit rivière de Berre, puis nous sommes à *Pierre-Latte.*

Au milieu du bassin de la Donzère, à près de 6 kilomètres des collines de l'Ardèche, s'élève un rocher isolé, jadis couronné d'un château fort, comme tous les rochers de la vallée du Rhône. On suppose, non sans quelque vraisemblance, quece rocher faisait partie, en des temps reculés, d'une chaîne de petites collines qui se rattachaient à la grande chaîne du Vivarais, et que les eaux du fleuve ont détruites. Mais la tradition populaire ne s'accommode pas volontiers de ces conjectures de la géologie. Suivant elle, et dans un siècle qu'elle se garde bien de citer, un géant, qui pour le moment sans doute n'avait rien de mieux à faire, s'en alla un beau jour sur la rive droite du fleuve, passa en revue les montagnes de l'Ardèche, et en ayant trouvé une à son gré, l'arracha de sa base, en chargea ses épaules, et s'en revint la déposer au milieu de la plaine, juste à l'endroit où nous la voyons aujourd'hui. Dans quel but? la légende ne le dit pas; c'était peut-être pour se distraire. Voilà un tour de force qui réduit à bien peu les travaux si vantés d'Hercule.

Pierre-Latte (*Petra-Lata*) ne mérite pas d'ailleurs de nous arrêter bien longtemps. Cette petite ville, assez mal bâtie,

fut jadis le chef-lieu d'une seigneurie appartenant aux princes de Conti. Lors des guerres de religion, la ville et le château tombèrent au pouvoir du baron des Adrets. Le vainqueur ordonna que la garnison fût passée tout entière au fil de l'épée; mais comme ce massacre durait trop longtemps, on l'abrégea en faisant précipiter du haut du rocher tous ceux que le fer avait épargnés.

En face de Pierre-Latte, au milieu de belles cultures, sur la rive droite du Rhône, se trouve la petite ville de Bourg-Saint-Andéol, dont l'origine remonte, dit-on, au delà du IIIe siècle. A cette époque elle s'appelait *Gentibus;* mais la tradition rapporte que, saint Andéol y ayant subi le martyre par ordre de l'empereur Sévère, elle prit le nom de ce saint, qu'elle a toujours porté depuis. On y a découvert, selon la croyance commune, en 855, les reliques de ce martyr. Elles ne purent protéger la ville contre les protestants commandés par le baron des Adrets, qui s'en emparèrent en 1562. La même année les catholiques la reprirent; mais ils ne purent la garder que jusqu'en 1577, où elle retomba de nouveau au pouvoir des réformés.

C'est aujourd'hui une ville d'un aspect assez agréable, avec des maisons et des rues plus propres et mieux entretenues que celles de la plupart des autres villes du Midi, et un quai sur le Rhône. Elle possède une belle église, dans laquelle on remarque un tombeau romain en marbre blanc.

Tout près de la ville, et sur les bords de la fontaine de la Tourne, on voit un rocher enchâssé dans d'autres plus petits, dont la disposition par coupes parallèles, analogues à celles des terrains environnants, laisse douter si leur réunion est l'ouvrage de l'homme ou un phénomène naturel.

La face principale de ce rocher présente des vestiges de sculptures, mais tellement frustes et dégradées, que les érudits ne se sont jamais accordés sur l'interprétation du sujet qu'elles représentent. Les uns ont cru y voir une Diane chas-

sant le cerf; d'autres, et c'est l'opinion des *Mémoires de Trévoux* (février 1724), affirment que c'est un bas-relief consacré au dieu Mithras, emblème du soleil, de la fécondité et de la force génératrice des êtres, dont les temples étaient toujours placés près des fontaines.

A *la Palud*, nous entrons dans le département de Vaucluse, et dans une belle plaine qui s'étend depuis le Rhône jusqu'aux Alpes, et que traverse le chemin de fer jusqu'à la station de *la Croisière*.

Nous ne nous arrèterons à la Croisière que pour faire une rapide excursion au Pont-Saint-Esprit, sur la rive droite du Rhône, dans une belle situation, au pied d'un coteau. Vue du Rhône, cette petite ville présente un aspect pittoresque, avec ses quais s'allongeant sur le fleuve, l'abside romane de son église bâtie sur un rocher et ses boulevards plantés d'arbres. Mais ses rues tortueuses, étroites et mal entretenues, choqueront peut-être les amateurs des rues alignées au cordeau; toutefois on ne visite pas Saint-Esprit pour la ville même, mais pour le pont célèbre qui, depuis six cents ans, brave la violence des eaux du fleuve, et à qui elle doit son nom.

Au XIIIe siècle, la ville s'appelait Saint-Saturnin; il fallut un miracle pour la débaptiser.

La tradition rapporte qu'un moine vit en rêve, par une belle nuit de l'année 1263, des langues de feu venant se poser sur les flots du Rhône. Son supérieur, à qui il s'empressa de se confier, comprit que Dieu ordonnait à la communauté de bâtir un pont dans l'endroit du fleuve où les langues de feu s'étaient arrêtées. Mais, soit que la communauté ne fût pas riche, soit que le prieur pensât qu'il était du devoir de tous les fidèles de concourir à l'érection d'un aussi utile édifice, il envoya tous ses moines quêter dans les pays d'alentour. Au bout de deux ans, les fonds étaient prêts, et Jean de Thriange, c'est le nom du prieur, posait la

première pierre du pont, qui fut terminé en 1309. Chaque arche fut baptisée d'un nom de saint, afin qu'on pût indiquer immédiatement, en cas d'accidents ou de sinistres, le point où il fallait porter secours.

On peut douter du miracle sans être trop incrédule; mais les dates de l'édification du pont sont précises, et sa solidité, mérite rare dans les ponts gothiques, fait l'éloge de l'habileté de ses constructeurs. Tous ceux qui admirent sans réserve les monuments élevés au XIIIe siècle prétendent aussi que c'est un chef-d'œuvre d'élégance; la vérité est qu'il présente, vu de face, un aspect original, et qui diffère singulièrement de celui des autres édifices ayant la même destination. A une certaine distance on le prendrait pour un mur, et il n'a guère plus de largeur en effet que les murailles d'un vieux château féodal. Il y a une vingtaine d'années, deux voitures n'y pouvaient pas passer de front, ce qui ne laissait pas que d'être assez incommode, quand on songe que ce pont ne comprend pas moins de 840 mètres de longueur. Mais, au moyen âge, les voitures étaient rares, et le pont se trouvait toujours assez large pour les cavaliers et les piétons. On a remédié à cet inconvénient en pratiquant un encorbellement sur chaque pile, ce qui permet aujourd'hui aux voitures de se croiser.

Si le pont n'était pas commode pour les voyageurs en voiture, il offrait de l'autre côté de grands périls pour la navigation. Il se compose en effet de vingt-sept arches fort étroites, dont une seule remplit les fonctions d'arche marinière. Or la rapidité du courant est telle à cet endroit du Rhône, que les bateaux, même les bateaux à vapeur chargés de marchandises, ne peuvent le remonter qu'à grand renfort d'hommes ou de chevaux. On comprend les difficultés et les périls de la descente. Aussi, malgré l'habileté du pilote du pont Saint-Esprit, les accidents étaient jadis fort nombreux. Ils sont devenus rares depuis les progrès de la

navigation, et ils vont devenir tout à fait impossibles, quand on aura fait disparaître, suivant un projet en cours d'exécution, les deux premières arches, qui seront remplacées par une seule en fonte, établie d'après les plans de M. Aymard.

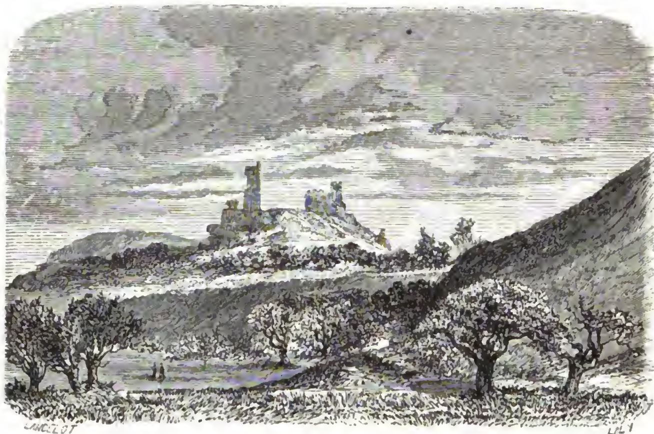
Le pont Saint-Esprit présente cette singularité remarquable, qu'il n'est point bâti en ligne droite, ce qu'il faut attribuer sans doute aux difficultés du terrain, et non, comme certains le prétendent, au caprice ou à la fantaisie de l'architecte. Chacune de ses piles est percée d'une petite arcade destinée à faciliter l'écoulement des eaux lors des crues du Rhône.

Pour peu qu'on ait quelque connaissance de l'histoire littéraire du XVIIe siècle, on ne peut s'arrêter au Pont-Saint-Esprit sans se rappeler une anecdote assez plaisante qui fit alors grand bruit à la cour et à l'hôtel de Rambouillet. Scudéry et sa sœur, voyageant en Provence, s'arrêtèrent dans cette ville. On les plaça dans une chambre à deux lits. Avant de s'endormir, Scudéry se mit à parler avec sa sœur de leur roman de *Cyrus*, et lui demanda si elle ne jugeait pas à propos de faire assassiner le prince Masare. Mlle de Scudéry penchait pour la clémence. Des marchands qui entendaient tout d'une pièce voisine s'imaginent aussitôt qu'ils ont saisi la trace de quelque épouvantable complot Ils courent avertir la justice. La maréchaussée arrive, s'empare des voyageurs, malgré les supplications de Mlle de Scudéry et les rodomontades de son frère, et les conduit en prison. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'ils parvinrent à se justifier et à obtenir leur élargissement.

En sortant de la Croisière, la vue se porte à droite sur une belle plaine s'étendant jusqu'au Rhône; à gauche, elle s'arrête sur des collines, puis sur des montagnes trapues, aux contours rigides. *Mondragon* s'aperçoit de ce côté, au pied d'un rocher couronné des ruines d'un vieux château. Ce bourg, aujourd'hui d'une médiocre importance, a joué un

grand rôle dans l'histoire du Comtat Venaissin. Il avait autrefois le titre de principauté, et dans le ɪvᵉ siècle les archevêques d'Arles y faisaient battre monnaie.

Le paysage sur notre gauche revêt une physionomie toujours plus agreste. De l'autre côté, les montagnes des Cévennes se rapprochent un peu pour s'éloigner de nouveau après *Mornas*, où nous retrouvons le Rhône, qui depuis longtemps



Château de Mondragon.

déjà nous avait quittés, et qui nous abandonnera bientôt encore pour ne reparaître qu'à Sorgues.

Rien de plus saisissant d'ailleurs que cette petite ville délabrée, qu'entourent encore des murailles en ruines, la haute falaise aux formes anguleuses au pied de laquelle elle est assise, les restes encore imposants de la vieille forteresse, dont la silhouette déchiquetée se dessine sur l'azur du ciel.

Mornas fut jadis une ville importante. Elle existait au temps de la conquête romaine. Reconstruite au moyen âge, elle prit le nom de Ville-Longue et devint le théâtre de plus

d'une lutte sanglante. Le baron des Adrets s'en empara lors des guerres de religion; ses troupes l'inondèrent de sang; ceux des habitants qui avaient échappé au carnage s'étant retirés dans le château, le chef huguenot l'apprit et ordonna que tous ces malheureux fussent précipités du haut de la forteresse. Certains historiens rapportent qu'il leur commanda de se précipiter eux-mêmes, et racontent à ce propos qu'une



Château de Mornas.

des victimes ayant témoigné de l'hésitation : « Saute donc, lui dit le baron, voilà quatre fois que tu recules. — Eh! monseigneur, répondit le catholique, je vous le donne en dix pour en faire autant. » Cette raillerie fit rire le monstre : il se montra clément.

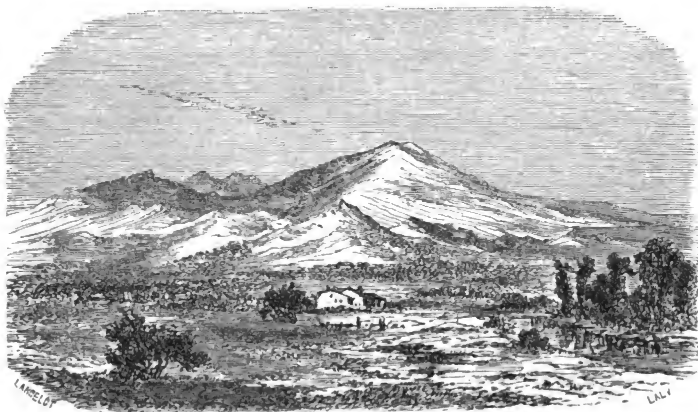
Après le massacre, les cadavres furent jetés dans le Rhône. Des Adrets fit mettre le corps du commandant Lacombe avec ceux de quelques autres chefs sur une mauvaise barque; et, leur ayant fait enfoncer des cornes dans la tête et placer des bâtons blancs dans les mains, laissa aller à

la dérive cette embarcation, sur laquelle on avait peint en gros caractères l'inscription italienne suivante :

O VOI D'AVIGNONE, LASCIATE PASSARE QUESTI MERCANTI, PERCHÈ HAN PAGATO IL DAZIO A MORNAS.

« Gens d'Avignon, laissez passer ces marchands, car ils ont payé le péage à Mornas. »

Le convoi reprend sa marche; longeant à droite la plaine du



Environs d'Orange.

Rhône, puis il court le long de petites collines en friches, et arrive à *Piolenc.*

Piolenc est assis au pied d'une colline surmontée d'une église adossée aux ruines d'un vieux château. Cette ville a conservé son ancienne muraille, bâtie à l'époque où elle fut érigée en une baronnie dépendant du monastère de l'ordre de Cîteaux.

Après Piolenc, nous traversons la belle vallée arrosée par l'Aigues. Les Alpes se montrent à l'horizon; des montagnes ou des collines se détachent de la chaîne princi-

pale et forment des vallons pittoresques; la plaine s'étend à leur pied, couverte d'une végétation splendide, fertilisée par de nombreux canaux. Bientôt les Alpes apparaissent plus distinctes. Le railway franchit la rivière d'Aigues. Dans la plaine du Rhône dans la direction du sud-ouest, nous apercevons à travers les arbres, au pied d'une colline, une petite ville avenante, dont les maisons et les toits plats se pressent autour d'une gigantesque muraille dorée par les rayons du soleil. En avant de la cité, et sur la route de Marseille, un arc de triomphe, qu'à ses proportions harmonieuses l'œil le moins exercé ne saurait confondre avec les mesquines imitations des chefs-d'œuvre antiques, s'élève au milieu de la route de Lyon à Marseille. Nous sommes à *Orange*.

Orange (*Arausio Cavarum*), ainsi nommée à cause de sa situation sur l'Araïs (aujourd'hui la rivière de Meyne), a une origine fort ancienne. Quelques historiens en font la capitale des Cavares; mais d'autres prétendent qu'elle n'a jamais eu aucun droit à cet honneur, qui paraît avoir appartenu plutôt à Avignon ou à Cavaillon. César s'en étant emparé, elle fut reprise par les Gaulois et retomba ensuite au pouvoir des Romains, qui la fortifièrent et y établirent la seconde légion, ce qui la fit appeler *Secundanorum Colonia*.

L'époque romaine fut la plus brillante pour cette ville. Après l'invasion des barbares, la nationalité des descendants des Cavares s'efface et disparaît au milieu des envahissements successifs des Bourguignons et des Ostrogoths. Plus tard Orange et son territoire font partie du royaume d'Austrasie, et ensuite des conquêtes des Sarrasins, jusqu'à Charlemagne. Le grand empereur l'érigea en une principauté qui subsista, au moins de nom, jusqu'au règne de Louis XIV.

Il ne paraît pas, en effet, que cette cité, dont la bourgeoisie se distinguait par son humeur remuante et son amour pour

les libertés municipales, se soit montrée toujours fort soumise à ses maîtres. La réforme, en y pénétrant dès 1547, fut une cause de révolte. Serbilloni, chef des troupes pontificales, s'en empara en 1562, la livra au pillage et au massacre; les protestants y rentrèrent avec Montbrun, puis ils en furent chassés de nouveau et définitivement par les catholiques. Plus tard, nous voyons les bourgeois d'Orange se soulever deux fois (en 1603 et en 1630) contre la maison de Nassau. Louis XIV mit enfin un terme à toutes ces luttes civiles en prenant le seul moyen qui pût mettre d'accord le seigneur et ses vassaux : il fit raser le château et les fortifications (1660-1673).

Depuis, Orange n'a plus fait parler d'elle.

Les traces visibles encore de l'enceinte construite par les Romains ne permettent pas de supposer qu'à l'époque de leur occupation la population d'Orange pût s'élever au delà de 40 000 âmes; rien ne peut donner une plus haute idée de la grandeur des conquérants. Quand on compare les vastes monuments de proportions si imposantes, qu'ils ont fondés dans des villes que nous appellerions des cités du troisième ordre, avec ceux qui font l'orgueil des cités modernes les plus imposantes, on ne peut s'empêcher de ressentir une humiliation véritable.

Le théâtre d'Orange était adossé à la colline. Les gradins de l'amphithéâtre, encore très-reconnaissables, sont en grande partie détruits. Le mur de la scène, composé de blocs gigantesques, a mieux résisté; à l'origine, il était décoré de trois rangs de colonnes superposées, dont il existe encore d'énormes fragments de granit ou de marbre. La décoration de la façade offre une simplicité grandiose. Trois portes s'ouvraient soit pour le service du théâtre, soit pour les spectateurs. Au-dessus on voit une rangée d'arcades surmontées d'une corniche et d'une ligne de corbeaux. A quelques pieds plus haut, et séparée de la première par une

gouttière, se trouve une seconde ligne de corbeaux. Une corniche saillante couronne le haut du mur.

Il semble évident que le théâtre a été recouvert d'une toiture, et non d'un velarium. On distingue au haut du mur des trous qui devaient recevoir les ferrures de ce toit, et les arcs-boutants qui les soutenaient.

A droite et à gauche de la scène, deux corps de bâtiments



Théâtre d'Orange

avancés contiennent des salles spacieuses, des corridors, des escaliers, en un mot toutes les constructions accessoires d'un théâtre.

Des pierres rougies et fendues, des marbres calcinés, et surtout une masse énorme de cendres, attestent que ce beau monument fut la proie d'un incendie; mais les flammes ne lui causèrent probablement pas autant de dommages que l'ignorance du moyen âge. Les princes d'Orange avaient fait

du théâtre le bastion avancé du château construit sur la hauteur à laquelle il s'appuie.

Il y a une vingtaine d'années, des artisans d'Orange s'étaient bâti des masures dans l'intérieur même de cet édifice. Il n'y aurait pas trop à s'en plaindre s'ils n'avaient fait que cela; mais on s'est aperçu, en déblayant ce monument des baraques qui le déshonoraient, que le bas des murs avait été entamé en plusieurs endroits. L'un y pratiquait une porte, l'autre une armoire; tel agrandissait sa chambre en diminuant la muraille, sans s'inquiéter si l'édifice qu'ils minaient pour ainsi dire par la base ne s'en vengerait pas en les écrasant dans sa chute.

Un portique qui subsiste encore en partie faisait communiquer le théâtre à un hippodrome dont on reconnaît facilement l'enceinte, de forme elliptique allongée. Une partie des murs de cette enceinte existe et se retrouve plus ou moins mutilée dans des maisons modernes. Du côté de la colline, cette muraille est double et se compose de deux parties appliquées l'une contre l'autre. Quelques archéologues ont considéré ces vestiges comme ayant appartenu à un cirque; mais l'étendue de cette enceinte elliptique et son peu de largeur démontrent qu'elle a été destinée à des courses de chevaux et de chars, et non à des combats d'animaux ou de gladiateurs.

On a longtemps cru que l'arc de triomphe d'Orange avait été élevé à la gloire de Marius, parce que sur un des boucliers des trophées on lisait le nom de *Mario*, mais on ne saurait s'arrêter une minute à cette opinion. Au temps de ce grand capitaine, les Romains ne construisaient pas de monuments d'un style si raffiné qu'il touche au maniérisme de la décadence, du moins selon M. Mérimée. D'après cet archéologue, il serait plus probable que l'arc d'Orange date de la même époque que tous ceux de la Provence : Saint-Remy, Carpentras, qui ont été édifiés à la gloire de Marc-Aurèle et pour consacrer le souvenir de ses victoires en Germanie. Il serait peut-

être hasardeux d'admettre aussi trop vite ce sentiment, et de repousser celui qui veut faire ce bel ouvrage contemporain d'Auguste. Ainsi que je l'ai déjà dit pour les arcades du forum de Vienne, il ne faut pas vouloir toujours rencontrer dans les monuments romains d'une même époque une complète uniformité de style et d'exécution. On doit faire la part du talent individuel des artistes et de leur originalité, et ce serait



Arc de triomphe, à Orange.

d'ailleurs commettre aussi une grosse erreur que de s'attendre à trouver dans les œuvres de tous ceux qui vivaient au siècle d'Auguste des qualités absolument pareilles et sans mélange de bizarreries ou de défauts.

En acceptant l'hypothèse qui fait de l'arc d'Orange un monument contemporain du siècle d'Auguste, on admet facilement qu'il a été édifié pour consacrer le souvenir des conquêtes romaines depuis Sextius jusqu'à César.

Il mesure 22 mètres en hauteur, sur une largeur de 21 et une épaisseur de 6. Il est percé de trois arcades, dont une principale, plus grande que les deux autres; mais il règne entre elles une telle harmonie de proportions, que cela seul suffit pour faire rejeter l'opinion qui veut faire de ce monument une œuvre de la décadence. Quatre colonnes corinthiennes cannelées décorent chacune des façades principales ; l'espace compris entre les colonnes et le plein-cintre des arcs latéraux est rempli par des trophées d'armes. Les colonnes supportent un attique couvert de trophées maritimes, pour indiquer que l'arc était consacré aux armées de terre et de mer; les éperons des navires, les mâts, les vergues, les cordages, entassés dans un désordre apparent, sont un chef-d'œuvre de composition et produisent un effet des plus pittoresques. Un grand stylobate, dont les bas-reliefs représentent les épisodes des grandes batailles romaines, couronne l'ensemble du monument.

Les faces latérales sont moins bien conservées; celle de l'ouest ne possède plus que des lambeaux frustes et dégradés de son origine romaine. Dans celle de l'est, décorée de quatre colonnes corinthiennes, on voit encore des captifs d'une admirable exécution, peut-être poussée trop loin dans les détails, mais qui traduit avec une émouvante éloquence la douleur et la honte des vaincus.

L'intérieur des arcades est remarquable par la variété et l'élégance exquise de l'ornementation. On admire surtout la décoration pittoresque et d'une belle exécution des caissons de la voûte.

MM. Caristie et Renaud, chargés de restaurer ce monument, s'en sont acquittés avec une intelligence qui leur fait grand honneur. Ils se sont bien gardés de vouloir refaire les détails, et se sont bornés à consolider les masses. Les dévastations des hommes, bien plus que l'action du temps, avaient avancé l'œuvre de destruction. Les princes d'Orange,

nous l'avons dit, s'étaient fait un château dans l'intérieur et autour de l'arc romain, et l'on voit encore sous les portes les traces des arcades et des planchers qu'ils y avaient fait établir.

Malgré ces mutilations et ces insultes, l'arc d'Orange n'en reste pas moins un des monuments les plus admirables du Midi. Il semble même que la nature ait voulu le dédommager de tant d'outrages, en revêtant ses murailles de la belle teinte chaude et dorée qui contraste d'une façon si harmonieuse avec la teinte foncée du ciel et la puissante coloration des campagnes provençales.

On peut visiter encore, à Orange, les ruines de la forteresse, se mettre en quête de quelques restes d'aqueducs et de bains qui se trouvent sur son territoire, dont le sol recouvre comme une mine inépuisable des débris antiques. Le proscénium du théâtre a été transformé en une sorte de musée ou d'exposition permanente de marbres, de fragments, d'inscriptions et de statues gallo-romaines, qui offre un grand intérêt.

L'art romain n'est pas seul représenté à Orange. Cette ville possède encore une église dédiée à saint Eutrope, et dont l'origine remonte au xe et au xie siècles. La sculpture moderne y figure également, représentée par une statue en marbre de Raimbaux III, comte d'Orange, modelée par M. Daniel.

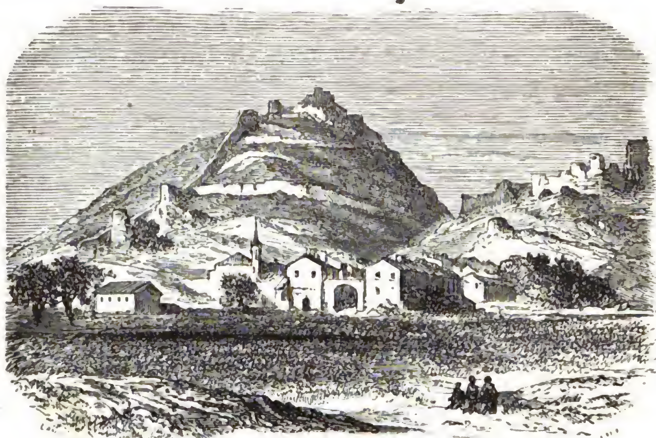
A la hauteur d'Orange, la plaine s'élargit de plus en plus dans la direction du Rhône; les montagnes ont disparu de ce côté, tandis qu'elles se rapprochent à gauche dans la direction du sud-est, pour s'éloigner de nouveau. Nous voici à *Courthezon*, sur la petite rivière de la Seille.

Courthezon dut avoir jadis une certaine importance, à en juger par son enceinte flanquée de tours, qui subsiste encore aujourd'hui. Maintenant c'est une petite ville d'un aspect agréable, dans une jolie position, mais qui ne semble

pas de longtemps appelée à jouer un grand rôle dans l'histoire.

Joseph Saurin, qui fut tout à la fois un savant et un littérateur, un philosophe et un mathématicien, naquit à Courthezon.

La plaine devient onduleuse et mouvementée à droite, s'entrecoupe de petites collines et rapproche l'horizon.



Château-Neuf-du-Pape.

Bedarrides, où nous ne nous arrêterons pas, se voit dans la direction de l'ouest.

Bientôt les montagnes du Rhône reparaissent, bien que nous n'apercevions pas encore le fleuve. Sur deux collines apparaissent les ruines imposantes du manoir de Château-Neuf. Château-Neuf-du-Pape fut jadis une résidence d'été des papes d'Avignon. Comme vous pouvez le voir, elle ne ressemblait guère à une ville moderne, et son enceinte de murailles percée de quatre portes, ses tours énormes, ses massifs donjons lui prêtaient une physionomie rébarbative

et menaçante, que les injures des temps et des hommes ont rendue fort pittoresque.

Le railway, après avoir traversé de petites vallées encadrées de collines ou des plaines de vignobles, s'arrête à *Sorgues.*

Cette petite ville tire son nom d'un pont bâti sur la rivière chantée par Pétrarque, et qui vient mêler ses ondes pures à celles de l'Ouvèze. L'Ouvèze et la Sorgues méritent d'être citées entre toutes les rivières de ces contrées : elles ont toujours de l'eau, même au plus fort de l'été.

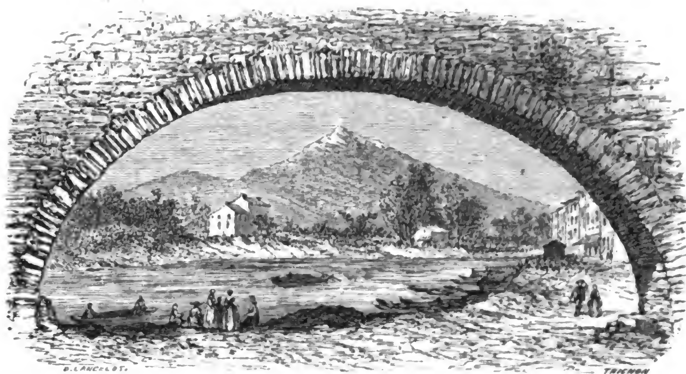
Les comtes de Toulouse, appréciant ce que valait un si rare mérite, firent élever à Sorgues (XII[e] siècle) un château, considérablement augmenté et embelli plus tard par les papes. Il fut à peu près abandonné lors du retour des successeurs de saint Pierre à Rome. Le baron des Adrets vint l'assiéger en 1562 (il n'y trouva qu'une faible garnison), puis la livra aux flammes. La Révolution consomma la ruine en démolissant les tours pour en vendre les pierres. Aujourd'hui il ne reste plus que des débris à peine suffisants pour faire apprécier la vaste étendue de cet édifice.

Les voyageurs et les habitants de la Provence et du Comtat font de temps immémorial l'éloge de la beauté des femmes de Sorgues. On va même jusqu'à prétendre qu'elles peuvent rivaliser sur ce point avec les Arlésiennes; c'est là une question délicate que nous ne nous exposerons pas à trancher. Sans cependant nous ériger en juges, nous reconnaîtrons sans peine que les femmes de Sorgues méritent leur réputation, et qu'il est impossible de ne pas être frappé, si peu qu'on ait le sentiment de l'art, de la grâce antique, du dessin pur et ferme des profils féminins, où se retrouvent harmonieusement réunis les types latin et grec.

Sorgues est entourée de ravissants paysages pleins de fraîcheur et d'ombre, qui se continuent jusqu'à Avignon. Les chênes verts, les oliviers, les mûriers, les prairies les plus

riches s'étalent à nos yeux, tantôt sur les flancs de petites collines, tantôt dans une plaine arrosée par les méandres ombragés des ruisseaux. A droite, les montagnes reparaissent, puis le Rhône. Les montagnes ne sont plus que des collines, mais d'une admirable forme; sur l'une d'elles se dressent les ruines du château de Villeneuve, que nous apercevons à travers les arbres de l'île Berthelasse. A gauche, la plaine s'étend au loin, baignée dans les flots d'une ardente lumière, et se prolongeant jusqu'au pied des Alpes, dont les cimes dentelées déchirent l'horizon.

Nous traversons la station du *Pontet*, le château des papes se montre à notre gauche, dans son imposante majesté, le convoi ralentit sa marche. Voici, derrière les remparts bordés de platanes, les tours carrées et l'enceinte d'*Avignon*.



Le Rhône près d'Avignon.

IV.

AVIGNON.

On suppose volontiers que le nom d'Avignon vient des deux mots celtiques *Aouen* fleuve, *ion* seigneur, maître, qui commande, qui domine : ville qui domine le fleuve. Certains étymologistes ne se sont pas contentés de cette origine, probablement parce qu'elle est trop simple et qu'elle ressemble trop à l'appellation moderne; ils ont trouvé qu'Avignon venait d'*A vento*, dans l'unique but sans doute de faire une épigramme contre le mistral, lequel mérite au reste tous les méchants quolibets qu'on pourra lui adresser.

Ce n'était à l'origine qu'une colonie de pêcheurs à laquelle les Phéniciens apportèrent le commerce et le culte d'Hercule. Après eux vinrent les Phocéens; mais ici les historiens ne s'accordent plus, les uns faisant d'Avignon une colonie

de Marseille, les autres prétendant que les Massaliotes établirent seulement avec Avignon des relations d'amitié et de commerce, et que par la suite un grand nombre d'entre eux allèrent se fixer et s'établir dans cette ville, où ils élevèrent un temple de Diane, la grande déesse phocéenne, à côté de celui d'Hercule.

Il ne reste pas à Avignon beaucoup de vestiges de la domination romaine; pourtant on ne saurait douter qu'une ville placée par Pline et par Pomponius Méla au premier rang parmi les cités de la Grande Narbonnaise n'ait eu, elle aussi, comme Arles, Nîmes ou Vienne, ses monuments splendides, pareils à ceux dont les débris mutilés attestent encore aujourd'hui en tant d'autres lieux la grandeur et le génie audacieux des maîtres du monde. Nous verrons quelles commotions les ont fait disparaître.

Après la domination romaine, Avignon passa successivement au pouvoir des Francs, puis des Ostrogoths.

Avignon se vit ensuite disputée par les fils de Clovis, Sigebert et Gontran, prise et reprise, puis livrée aux Sarrasins par la trahison de Mauronte. Mais Charles Martel accourut bientôt, aidé de Luitprand, roi des Lombards, qui vint avec ses cohortes se joindre aux troupes françaises.

« Arrivés sous les murs de la ville, dit un des historiens d'Avignon, M. Blégier, les Francs en firent le siége, qui fut long et meurtrier. Charles Martel eut recours à toutes les machines alors en usage pour l'attaque des places. Enfin la ville fut prise d'assaut, tous les Sarrasins passés au fil de l'épée, une grande partie des habitants égorgés, leurs maisons livrées aux flammes. Les églises et les monuments romains disparurent dans ce désastre, le plus grand qu'Avignon ait eu à subir. »

Avignon, soumise plus tard au régime féodal, eut pour suzerains d'abord les comtes de Provence, puis, en 1125, les comtes de Provence et ceux de Toulouse, qui se partagèrent

leurs droits. Ils étaient représentés dans la ville par un vicomte; mais, au XIIe siècle, les habitants s'étant associés au mouvement de régénération des municipalités qui agitait tout le Midi, parvinrent d'abord à s'affranchir entièrement de la domination du comte de Provence, et ne laissèrent guère subsister que nominativement l'autorité que le comte de Toulouse s'obstinait à revendiquer. Ils nommèrent quatre consuls, deux dans la noblesse et deux dans la bourgeoisie. Plus tard, des dissensions ayant éclaté entre les deux classes, l'évêque Geoffroy, pris pour arbitre, réunit sous sa présidence une assemblée dont les délibérations donnèrent naissance à une charte (1154) où furent consacrés tous les principes de libertés et d'indépendance de la cité. Avignon devint alors une sorte de république municipale.

Au XIIIe siècle, et malgré ses agitations intérieures, Avignon était puissante. Pour mettre fin aux troubles, les habitants nommèrent, à l'exemple des villes italiennes, un podestat, qui portait le titre de seigneur et qui était pris d'ordinaire dans les rangs de la noblesse ou parmi les étrangers. La dictature des podestats dura vingt-cinq années. Le premier d'entre eux (ils étaient nommés pour un an, mais rééligibles) fut Spinus de Surexina (1226); le dernier, et aussi le plus célèbre, fut Barral des Baux, dont le pouvoir fut prolongé pendant trois années (1249-1251)

Avignon embrassa la cause des Albigeois. Le comte de Toulouse, chef de ce parti, fit tout pour se rendre la ville et les habitants favorables. Il leur céda tous ses droits sur un grand nombre de localités voisines. Les Avignonnais reconnaissants entrèrent dans la fédération formée par Marseille, Toulouse et Béziers.

Le comte des Baux, prince d'Orange, ayant voulu s'opposer à ce mouvement des esprits, fut menacé par la population. Le pape lança l'anathème sur la ville, et le roi de France, Louis VIII, arriva de Lyon avec une armée de 50 000 hom-

mes. Les magistrats effrayés offrirent au roi le passage sur le pont Benezet et des vivres pour son armée. Il accepta ; mais on fit adapter à un pont de pierre un pont en bois qui permettait aux troupes de traverser le Rhône sans entrer dans la ville, dont l'accès fut seulement accordé au roi, au cardinal légat, Romain Saint-Ange, et aux principaux chevaliers. Louis VIII s'en irrita et voulut pénétrer dans Avignon casque en tête, la lance au poing, suivi de ses hommes d'armes. Les magistrats indignés ferment leurs portes, remplissent d'eau les fossés de l'enceinte et appellent la population aux remparts. Louis VIII fit alors serment qu'il ne s'éloignerait pas avant d'avoir pris cette ville orgueilleuse. Le siége, commencé le 10 juin, dura trois mois. L'énergie et le courage des assiégés furent soutenus par le comte Raymond, qui ne cessait de troubler l'ennemi par ses attaques. De leur côté, les Avignonnais et leurs magistrats se défendaient avec une indomptable énergie.

Un grand abattement s'emparait des assiégeants. Le légat voulant alors à tout prix s'emparer de la ville, au moment même où l'armée était décidée à lever le siége, usa de perfidie. Par ses ordres, des propositions de paix furent apportées aux Avignonnais avec les assurances de modération les plus solennelles. Ceux-ci, confiants dans ces promesses, ouvrirent leurs portes le 12 septembre 1726.

Ils ne tardèrent pas à s'en repentir. A peine l'armée royale était-elle entrée dans la ville, que le cardinal légat ordonnait que les fossés fussent comblés, les murs rasés, les *hôtels* détruits. Romain Saint-Ange exigea ensuite que deux cents citoyens demeurassent en otage jusqu'à ce que la ville eût satisfait à l'Église et rempli les conditions imposées par le roi. Alors on vit le marteau des démolisseurs achever l'œuvre de destruction commencée par la hache des Francs de Charles Martel ; les restes des monuments romains, les édifices et les forteresses élevés sous

la république ne formèrent bientôt plus qu'un monceau de ruines. Toutes les machines de guerre et tous les navires à voiles durent être livrés au roi. Enfin le cardinal rançonna le pays pour la somme, énorme à cette époque, de sept mille marcs d'argent.

De la capitulation de 1226 date la chute de la grandeur municipale d'Avignon : mais néanmoins l'esprit d'indépendance et de liberté ne put disparaître le même jour ; il subsista longtemps encore, et nous le voyons de temps à autre renaître et s'agiter sous les divers maîtres qui furent successivement imposés à ce beau pays.

Après le traité de Beaucaire (1251), Avignon se vit soumise aux comtes de Provence et de Toulouse, qui y exercèrent le droit de haute et de basse justice et y furent représentés par un viguier. A ses consuls succédèrent des syndics, mais elle conserva ses coutumes et ses lois communales. Un jour enfin, Philippe le Bel, se trouvant héritier des droits du comte de Toulouse, céda la moitié de la ville au roi de Naples, Charles II, qui possédait l'autre moitié en sa qualité de comte de Provence, et qui devint ainsi l'unique seigneur d'Avignon.

Nous n'avons pas à raconter comment Avignon remplaça Rome un beau jour, ni l'histoire si dramatique de la lutte de Philippe le Bel avec l'Église.

Clément V, ce Gascon ambitieux fait pape par Philippe, à qui il livra les Templiers en échange de la chaire pontificale, vint s'établir à Avignon en 1309, et se logea au couvent des Frères-Prêcheurs. Il n'y acheva pas sa vie, changea plusieurs fois de résidence, et finit par se retirer à Carpentras, où il fit frapper des monnaies à son effigie avec le titre de comte du Venaissin (*Comes Venaissius*). L'héritier de la pourpre impériale des Césars de Rome, l'un des successeurs de Grégoire le Grand, en était venu à se glorifier d'un titre féodal!

Son successeur, Jacques d'Ossa, pape sous le nom de Jean XXII (1316), homme remuant, d'une grande énergie et politique habile, essaya de relever le pouvoir pontifical et y parvint en partie. Il ne tenta pas de revenir à Rome ; il aimait Avignon, où il avait été évêque, et résolut d'y construire un palais digne des hôtes illustres qui devaient l'habiter. Son projet rencontra de grands obstacles parmi les cardinaux italiens, furieux de voir enchaîner le saint-siége sur les bords du Rhône. Jacques de Via, neveu du pape, évêque d'Avignon, et qui avait été chargé par son oncle de diriger les travaux du palais, mourut subitement empoisonné. Hugues Géraud, évêque de Cahors, reconnu comme l'auteur de ce crime, fut attaché à la queue d'un cheval et mené au bûcher qui devait le consumer vivant. Malgré les complots tramés contre sa vie, Jean XXII mourut tranquillement dans son lit (1334).

Benoît XII, qui le remplaça, fut vivement sollicité de retourner à Rome. Pétrarque, qui était venu s'établir à Avignon sous son prédécesseur, et qui avait déjà vainement engagé Jean XXII à rétablir le saint-siége dans la ville éternelle, ne vit pas ses conseils mieux écoutés de Benoît. Le nouveau pape, après avoir longtemps hésité, se décida à se fixer à Avignon. Il changea même pour l'agrandir le plan du palais commencé par son prédécesseur, et détruisit les constructions existantes. C'est à lui qu'on doit la partie septentrionale de cet édifice et la tour de *Trouillas*.

Pétrarque se montra sévère dans le jugement qu'il porta sur Benoît et sur les motifs qui l'avaient fait rester à Avignon. Il ne fut pourtant pas plus heureux auprès de Clément VI, élu en 1342. Vainement Rienzi veut joindre ses efforts à ceux du poëte son ami et supplie le nouveau pape de céder aux instances et aux prières de la ville sainte. Celui-ci reste inébranlable. On sait quelles furent les suites de cette décision. Rienzi, de retour à Rome, y établit pour un

instant une république dont il fut le tribun, puis le dictateur; mais bientôt après il se vit chassé, livré au pape et envoyé à Avignon. Clément le fit enfermer dans une des tours du palais, le pied attaché à une chaîne dont le premier anneau était fixé à la voûte de la prison.

Clément VI fut un pape mondain et fastueux; il donna aux Avignonnais le spectacle de fêtes splendides, et, pendant tout son pontificat, ils purent espérer que leur ville hériterait de Rome et resterait la capitale de la chrétienté. Ils virent successivement le roi de Naples venant rendre hommage au pape; les ambassadeurs de Venise, la chaîne au cou, prosternés aux pieds du pontife, en témoignage du repentir de leur république d'avoir enlevé Gênes au saint-siége; l'antipape Pierre de Corbaro, abjurant son erreur sur un échafaud; les envoyés du grand khan des Tartares; le moine grec Balaam, chargé par l'empereur Andronic de tenter la réunion des deux Églises, et enfin les fêtes et les bals donnés en l'honneur de Charles IV, et comme pour le dédommager des conditions humiliantes auxquelles il venait d'acheter la couronne impériale.

Au milieu de ces fêtes une peste terrible désola Avignon, si terrible qu'en trois jours elle enleva quatorze cents personnes. Le pape prit toutes les mesures possibles à cette époque pour combattre ce fléau, mais il ne paraît pas que ses efforts aient été bien efficaces. L'épidémie fit de tels ravages, au dire de quelques historiens, que le nombre total des victimes dépassa cent mille. Mais il faut faire la part aux exagérations des chroniqueurs au moyen âge.

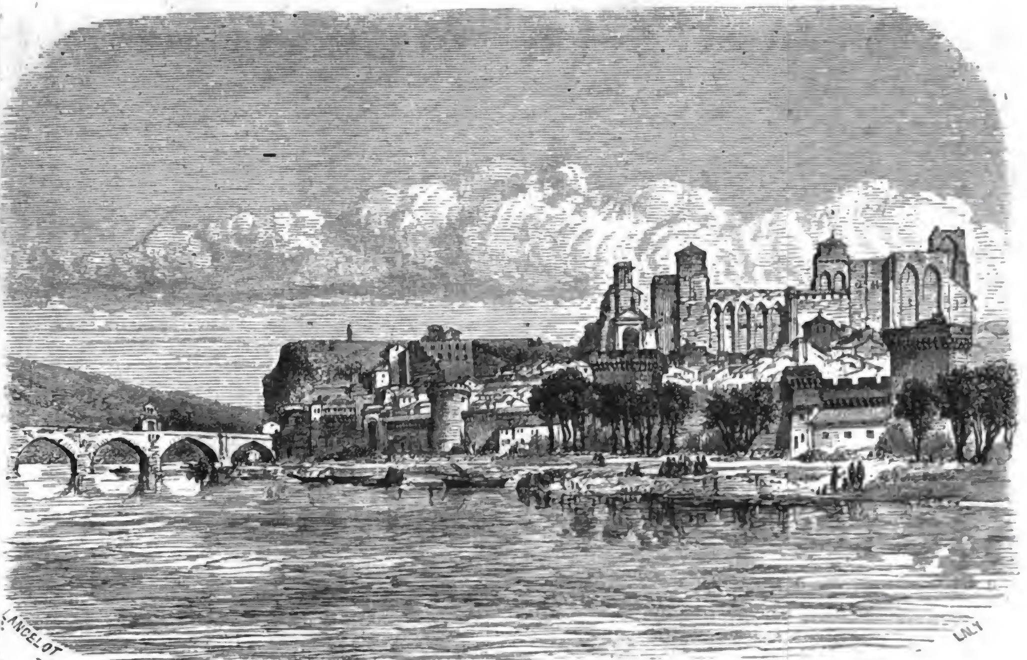
Parmi ces victimes, la plus illustre, non par le rang, mais par sa beauté, sa vertu et ses amours, était Laure de Sade, que l'empereur Charles avait baisée au front dans un des bals de la cour pontificale, et que les sonnets de Pétrarque avaient rendue déjà célèbre dans toute l'Europe. La chaste amante du poëte mourut entourée de l'admiration

universelle, regrettée de son mari, à qui elle avait donné onze enfants, et laissant Pétrarque inconsolable.

Un des faits les plus importants pour Avignon, sous le pontificat de Clément VI, fut l'arrivée de Jeanne de Naples, qui venait d'égorger son mari. Elle traversa la ville à pied, sous un dais de drap d'or, suivie de huit cardinaux et escortée des troupes. Après avoir obtenu, ou à peu près, son absolution, elle voulut rentrer avec son nouvel époux, Louis de Tarente, dans ses États d'Italie; mais, comme ses sujets n'étaient pas disposés à la recevoir et qu'elle manquait d'argent pour lever une armée, elle vendit à Clément la ville et l'État d'Avignon au prix de 80 florins d'or. Ce marché fut conclu le 9 juin 1348. A partir de cette date les papes furent chez eux, et Clément VI se mit alors en mesure de continuer les constructions commencées par ses prédécesseurs. Il voulut que la ville démantelée eût ses murailles, et il fit bâtir la plus grande partie de l'enceinte.

Les fortifications n'effrayèrent pas l'archiprêtre Arnoux de Servole, qui vint, à la tête de ses compagnies blanches, se présenter devant Avignon en 1360. L'effroi se répandit aussitôt dans la ville qui avait soutenu un siége si héroïque contre le roi de France et sa puissante armée. Mais Avignon n'était plus libre; des soldats étrangers la défendaient; puis les mœurs étaient singulièrement amollies et relâchées. Innocent VI, successeur de Clément, n'essaya pas de résister. Il invita Arnoux à venir le trouver, le reçut, dit Froissard, « comme s'il eût été le fils du roi de France, » l'admit à sa table et lui donna 40 000 écus que payèrent les Avignonnais, moyennant quoi il quitta les terres de l'Église.

Six ans après (1366) une visite du même genre vint encore alarmer les Avignonnais et le pape Urbain V; c'était Duguesclin demandant pour les grandes compagnies une *aumône* de 200 000 livres. Le pape les leva sur les bourgeois, mais le connétable les refusa. « Je n'en veux point, dit-il; c'est le



Avignon.

pur sang du peuple; que sa sainteté donne du sien. » Sa sainteté y consentit, mais alors elle marchanda; et Duguesclin, après s'être contenté de 100 000 livres, partit pour l'Espagne.

Un grand changement eut lieu sous Urbain V. Le pontife revint à Rome en 1367; mais, contrairement à ce qui s'était passé sous Jean XXII, il trouva cette fois les cardinaux fort opposés à l'abandon d'Avignon, où ils menaient douce vie et où ils habitaient de magnifiques palais. « Mauvais pape! disaient-ils, père impie! où mènes-tu tes enfants? » Et ils lui reprochaient de ne point imiter le Christ, qui n'avait jamais quitté sa patrie. Soit que les plaintes des cardinaux eussent touché le cœur d'Urbain, soit que lui-même, une fois dans Rome, n'ait pas tardé à regretter Avignon, il revint dans cette ville trois ans après, et y resta jusqu'à sa mort.

Ce fut Grégoire IX qui replaça le saint-siége à Rome, où il est resté depuis jusqu'à nos jours. Cet événement important eut lieu le 13 janvier 1377, 68 ans après l'entrée de Clément V à Avignon (1309).

Après le départ des papes, Avignon fut gouvernée jusqu'à la Révolution par des légats. Nous ne pouvons raconter ici les événements qui s'accomplirent durant cette longue période; disons seulement que la tranquillité fut souvent troublée, que l'esprit municipal des habitants se réveilla plus d'une fois, qu'il en résulta souvent des dissensions civiles, que le sang coula dans les rues. Le parti aristocratique en vint aux mains avec le parti populaire dans ces luttes, où les rois de France jouèrent un rôle important, favorisant d'ordinaire le parti populaire, qui, de son côté, inclinait pour la réunion au comtat du royaume.

Le temps n'était plus, en effet, où les Avignonnais pouvaient redouter, avec le contact des hommes du Nord, l'envahissement de la barbarie. La civilisation n'avait plus son foyer au delà des Alpes; la France dominait dans la science, dans

les lettres, dans les arts, à la place de l'Italie. D'ailleurs Avignon, par sa situation au milieu même du territoire français, voyait le travail de ses habitants, les produits de ses fabriques languir étouffés par le réseau des douanes qui la pressaient de toutes parts; Lyon et Nîmes, ses rivales, prospéraient à ses dépens. D'un autre côté, la politique romaine ne considérait le comtat que comme un domaine dont il lui importait surtout de tirer de gros revenus.

L'on peut donc dire que tout était préparé pour la réunion à la France quand éclata la Révolution. Nous n'avons pas à raconter ici les faits regrettables qui suivirent ce grand événement; le lecteur nous saura gré de lui éviter le récit des exploits de Jourdan Coupe-Tête pendant la Terreur, et ceux des émules de Trestaillon en 1815. Tout le monde connaît l'assassinat du maréchal Brune. L'hôtel (*l'hôtel du Palais-Royal*) où il fut commis existe encore, et l'on vous montre dans cet hôtel la chambre où le maréchal fut frappé, et dans cette chambre les traces apocryphes des balles des meurtriers.

Aujourd'hui Avignon peut sembler une ville un peu déserte; l'enceinte bâtie par ses papes enferme non-seulement des rues et des palais, mais des prairies et des vergers. C'est une ressemblance de plus qu'elle offre avec les cités italiennes du moyen âge, dont elle a l'aspect solennel et mélancolique. Pourtant la révolution française et le développement industriel qui suivit ce grand changement politique et social ont redonné à Avignon une importance qui deviendra chaque jour plus grande. La population, descendue à 17 000 âmes à la fin du XVIIIe siècle, en a plus de 35 000 à l'heure présente. Malgré son apparence si calme, d'un calme qui donne à quelques-uns de ses quartiers une physionomie de nécropole, c'est une ville industrielle. Le chiffre de son mouvement commercial annuel est en moyenne de 62 millions de francs.

Avant la Révolution, Avignon possédait huit chapitres,

trente-cinq couvents, sept confréries de pénitents, trois séminaires et soixante églises. On y comptait plus de deux cents tours et clochers; aussi Rabelais l'appelle l'*Ile sonnante* Il ne lui reste plus aujourd'hui que dix-huit églises; plus d'un couvent s'est transformé en usine ou a été démoli.

Il est peu de villes en France, il n'en est peut-être pas qui offrent plus d'intérêt qu'Avignon. Tous ceux dont l'âme s'ouvre aux émotions de l'art et de l'histoire ont emporté de cette antique cité, qui fut un jour la rivale de Rome, un souvenir à la fois mélancolique et plein de charme. Ses monuments et ses habitations ont conservé une physionomie qu'on chercherait vainement sur un autre point de notre pays. La nature aussi, d'ailleurs, y a son aspect local et particulier; le soleil méridional et sa vive lumière rayonnent sur des paysages souriants qui forment un cadre admirable aux monuments austères et imposants de la vieille cité.

Depuis longtemps les monuments d'Avignon fournissent une ample matière aux discussions des archéologues. Pour nous, dont la mission est modeste, nous nous bornerons à parcourir rapidement ces curieux édifices, en signalant les traits principaux de leur histoire.

Le Pont Benezet. Un jeune pâtre d'Alviland dans le Vivarais (il n'avait que douze ans) conduisait son troupeau dans une des vallées rocheuses des Cévennes. Tout à coup une vive lumière inonde la campagne; Jésus apparaît dans sa gloire au gardeur de moutons qui tombe à genoux; il lui ordonne de jeter là sa houlette et de s'en aller construire un pont sur le Rhône.

Benezet obéit. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il rencontre un ange sous les habits d'un pèlerin. Avec un tel guide, l'enfant arrive promptement au Rhône. Mais saisi d'effroi à la vue de l'immense fleuve, il s'écrie : « Mon Dieu, quelle làrge rivière! Comment y bâtir un pont? » Et son regard suppliant interroge son conducteur céleste.

Celui-ci, au lieu de répondre, disparaît dans un rayon de feu.

Un batelier fait traverser le Rhône à Benezet moyennant trois des six oboles qui composaient toute sa fortune. A peine débarqué, Benezet va droit à la cathédrale, où l'évêque Pons prêchait une foule nombreuse et recueillie.

« Écoutez-moi, s'écrie le pâtre sans se soucier de troubler



Pont Saint-Benezet, à Avignon.

le pieux orateur : le Seigneur Jésus m'envoie pour bâtir un pont sur le Rhône. »

L'évêque, à la vue de l'enfant qu'il prend pour un malfaiteur, le fait saisir et garrotter, et ordonne qu'on le conduise au viguier.

Là Benezet répète :

« Je suis envoyé par le Christ pour bâtir un pont sur le Rhône. »

Et le viguier d'entrer en fureur. « Toi, misérable! mais comment feras-tu pour entreprendre une œuvre devant laquelle Charlemagne lui-même, le grand empereur, a reculé?

— Laissez-moi libre et je le ferai, reprend Benezet d'une voix calme.

— Eh bien, puisque tu es si présomptueux, va dans la cour de mon palais, regarde la pierre qui se trouve au milieu, et, si tu la soulèves, je croirai à ta mission. Elle sera la première pierre de ton édifice. »

Benezet se rend au lieu indiqué, suivi des bourreaux et de la foule, qui l'accablait d'insultes et de railleries.

Au milieu de la cour du palais du viguier se trouvait un fragment de roc énorme, que trente hommes n'eussent pas réussi à ébranler. L'enfant s'en approche, le soulève comme un caillou, le met sur son épaule, et descend vers le fleuve d'un pas aussi léger que s'il n'eût été chargé que de sa panetière. Arrivé au Rhône, il jette au milieu des eaux frémissantes ce quartier de roc qui devint en effet la première pierre du pont dont les importants débris frappent encore d'admiration les archéologues et les artistes.

Il n'est pas besoin de dire que le peuple, le viguier et l'évêque lui-même, reconnaissant dans ce prodige les effets de l'intercession divine, passèrent de la défiance à l'enthousiasme; le viguier salua Benezet du nom de saint, et lui compta la somme de 300 sols. En quelques instants les dons de la foule s'élevèrent à 5000 sols, destinés à la construction du pont (1177).

Benezet y travailla sept ans et mourut sans l'avoir achevé (1184).

On l'ensevelit dans la petite chapelle qui fut bâtie entre la troisième et la quatrième arche, et il fut canonisé par Innocent IV; avant de mourir, il avait fondé la célèbre confrérie des *Frères Pontifes* ou constructeurs de ponts, qui acheva son œuvre en 1188.

Telle est la légende de Benezet, du pont d'Avignon et des Frères Pontifes. Voici maintenant l'histoire :

La corporation des Pontifes date de l'antiquité la plus reculée. Il ne serait pas téméraire de la rattacher aux anciens *Pontifices* de la Rome païenne. Benezet paraît avoir été, au moyen âge, le premier chef des Frères Pontifes. Il parcourut la France suivi de ses frères vêtus d'une longue robe blanche avec un pont brodé en laine de couleur sur la poitrine. Les Pontifes s'arrêtèrent à Avignon et bâtirent le monument auquel se rapporte la légende que nous venons de raconter.

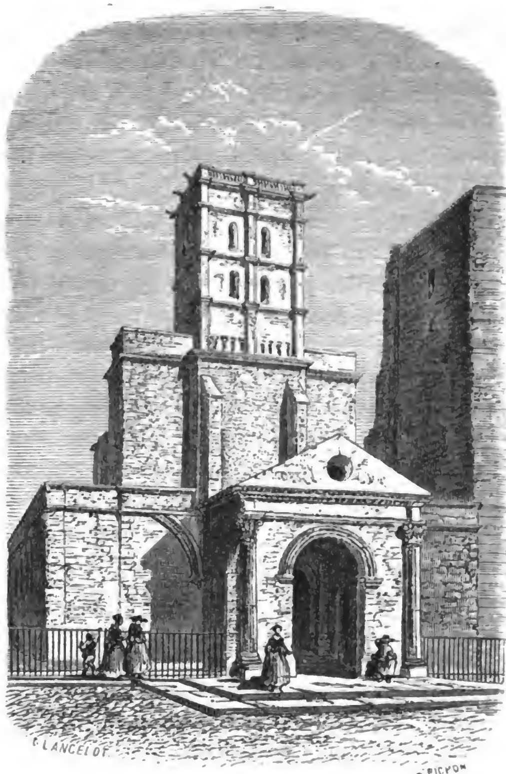
Le pont d'Avignon avait dix-neuf arches, dont la première touchait aux murs d'Avignon, et la dernière à ceux de Villeneuve. Comme tous ceux de cette époque, il était fort étroit et ne pouvait guère servir qu'aux cavaliers ou aux piétons.

Aujourd'hui il ne reste plus que quatre arches, d'un aspect fort pittoresque et d'une grande élégance, bien qu'elles aient été restaurées au XIVe siècle. Les arches anciennes étaient moins élevées. La chapelle est certainement contemporaine du pont; mais vers le XVe siècle elle fut divisée en deux parties, dont l'une se trouva de plain-pied avec le pont, et dont l'autre, plus basse, repose sur une des piles. L'abside de la chapelle inférieure est cintrée, et la nef ogivale; le contraire a lieu pour l'étage supérieur, ce qui s'explique sans peine par la restauration. Cette chapelle est d'ailleurs d'une ornementation très-sobre; mais on doit remarquer quelques détails, notamment les modillons de l'extérieur de l'abside : l'un d'eux est le chapiteau d'un pilastre corinthien, d'un style assez élégant et d'une exécution assez remarquable pour qu'il soit permis de douter si l'on a devant les yeux un morceau antique intercalé dans une construction du XIIe siècle ou une habile imitation.

On a accusé Louis XIV d'avoir détruit le pont de Benezet; c'est là une erreur populaire qui n'est plus soutenable au-

jourd'hui. La violence des eaux, la nécessité de la guerre, l'incurie du gouvernement papal et des légats sont les seuls motifs de sa ruine.

L'église métropolitaine de Notre-Dame-des-Doms. — L'o-



Cathédrale d'Avignon.

rigine de la cathédrale est fort obscure. Avant l'histoire, comme toujours, nous rencontrons la légende. Celle-ci se trouve au long dans un livre dédié au pape Jean XXII par

le pénitencier des Pontifes, le dominicain Bernard Guido, sous le titre de *Speculum sanctorale*.

Marthe, la vénérable hôtesse de Jésus-Christ, sœur de Madeleine et de Lazare, après avoir vaincu la *Tarasque*, monstre effroyable qui désolait la Provence, s'en vint à Avignon, où la première, selon le P. Didier, elle prêcha la foi nouvelle. Elle fit beaucoup de miracles, et construisit sur le rocher des Doms une magnifique église dédiée à la Vierge, qui fut consacrée par les évêques d'Aix, d'Arles et d'Orange, saint Maximien, saint Trophime et saint Eutrope. A côté de l'église, elle bâtit un couvent. Tant qu'elle séjourna à Avignon, Marthe habita une fente de rocher, menant la dure vie des cénobites, buvant de l'eau, se nourrissant de racines, couchant sur un lit de feuilles sèches, et ne portant d'autres vêtements qu'une peau de bête maintenue par une corde à gros nœuds. Elle mourut à l'âge de soixante-dix ans.

Sur la foi de cette légende, qui s'accorde assez mal avec le témoignage de Grégoire de Tours, les Avignonnais revendiquent pour leurs ancêtres la gloire d'avoir embrassé le christianisme avant le reste de la Gaule.

Quoi qu'il en soit, l'église de Marthe ayant été ruinée, Constantin, selon le P. Eouguier, dans son *Histoire d'Avignon*, ouvrage du XVII[e] siècle, l'aurait fait rebâtir. Le pieux historien en voit la preuve dans une pierre enchâssée dans le chœur de l'église, pierre bien fruste à la vérité, où il a découvert le *Chrysimos*, ou chiffre de Constantin.

Les Sarrasins détruisirent l'église de Constantin. Charlemagne la releva, dit-on. Le P. Eusèbe, beaucoup plus circonspect que les historiens de ce temps, suppose avec une grande vraisemblance que la cathédrale dut plutôt sa réédification aux libéralités que le grand empereur fit dans son testament, par lequel les deux tiers de ses trésors devaient être répartis entre vingt et une métropoles dont faisait partie Arles, à qui l'Église d'Avignon était soumise. Un cloître

magnifique fut ajouté à la cathédrale, appelée alors église de la Sainte-Vierge, de Saint-Jean et de Saint-Étienne, et qui ne prit qu'au XIVe siècle le nom de Notre-Dame-des-Doms.

Toutes ces traditions sont fort suspectes, et l'archéologie ne s'accorde pas toujours avec elles. Encore les archéologues sont-ils loin de s'entendre entre eux. D'aucuns, par exemple, soutiennent que le porche ou portique couvert est d'origine romaine, et que les constructeurs de l'édifice chrétien se sont servis de cette partie du temple d'Hercule, situé sur le rocher des Doms, pour l'ajouter à leur église; d'autres croient qu'il faut voir dans ce portique un produit de la première époque, où l'art ne vivait que de l'imitation de l'antique. Nous acceptons cette opinion et nous pensons qu'on peut attribuer le porche d'Avignon au XIe siècle, à cause de la disposition de la porte de l'église, qui est située au fond, et de la place qu'occupe le clocher qui le surmonte. Ce porche est surmonté d'un fronton dont l'inclinaison indique les traditions antiques. Les moulures des corniches rampantes ont disparu; au milieu est une ouverture circulaire (*oculus*). Un entablement étudié dans de mauvaises proportions, mais décoré de détails copiés de l'architecture romaine, soutient le fronton, et est supporté lui-même par deux colonnes corinthiennes engagées dans les angles du porche et si servilement imitées de l'art romain, qu'on pourrait, à moins d'un examen sérieux, les croire d'origine païenne. La porte en arcade, qui présente de grandes analogies avec celle de l'arc d'Orange, la corniche du soubassement du clocher, copiée sur celle du théâtre d'Orange, et l'ordre de colonnes tout à fait romain qui décore ce soubassement, tout démontre que ces différentes parties de la cathédrale appartiennent à cette période de l'art chrétien qui a précédé l'époque romane, et que certains archéologues appellent la période latine.

L'intérieur de l'église appartient à l'art roman et a été

restauré à plusieurs époques. Les chapelles latérales datent du XIVe siècle, ainsi que l'abside. La voûte de la partie la plus ancienne de Notre-Dame-des-Doms est ogivale, en berceau; mais les fenêtres et les arceaux intérieurs des murs latéraux sont plein-cintre.

Parmi les monuments et les détails curieux de cette église, il faut citer le mausolée de Jean XXII (XVIe siècle), d'une élégance et d'une légèreté admirables; — celui de Benoît XII, d'un style plus simple et moins chargé d'ornements; — la chapelle de Charlemagne, avec ses colonnes torses et ses chapiteaux byzantins d'une forme étrange; — la chapelle bâtie par Hyacinthe Libuli, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, décorée de riches sculptures, et où se trouve une vierge de Pradier, d'un aspect et d'un style médiocrement religieux.

On voit dans cette chapelle un autel de marbre fort ancien, en forme de table, soutenu par cinq colonnes, avec un rebord peu saillant; et dans le sanctuaire le siége des papes, curieux spécimen de l'art byzantin; sur le côté droit de ce siége on lit cette inscription : *Illic fixerunt sedes.*

Sur le tympan du fronton intérieur, on voit une belle fresque de Simon Memmi de Sienne (1349), représentant l'Éternel, la Vierge et le Christ entourés d'anges, d'un dessin élégant dans sa naïveté primitive et d'une composition simple et grandiose. Malheureusement ce morceau précieux est fort dégradé et mériterait qu'on fît quelques efforts pour le conserver.

D'autres fresques d'un goût plus moderne, ou peut-être moins italien, se voient encore sous les murs du passage qui conduit du porche à la nef. Le fragment le mieux conservé représente un *Baptême du Christ*, avec un homme, une femme, deux jeunes filles et un enfant (probablement la famille du donataire), revêtus de costumes fort curieux.

Un peintre contemporain, M. Eugène Deveria, a exécuté, il y a quelques années, toute la décoration d'une chapelle de

la cathédrale. On remarque dans cette œuvre importante quelques-unes des qualités qui ont fait le succès du tableau le plus connu de cet artiste, *la Naissance d'Henri IV*, qui se trouve au musée du Luxembourg ; c'est-à-dire une exécution habile et preste, un coloris qui a parfois de l'éclat, sinon de la solidité, et l'intention visible de continuer les traditions pittoresques des écoles flamande et vénitienne.

Le château des papes. — A côté de la cathédrale s'élève, dans sa sombre et imposante majesté, le château des papes[1].

Cette masse énorme coûta trente-quatre ans de travaux (1336-1370), et ce laps de temps paraît bien court, quand on considère les proportions de l'édifice et les difficultés de sa construction. Il était jadis flanqué de sept grandes tours appelées Trouillas, l'Estrapade, Saint-Jean, la Campane, Saint-Laurent, Lagache et la tour des Anges.

Au nord, un corps de logis qui s'enfonce profondément dans l'angle est surmonté d'une tour. Dans le fond, les prisons de l'inquisition et la tour Saint-Jean, privée de sa corniche, habitation provisoire de Jean XXII, d'où ce vieux pape regarda, dit-on, défiler le convoi funèbre de l'antipape Pierre Corbaro. Derrière cette masse, une immense muraille liait la citadelle du *Cardinal blanc* aux murs de la cathédrale ; puis vient le chef-d'œuvre d'Obreri, la tour de

1. Le palais des papes fut commencé, ainsi que nous l'avons dit, par Jean XXII. Les constructions, bien qu'entreprises sur un plan déjà gigantesque, puisqu'elles ensevelissaient dans leur périmètre une ancienne église dédiée à saint Étienne et le palais épiscopal, ne parurent pas assez vastes encore à Benoît XII. Ce pape, les ayant fait démolir à peu près entièrement, éleva la partie septentrionale, qui fut bâtie par Pierre Obreri, le Vauban de cette époque. Clément VI construisit la façade actuelle, la grande chapelle basse, qui servit ensuite d'arsenal. On doit à Innocent VI la grande chapelle haute et tout le corps de logis formant la partie méridionale. Urbain V fit travailler à la partie orientale donnant sur les jardins ; il nivela le roc pour en faire une cour et termina entièrement, sauf quelques détails, la construction du palais.

Trouillas, s'élançant d'un gouffre de pierres, encore superbe et menaçante, malgré la perte de son couronnement.

La façade de l'est, qui touche d'un côté aux escaliers Sainte-Anne, de l'autre au quartier Saint-Symphorien, présente un assemblage irrégulier, mais pittoresque, de tours et de courtines.

Au midi, tout l'édifice s'élève à pic sur la tête des spectateurs, et l'on est forcé d'en raser les murs, en suivant un étroit défilé creusé dans la roche vive. Un immense arc-boutant soutient cette énorme masse, qui semble prête à crouler. Au coin de la rue Peyrolerie, on voit la tour Saint-Laurent, du haut de laquelle le regard se promène sur un admirable panorama.

A l'ouest, le palais a l'aspect d'une forteresse avec son entrée presque souterraine, ses brèches et ses voûtes surbaissées. Clément VI avait pourtant cherché à parer cette partie de l'édifice de tout le luxe d'architecture de son temps. Il y avait fait construire une suite d'élégants pavillons ornés de grandes ouvertures ogivales, de tourelles légères brodées de sculptures, dont les arêtes verticales s'élançaient jusqu'au sommet du château. Urbain fit bâtir sur la même façade la tour des Anges, la plus belle et la plus riche de toutes, et ainsi nommée à cause des peintures qui la décoraient à l'intérieur. Le vice-légat Colonna la fit abattre en 1664 pour construire des fortifications et un pont-levis destinés à le protéger contre une insurrection populaire.

M. Mérimée [1] a été frappé de la rusticité de la construction du palais des papes, de l'irrégularité choquante de ses parties; ainsi, dit-il, les tours ne sont pas carrées, les fenêtres n'observent aucun alignement, on ne rencontre pas un seul angle droit, et la communication d'un corps de

1. *Notes d'un Voyage dans le Midi.*

logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre.

Ce portrait ne manque pas d'exactitude; mais dans ces grandes façades nues, aux lignes rigides, aux profils sobres, dans cet entassement désordonné de tours, de donjons, nous retrouvons sans trop d'efforts la tradition de l'art romain, devenu catholique. Sauf quelques détails conservés de la partie construite par Clément VI, tout l'ensemble du palais a conservé ce caractère de mâle virilité dont les conquérants du monde marquaient leurs travaux.

Ce caractère étrange et spécial, ce gothique italien, où se retrouve la trace du génie de Rome et du génie féodal, et qui contribue tant à faire d'Avignon comme une cité sœur de Vérone ou de Pérouse, me paraît aussi mieux convenir à l'habitation des chefs suprêmes de la chrétienté que l'architecture païenne du Vatican, avec ses arabesques imitées de celles des Thermes de Rome, et ses galeries remplies des dieux et des héros de l'Olympe grec. Grégoire le Grand, l'impérieux dompteur de rois, eût préféré certainement la forteresse de Benoît XXII et de Clément VI au palais de Léon X.

L'intérieur du palais, a-t-on dit fort justement, est aussi bien fortifié que l'extérieur. La grande cour est dominée de tous côtés par des tours et par de hautes courtines. Maître de la porte et de cette cour, l'assaillant n'a rien fait encore; c'est un nouveau siége qu'il lui faudra entreprendre; enfin, toutes les défenses emportées, reste une tour à forcer. La porte se brise, l'ennemi se précipite dans l'escalier et va pénétrer dans l'appartement que le pape a choisi pour sa retraite. Tout d'un coup l'escalier se perd dans une muraille. Au-dessus, une espèce de palier, où l'on ne peut monter que par une échelle, est garni de soldats qui peuvent assommer un à un ceux qui se croyaient déjà vainqueurs.

Dans ce corps de logis, au nord, se trouvent les prisons de

l'inquisition, et, dans la façade de l'est, des fresques faussement attribuées au Giotto, la salle du tribunal de l'inquisition et celle destinée aux tortures. La voûte de cette dernière salle a la forme d'un entonnoir arrondi à son sommet. A côté d'un four qui a dû servir à faire chauffer des fers de torture, on voit encore les trous où était fixée la machine nommée *veille*, invention avignonnaise, pour obliger l'hérétique le plus endurci à convenir des crimes qu'on lui imputait. C'était une sorte de pal, dont l'extrémité obtuse était taillée en pointe de diamant. Le patient était assis sur cette pointe et suspendu par des cordes qui l'empêchaient seulement de tomber, laissant porter tout le poids de son corps sur l'instrument du supplice. La puissance de cette machine et l'habileté des bourreaux de Sa Sainteté, dit M. Mérimée, étaient fort renommées dans le dernier siècle. Lors du procès de Damien, le légat, désireux de se rendre agréable au gouvernement français, expédia à Paris le bourreau d'Avignon avec sa *veille*, mettant son savoir-faire et son instrument à la disposition de ses bons voisins.

Dans la salle du tribunal de la *Ruota*, on voyait de belles fresques, attribuées au peintre Spinello Aretino, et représentant un *Christ en croix*, *entouré des quatre docteurs de l'Église* et un *Jugement dernier*, dont il ne reste plus que quelques figures de prophètes.

La tour de Saint-Jean et une partie de l'église du palais avaient été décorées, selon la tradition la plus vulgaire, par le Giotto. On ne retrouve plus aujourd'hui, de toutes les peintures de la tour de Saint-Jean, que l'*Histoire de saint Martial*, remarquable par l'admirable sentiment religieux des têtes et la naïveté candide des poses et de l'expression. Le *Calvaire*, qui forme en quelque sorte le couronnement de l'histoire de saint Martial, appartient à une époque plus rapprochée de nous, comme le démontrent l'arrangement moins systématique et plus *nature* des draperies et l'agence-

ment des groupes; toutefois, le costume des soldats semble appartenir au xiv° siècle.

Des fresques de l'église il ne reste plus que deux voussures de l'abside, représentant les *Prophètes* et la *Sibylle*. Les personnages de ces peintures sont placés debout et à la file comme les statues des portails gothiques; les têtes sont belles et majestueuses, les étoffes d'une grande richesse et d'un goût oriental.

La Restauration, en faisant du palais des papes une caserne, a causé un tort irréparable aux fresques de la tour de Saint-Jean. En 1816 ou 17, on y logea un régiment corse, dont les soldats, au lieu de s'amuser à mettre des pipes dans la bouche des saints ou à dessiner des moustaches aux vierges, comme n'auraient pas manqué de le faire des Parisiens, trouvèrent moins irrévérent et plus lucratif de les vendre à quelques amateurs passionnés et peu délicats. Ils parvinrent, à l'aide d'instruments qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes, à détacher la mince couche de mortier couverte de fresque, de manière à obtenir de petits tableaux qu'ils avaient la précaution d'encadrer, afin de mieux parer leur marchandise De cette façon un assez grand nombre de têtes ont disparu; aujourd'hui la tour est fermée et le commerce des saints est devenu impossible.

Il n'est plus permis de dire que les peintures du palais des papes sont l'œuvre de Giotto. Les partisans de cette opinion s'étaient jusqu'alors appuyés sur un passage de Vasari, qui fait arriver ce peintre à Avignon avec le pape Clément V. Or, à l'époque où il y serait venu, le palais n'était pas encore construit. Ce serait aussi hasarder beaucoup que d'attribuer toutes ces peintures du palais à Spinello Aretino. Les différences de manière qui existent entre elles montrent qu'elles ne sont pas de la même main.

Autrefois le rocher des Doms étalait fièrement aux regards son agreste nudité. La municipalité avignonnaise a cru de-

voir lui fournir une parure d'arbustes et de fleurs. Des bosquets de lauriers, de myrtes, de dahlias et de rosiers bordent aujourd'hui les allées sablées d'un labyrinthe, là où jadis on ne voyait que quelques plantes sauvages poussant entre les fentes du roc, sous les rafales impétueuses des Borées et des Éoles de la Provence. Les Avignonnais prétendent qu'il ne faut pas dire trop de mal des vents qui se livrent de si furieuses batailles au sommet du rocher des Doms : les vents font la salubrité de la ville et de la contrée. Il y a là-dessus un dicton bien connu :

AVENIO VENTOSA
SINE VENTO VENENOSA
CUM VENTO FASTIDIOSA [1].

On doit n'admirer qu'avec réserve l'habit de gazon vert brodé de fleurs dont on a revêtu le rocher des Doms. Ses blocs abrupts et dénudés accompagnaient peut-être mieux la vieille cathédrale et le château des papes. Quoi qu'il en soit, et lors même que le voyageur n'aurait à dépenser que de courts instants, nous ne saurions rien lui conseiller de mieux que de les employer à faire l'ascension du Capitole avignonnais. De cette hauteur il jouira d'un de ces panoramas que le pinceau du Lorrain aurait pu seul ambitionner de reproduire. Par delà la ville, la vue se porte sur de belles et vastes plaines à travers lesquelles serpentent les eaux du Rhône couvert d'iles, celles de la Durance et ses bancs de sable éclatants. Mille canaux coupent et sillonnent cette immense étendue, parsemée de fermes, de villes, de villages et de châteaux, et que bordent à l'horizon les Alpes du Dauphiné, les montagnes de Vaucluse, les sommets du Luberon, les solitudes du

1. Avignon venteuse,
Sans vent, empoisonneuse;
Avec le vent, ennuyeuse.

Frigolet et les hauteurs boisées des Issards, des Angles et de Villeneuve. Bien des touristes qui s'en vont en Italie chercher la radieuse lumière, les campagnes aux horizons majestueux, le ciel profond et limpide, ont passé au pied du rocher des Doms, sans se douter qu'ils allaient querir bien loin des beautés qu'ils avaient sous les yeux, et des beautés telles que la nature n'en offre pas souvent de comparables sur les bords du Tibre ou de l'Arno.

Au milieu du rocher des Doms s'élève une statue de bronze. Elle ne représente pas, comme on devrait s'y attendre en pareil lieu, un saint ou un prophète. Cette figure, d'une expression calme et douce, vêtue de longs vêtements orientaux, n'est pas même celle d'un catholique, pas même celle d'un chrétien, mais celle d'un mécréant. Au lieu d'un monument élevé à la mémoire de Marthe, la sœur de Lazare et de Madeleine, l'apôtre légendaire de la Provence, vous êtes devant celui d'un sectateur de Mahomet, un Persan, Jean Althen. Hâtons-nous de dire qu'en lui érigeant une statue les Avignonnais ont voulu glorifier la mémoire de celui qui introduisit dans le Comtat la culture de la garance.

Le père d'Althen, ambassadeur de Thamas Koulikan, ayant été entraîné dans la chute de son maître, son fils se réfugia auprès du consul de France, à Smyrne. De là, et bien qu'il fût défendu sous peine de mort d'exporter de la graine de garance, il se rendit à Marseille avec une provision de la précieuse semence. Le Comtat lui ayant paru le lieu le plus favorable à la production de la garance, il s'y établit. Aujourd'hui la culture de cette plante rapporte annuellement au département de Vaucluse plus de 15 000 000 de fr. Mais Althen se ruina, et mourut ainsi que sa fille dans une profonde misère.

Il y a quelques années, le conseil général confia à M. Brian l'exécution de la statue du pauvre Persan. Sans avoir fait un

chef-d'œuvre, le sculpteur avignonnais s'est honorablement acquitté de sa tâche.

Hôtel des Monnaies. — En face du palais des papes s'élève une massive construction, que l'amour-propre de certains habitants a voulu jadis attribuer à Michel-Ange, bien qu'elle date seulement de 1610. C'est l'*Hôtel des Monnaies*, édifice d'un style lourd, mais qui ne manque pas d'originalité et de fierté. Il est évident d'ailleurs, par l'exiguïté de la porte et des croisées, que la façade actuelle, œuvre d'un artiste italien, est une restauration d'un monument plus ancien. Quoi qu'il en soit, il a conservé une physionomie très-saisissante qu'il doit aux lourdes guirlandes, aux animaux à têtes grimaçantes et aux deux aigles gigantesques qui surmontent la frise. L'hôtel des Monnaies sert aujourd'hui de mairie, en attendant l'achèvement des restaurations et des agrandissements de l'hôtel de ville.

Palais archiépiscopal. — A l'autre extrémité de la place est l'ancien évêché, jadis couronné de créneaux, aujourd'hui encore surmonté de sa tourelle, et dont la façade septentrionale est bâtie sur un rocher taillé à pic, autrefois baigné par le fleuve. C'est aujourd'hui le petit séminaire.

Église Saint-Agricol. — Bien que le Midi ne soit pas la terre d'élection de l'architecture ogivale, on en trouve néanmoins à Avignon d'assez nombreux spécimens, ce qui s'explique par la domination des papes. L'église Saint-Agricol, par exemple, possède une nef du XIVe siècle (1323-1320), très-élégante et très-hardie. La façade, remarquable aussi, est moins chargée de détails et d'ornements. On voit, dans cette église, une grande fresque attribuée sans autres preuves à Piètre de Cortone; une fort belle tribune de la Renaissance; un maître-autel de marbre blanc, sculpté par Peru, artiste avignonnais, et renfermant les reliques de saint Magne et de saint Agricol; une *Sainte famille*, de Trévisani; une copie exécutée par Mignard, d'après Carrache (*Notre-*

Dame-de-Piété); une statue de la *Vierge* en bois, de Coysevox. Saint Agricol est le patron d'Avignon.

Saint-Pierre est aussi un beau monument gothique, dont les principales constructions datent du XIVe siècle et de la fin du XVe. Il possède un maître-autel de la Renaissance et dix tableaux de Parrocel, représentant des épisodes de la vie de *saint Antoine de Padoue*. La chaire à prêcher et la tribune semblent contemporaines du tombeau de Jean XXII.

L'église *Saint-Didier*, construite en 1356, mérite d'être visitée, surtout parce qu'elle possède un maître-autel en marbre blanc, qui a été donné à l'origine par le roi René à l'église des Célestins, et surtout la plus grande partie d'un remarquable bas-relief donné également, dit-on, et de plus exécuté par ce roi artiste et poëte. Le complément de ce morceau curieux existe au musée.

L'église *des Dominicains*, qui fut jadis un des plus beaux monuments d'Avignon, date non pas de saint Dominique, comme on l'a dit, mais de 1330. Elle fut construite à cette époque aux frais de Gadin, évêque de Sabine et dominicain. Le pape Jean XXII donna à ce religieux « sa belle librairie, » qui comptait parmi ses richesses un manuscrit de la *Somme* de saint Thomas. La charte de la donation de cet ouvrage mérite d'être rapportée pour montrer en quelle estime on le tenait alors. Le pape veut : « Que ce volume ne sorte pas du couvent; qu'il ne soit ni prêté, ni loué, ni mis en gage, et qu'il demeure attaché au mur par une chaîne en fer; enfin il ordonne que, si ces conditions ne sont pas observées, ce manuscrit devra être rendu au palais apostolique, pour y rester suspendu à la voûte. »

Aujourd'hui l'église des Dominicains, ruinée pendant la Révolution, époque à laquelle elle fut transformée en fonderie de canons, ne présente plus que des restes mutilés. Le cloître, beaucoup plus moderne que le reste de l'édifice, est vaste et décoré avec élégance.

Saint-Martial. — L'église Saint-Martial (xv[e] siècle) faisait partie de l'ancienne abbaye des Bénédictins; comme la précédente, elle est complétement ruinée. Il ne reste plus de bien conservé que le clocher et la partie extérieure du chœur, remarquables par leurs balustrades et leurs sculptures; quelques fragments du cloître et les meneaux d'une fenêtre du chœur de l'église, formant une série d'entrelacs sans fin.

On a établi dans ce local l'Ecole normale, le Musée d'histoire et le Jardin des plantes. L'ensemble de ces collections a reçu le nom de *Muséum Requien*, du nom du donataire. On y trouve une riche collection de zoologie, de coquilles, de géologie, de paléontologie, de minéralogie, et un magnifique herbier.

Parmi les autres églises d'Avignon, on doit citer encore la chapelle *des Pénitents de la Miséricorde*, qui appartient au style pompeux du grand siècle. On y voit aujourd'hui des tableaux de Mignard et de Levieux, mais l'on s'arrête surtout devant le *Christ* en ivoire de Guillermin, sculpteur lyonnais. Ce Christ, d'un remarquable travail, haut de 26 pouces, est le sujet de deux histoires dont s'est longtemps amusée la crédulité des voyageurs. La première rapporte que ce morceau fut l'œuvre d'un condamné à mort, qui abrégeait les longues heures de sa captivité en y travaillant, et qui obtint ainsi sa grâce. On a dit et imprimé aussi que Guillermin avait un neveu qui s'était rendu coupable d'un assassinat sur la personne d'un rival. Ce malheureux allait être exécuté, quand son oncle offrit son Christ en échange de la vie du condamné. Rien de tout cela n'est vrai. L'abbé de Crilon rapporte au contraire que Guillermin, faisant un voyage dans le Midi, descendit à Avignon, chez un chirurgien du nom de Jean Manne; celui-ci lui donna à sculpter une superbe dent d'éléphant qu'il possédait pour en faire un Christ. Il paraîtrait qu'il entendait se faire payer ainsi par l'artiste de l'hospitalité qu'il lui accordait; mais il fut si

émerveillé de son travail, qu'il lui donna, quand il eut fini, la somme de 36 livres.

Le fils de Jean Manne, un des recteurs de la Miséricorde, légua ce Christ à l'œuvre pour laquelle il avait sacrifié toute sa fortune.

L'*hospice des aliénés* a été établi dans l'enclos de la Miséricorde ; c'est un bel établissement, où toutefois les malades manquent un peu d'air et d'espace. Ces inconvénients ont fait établir en 1839, à Montdevergues, à cinq kilomètres d'Avignon, une maison de convalescence pour les aliénés, où l'on a l'intention de transférer par la suite l'établissement lui-même.

On peut visiter aussi l'église *de l'Oratoire*, de la même époque et du même style que la précédente, où se trouve un tableau de Mignard. Les églises *de Saint-Symphorien* et *des Pénitents gris et blancs* possèdent également des toiles dignes d'attention.

C'est une opinion trop généralement répandue que les remparts d'Avignon ont été construits par Clément VI. La vérité est qu'il les fit commencer, comme nous l'avons déjà vu, mais que ses successeurs, Innocent VI, Urbain V, Clément VII, se chargèrent de les continuer, et que les Avignonnais eurent à supporter de lourds impôts pour payer les frais de cette grande entreprise.

Il ne faudrait pas aujourd'hui beaucoup d'artillerie ni une armée bien formidable pour venir à bout de ces fortifications, qui passèrent jadis pour un chef-d'œuvre d'art militaire et qui sont remarquables par l'élégance sévère de leur construction et la belle couleur dorée dont le soleil méridional les a revêtues.

Les fortifications sont accompagnées, dans presque tout leur périmètre de forme ovoïdale, de belles promenades plantées de vieux arbres, promenades solitaires dans la semaine, mais qu'anime la foule aux jours de fête.

Nous rentrons maintenant dans la ville, pour nous rendre sur la place de l'Horloge, ainsi nommée du jaquemart qui surmonte le beffroi et la tour de l'hôtel de ville.

De l'ancien édifice municipal, jadis le palais d'Albano, il ne reste plus que la tour, restaurée en 1849 et ornée à cette époque de flèches et de pyramides et de son groupe des époux Jaquemart, œuvre moderne due au sculpteur Rousseau. Les statues anciennes furent transférées au musée en 1838.

L'ancien hôtel de ville a fait place à une construction encore inachevée qui cache entièrement le beffroi.

A côté de l'hôtel de ville s'élève la salle de spectacle, bâtie en 1846-47 sur les dessins de MM. Feuchères et Charpentier. Cet édifice a été conçu dans le style de Renaissance, si fort à la mode il y a quelques années. La façade est décorée de nombreuses sculptures dues au ciseau de M. Klagmann, parmi lesquelles on remarque les médaillons de Laure et de Pétrarque et des statues de Corneille et de Racine, par M. Brian fils. L'intérieur offre des dispositions commodes.

La place de l'Horloge, grâce à la présence de ces deux monuments et aux cafés qui l'entourent, est la plus fréquentée de la ville. C'est le forum avignonnais. Quand vient le soir, le voyageur qu'avaient frappé le silence et la solitude des rues pendant la journée s'étonne de voir là une foule si nombreuse, et surtout si bruyante.

Non loin de la place de l'Horloge est le *musée Calvet*, qui contient une galerie de tableaux peu nombreuse, mais où se trouvent des toiles très-remarquables. Le musée du Louvre serait jaloux du charmant Hobbema d'Avignon, de son bel Adrien Brawer, bien plus important que celui que nous avons à Paris. A côté de ces deux tableaux, on peut citer un tableau attribué à *Luini*, des œuvres de Van der Velde, Ruysdaël, Orizonte, une *Sainte famille* d'Ign. Imola,

une *Adoration des Bergers*, de Simon de Châlons, des toiles de Parrocel, une *Vue d'Avignon*, de Joseph Vernet, et un tableau de David, *Viala mourant*, d'un très-beau style et d'une élégance de dessin. Ce tableau, ébauché en grisaille, mais ébauché à la façon de David, c'est-à-dire modelé dans toutes ses parties, est une œuvre rare du maître et assez peu connue.

Parmi les œuvres modernes, il ne faut pas oublier un *Paysage* de Corot, une petite toile de Géricault, et le *Mazeppa* de M. H. Vernet, qui fit en son temps beaucoup de bruit. C'est un cadeau du peintre à la ville d'Avignon, patrie de son grand-père. L'original ayant éprouvé un accident, M. Vernet en fit lui-même une copie, qu'il offrit également au musée. Cet établissement possède aujourd'hui les deux toiles, et il est à remarquer que la copie n'est pas d'une fidélité très-scrupuleuse.

On avait également au musée Calvet un *Faune*, de M. Brian, qui obtint il y a quelques années un légitime succès à Paris, et la *Cassandre* de M. Pradier. Cette dernière œuvre, à laquelle manque le caractère épique et grandiose qu'on aurait le droit d'exiger d'une pareille figure, est un des plus beaux marbres qui soient sortis des mains de l'artiste. On ne saurait trop louer son exécution habile, la morbidesse et la vie des chairs, la largeur et la souplesse du modelé.

Le musée Calvet comprend encore une belle *Bibliothèque* (60 000 volumes et 1200 manuscrits), des collections de sculptures antiques et du moyen âge, de bronzes, de statuettes, d'ustensiles, de vases, de médailles, de verreries, etc.

Dans les sculptures antiques, on remarque plusieurs statuettes des plus beaux temps de l'art romain, et notamment une charge de *Caracalla* représenté en marchand de pâtés, qui est un admirable chef-d'œuvre d'exécution et de verve; un torse d'enfant, d'un beau style; des métopes représentant des Centaures, et un assez grand nombre de bas-reliefs,

recommandables soit par leur exécution soit par leurs sujets.

Le médaillier renferme plus de 20 000 médailles, parmi lesquelles il faut citer des médailles impériales en grand bronze d'une très-belle conservation.

Un des plus curieux spécimens de la sculpture du moyen âge est un bas-relief de grandeur naturelle, exécuté sous la direction du roi René; la partie supérieure est au musée, et le reste dans l'église de Saint-Didier. Il représente un *Portement de Croix*. Les figures, pleines d'expression, rappellent les tableaux primitifs allemands, bien que le fond offre des détails d'architecture qui dénotent l'époque de la Renaissance et la manière italienne.

A une des extrémités de la ville se trouve le bel hôpital de *l'Hôtel-Dieu*, fondé en 1353 par Bernard de Rascas, gentilhomme limousin, qui n'en fut pas moins un excellent poëte provençal. La façade date seulement de 1847. L'Hôtel-Dieu est un des beaux édifices d'Avignon.

L'ancien *hôtel des Invalides*, formé des bâtiments du séminaire de Saint-Charles, des Célestins et de la maison de Saint-Louis, occupe un vaste espace compris entre la rue de la Calade et le rempart Saint-Michel. Tout le monde sait que cette succursale de l'hôtel de Paris a été supprimée en 1850; aujourd'hui les bâtiments sont destinés à devenir un pénitencier et un asile pour la vieillesse.

Laure avait été ensevelie dans l'église des Cordeliers, qui oublièrent assez promptement le précieux dépôt dont ils étaient gardiens. Deux siècles après (1533) un savant lyonnais, Maurice de Sève, découvrit le tombeau de Laure, dont on avait fini par ignorer l'emplacement! on l'ouvrit, et on y trouva une médaille représentant une femme qui se déchire le sein et un sonnet de Pétrarque, renfermés dans une boîte de plomb. Le roi François Ier, accompagné de Marot, passant à Avignon la même année, rendit visite au tombeau

de l'amante de Pétrarque; et voyant qu'il était indigne d'elle, et d'ailleurs placé dans une chapelle fort humide et mal éclairée, il jura de lui en faire bâtir un autre. Malheureusement il ne se souvint pas de sa promesse, ou ne se soucia pas de la tenir. On enleva les ossements de l'église. En attendant, il écrivit les vers suivants, qu'il fit déposer dans le cercueil à côté du sonnet de Pétrarque :

En petit lieu comprins vous pousvez voir
Ce qui comprend beaucoup de renommée ;
Plume, labevr, la langue, le sçavoir
Feurent vainscus par l'amant de l'aismée.
O gentille âme ! estant tant estimée
Qui te pourra loüer qu'en se taisant ?
Car la parole est tousjours resprimée
Quand le sujet svrmonte le disant.

En 1730, un Anglais, ayant pour complice un sacristain, vola les vers de Pétrarque et ceux du roi. Un autre Anglais, comme pour expier la profanation de son compatriote, fit élever à ses frais, à la mémoire de Laure, un modeste monument situé dans la rue des Lices[1].

Quand nous aurons visité, rue de la Masse, l'*Hôtel Crillon*, beau spécimen de l'architecture du XVIIe siècle, — l'*Hôtel de la préfecture*, édifice du siècle suivant, — l'*École* et le *Temple protestant* (architecture de la fin du XVIe siècle), nous nous mettrons en route pour Villeneuve-lez-Avignon. Il ne suffit pas, en effet, de voir en courant, comme nous l'avons fait, les monuments les plus remarquables de la ville des papes. Le Comtat, comme sa capitale, est plein de souvenirs et de monuments des âges écoulés.

1. En 1793, avant la démolition de l'église des Cordeliers, on enleva d'après une loi les ossements qui étaient dans les églises pour les enterrer dans les cimetières. On trouva dans le tombeau de Laure huit dents et des cheveux qui furent remis à M. Agricol Moreau, procureur de la commune, et qui ont été malheureusement perdus.

En allant à Villeneuve, nous ne pouvons traverser l'île de la Berthelasse sans nous y arrêter, pour l'île elle-même, la plus ravissante promenade d'Avignon, avec ses grands arbres, ses vertes prairies, et ensuite pour les admirables paysages qui l'environnent. Par exemple, on ne saurait rien voir, j'imagine, de plus saisissant que l'aspect d'Avignon et du pont Benezet, de l'île en amont du fleuve; plus d'un peintre l'a reproduit, entre autres Joseph Vernet. Le tableau



Villeneuve-lez-Avignon.

de Vernet est exact, mais d'une exactitude où manquent le charme poétique, la chaude lumière, l'harmonie et la puissance de la couleur.

Du côté oriental de l'île, la nature ne se montre pas avec moins d'attraits, soit que la vue se porte en aval du Rhône, sur la rive droite du fleuve, avec ses collines couvertes d'oliviers, d'un style si élégant et si pittoresque ; soit qu'elle s'arrête en amont, sur la petite ville de Villeneuve et sur son coteau couvert de ruines, au milieu desquelles les deux tours de Philippe le Bel, d'un jaune orangé, font un si bel effet.

Nous n'avons pas le temps de vérifier si Villeneuve a eu pour origine une bourgade du nom de *Statumæ*, lieu où l'on s'arrête, station. Du reste, le nom actuel de la ville date seulement de 1226; auparavant elle portait celui de bourg Saint-André, d'un monastère quiy fut fondé au VIe ou au VIIe siècle.

Une légende rapporte que ce monastère doit son origine à une sainte, Tasarie, fille du roi de Saragosse, qui, abandonnant les pompes de la cour, s'en vint à pied, à travers les montagnes d'Espagne et de France, se retirer dans une grotte du mont Andouan.

Nous racontons cette légende sans l'affirmer, sans la nier non plus, d'autant plus que le cardinal Baronius, qui a rapporté dans ses annales l'épitaphe de la sainte, paraît parfaitement convaincu de son authenticité.

Quoi qu'il en soit, Villeneuve, ou plutôt le bourg Saint-André, n'eut qu'une existence assez obscure, jusqu'au moment (1272) où Philippe le Bel, voulant fonder en face d'Avignon une ville rivale de la capitale du Comtat, promit aux habitants des priviléges pareils à ceux dont jouissaient les Parisiens. Ces promesses n'attirèrent pas une grande population; la colonie de Philippe le Bel ne faisait encore qu'une triste solitude, mais voici venir les véritables fondateurs, les papes d'Avignon, suivis des trésors de la chambre apostolique.

Arnaud de Via, neveu de Jean XXII, y fonda le chapitre et l'église *Notre-Dame* (consacrée en 1333), édifice empreint de ce caractère militaire trop peu apprécié par M. Mérimée : murailles élevées, tours massives, construction solide, ogive à large base, à sommet émoussé, cloître à arcades, dont l'ensemble offre un aspect imposant et grandiose.

Innocent VI fit bâtir un palais à Villeneuve; on y voit encore la chapelle, attenant au réfectoire des Chartreux. Les murs de la voûte sont couverts de fresques qui, bien que dégradées, sont encore fort remarquables.

Le tombeau d'Innocent VI, qui était autrefois dans l'église de la Chartreuse, est placé maintenant dans l'église de l'Hôpital. C'est un monument encore admirable par la légèreté, la grâce et l'abondance de son ornementation, malgré les outrages qu'il a subis. Jadis un grand nombre de statues d'albâtre ornaient le soubassement ou décoraient les pyramides; elles ont été vendues une à une.

On voit à l'hôpital un très-curieux tableau représentant le *Jugement dernier*, et attribué au roi René, « parce qu'il n'en coûte rien, a dit d'Aubigné, pour appeler les choses par nom honorable. »

Ce tableau offre d'admirables parties et une grande perfection dans le rendu des détails. Il est placé dans le parloir à côté d'un beau portrait de Mignard, représentant une femme en costume de religieuse, tenant des roses dans son scapulaire. Le visage, d'une beauté ravissante, a une expression de volupté mystique très-bien rendue par le peintre de Mme de Maintenon. Ce portrait est celui de la marquise de Ganges, la *Belle Provençale*, dont tout le monde sait la tragique histoire. Mariée en secondes noces au marquis de Ganges, elle inspira à son insu une passion criminelle aux deux frères de son époux, l'abbé et le chevalier de Ganges. Ces deux misérables, furieux de la résistance qu'elle leur opposait, l'attirèrent dans un guet-apens. Se voyant réduite, devant leurs menaces, à céder ou à mourir, elle prit le poison que l'abbé lui offrait et se jeta par une fenêtre pour leur échapper. Elle ne mourut pas sur-le-champ; le chevalier l'acheva de sept coups d'épée. Le parlement condamna les deux meurtriers à être rompus vifs.

Dans l'église paroissiale de Villeneuve on voit une belle *Descente de Croix*, qu'un archéologue de l'Institut attribue, peut-être un peu trop vite, à Jean Bellin. C'est d'ailleurs un ouvrage remarquable, malgré la roideur du dessin, par la

puissance, l'intensité du ton, plutôt que par la richesse de la palette.

En montant au fort Saint-André, on rencontre un de ces palais dont les cardinaux avaient semé pour ainsi dire la montagne. La tradition veut que cette tour massive et ce robuste pavillon aient appartenu au cardinal de Luxembourg, béatifié par le pape Clément VII.

Le fort produit un effet pittoresque sur le paysage. Il ne reste guère des constructions primitives que les deux tours de Philippe le Bel, s'élevant au milieu des ruines amoncelées dans l'enceinte des remparts. A l'entour d'une petite chapelle romane, on ne voit qu'entassements de décombres. On dirait, au premier aspect, que les Francs ou les Sarrasins sont revenus d'hier pour tout détruire.

Avant de quitter Avignon, nous avons une autre excursion à entreprendre. Vous avez déjà deviné qu'il s'agit d'un pèlerinage à la fontaine de Vaucluse.

Le chemin qui conduit à ce lieu, connu dans le monde entier, traverse les plus riants paysages du Comtat. Après avoir dépassé Châteauneuf-de-Gadagne, village situé sur une hauteur, nous entrons dans une plaine fertilisée par la Sorgues et au bout de laquelle s'élève la jolie petite ville de Thor. Son église, *Notre-Dame du Lac*, tire son nom d'une statue de la Vierge miraculeusement trouvée dans un étang, où un taureau la fit découvrir. C'est un monument fort curieux, dont le portail occidental rappelle sensiblement celui de Notre-Dame des Doms.

Le portail oriental est évidemment plus moderne, l'ogive s'y mêle au plein cintre. La porte extérieure, cintrée, est flanquée de colonnes torses ou imbriquées d'une très-grande richesse d'ornementation, ainsi que les chapiteaux, les impostes et les archivoltes. La voûte intérieure est ogivale.

La nef, de forme ogivale, est dépourvue de bas côtés. On remarque dans l'intérieur les colonnes de l'abside. Ces co-

lonnes se composent de deux fûts superposés et séparés par une légère moulure.

Notre-Dame du Lac possède un clocher octogone en forme de trapèze, placé au centre même de l'église.

A peu de distance de Thor, on voit sur une hauteur les ruines du château de Thouzon, dont le nom figure à chaque page de l'histoire des guerres de religion dans ces contrées.

Voici maintenant la petite ville de l'Isle. L'étymologie de son nom se devine à l'aspect de cette petite cité, arrosée par plusieurs bras de la Sorgues. L'église d'Isle, refaite en partie sous Louis XIV, possède deux tableaux de Mignard, l'un représentant les *Pères de l'Église*, l'autre une *Assomption*.

Après l'Isle, sur une hauteur à gauche, se dresse le château de Saumanes. Il n'offre rien de remarquable, mais il fut le théâtre des monstrueuses fantaisies d'un homme dont on ne peut prononcer le nom sans dégoût, le trop fameux marquis de Sades.

Nous sommes à Vaucluse, petite ville de 5000 âmes, autrefois célèbre par son église dédiée à saint Veran, mais qui doit la renommée dont elle jouit depuis cinq siècles à la fontaine de Laure et de Pétrarque. Elle est située dans une de ces petites îles que forment les bras de la Sorgues, et qui sont autant d'oasis au milieu d'un désert sauvage.

Au-dessus de Vaucluse, la vallée s'arrondit en demi-cercle, s'enfonce entre d'énormes falaises calcinées et se termine par une vaste roche rougeâtre qui ferme brusquement le défilé. Sous le roc, un gouffre noir montre sa gueule béante, sorte de volcan aquatique dont les éruptions sont fréquentes, cratère dont la profondeur est incommensurable, la direction inconnue. C'est la principale source de la Sorgues. Les pierrailles et les quartiers de calcaires vomis par ses eaux ont formé à l'entrée une espèce de dune qui cache d'abord l'entrée du gouffre; on ne le découvre que quand on est à ses pieds. Quand les eaux de la source sont très-basses, l'inclinaison

de la dune permet de descendre, non sans précautions toutefois, jusqu'au bord du bassin, où l'on aperçoit alors une eau calme, limpide, mais que sa profondeur rend d'un noir



Fontaine de Vaucluse.

métallique. L'excavation du bassin s'étend sous les roches et présente comme un lac souterrain dont il est impossible de mesurer l'étendue.

Il faut visiter la fontaine de Vaucluse à deux époques :

alors qu'elle se montre dans l'état de calme que nous venons de décrire, et que les eaux du bassin, qui semblent devoir rester éternellement captives, s'échappent et jaillissent par une multitude de petits canaux; puis à l'équinoxe du printemps, après la fonte des neiges. L'onde, jusqu'alors immobile, s'émeut d'abord, s'élève, s'élance, franchit la digue qu'elle-même s'est formée, retombe en cascades sur les rochers, et roule en rugissant dans le lit ordinaire de la Sorgues[1]. Quelquefois ces irruptions s'accomplissent avec un épouvantable fracas et changent la disposition intérieure du gouffre.

La vieille forteresse ruinée qui semble regarder encore l'entrée du vallon de Vaucluse, et qu'on appelle depuis longtemps déjà le château de Pétrarque, appartenait aux évêques de Cavaillon. L'un d'eux, Philippe de Cabassol, fut l'un des admirateurs du poëte; de là l'opinion que le manoir féodal, où il trouva souvent une hospitalité amicale, avait servi d'habitation à l'amant de Laure. La vérité est que la maison de Pétrarque, une vraie maison de poëte, sans tours ni courtines, était située sur la pente du rocher, en face d'une charmante petite île, dont il avait fait son jardin.

La maison a disparu, mais le souvenir de l'homme est resté. Il suffirait pour animer cette solitude pittoresque et sauvage, alors même que l'athénée de Vaucluse n'aurait pas cru devoir le consacrer par l'érection d'une colonne d'ailleurs assez mesquine, placée à l'entrée de la grotte. Le nombre des voyageurs qui visitent Vaucluse est chaque année plus considérable. Ils y viennent, attirés non-seulement par la renommée du grand poëte, mais encore par la beauté souveraine de la nature. Quelques-uns, il faut l'avouer, qui sont blasés

1. La hauteur de la caverne est de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer, celle du rocher de 240, et celle du mont, dont cette falaise est le premier étage, de 654 mètres. L'eau de la fontaine est toujours assez abondante pour former une petite rivière qui alimente de nombreuses usines. Sa température est basse, invariable, et sa limpidité parfaite.

sur les émotions que fait naître la vue d'un paysage, ou qui ont toujours été incapables de les ressentir, ou bien encore qui ne comprennent pas le culte des glorieuses et poétiques mémoires, se rendent dans la petite ville pour les truites frites, les anguilles, la soupe à la bisque et les coquilles d'écrevisses de l'hôtel de Laure, célèbres dans tout le Comtat.

Et puisque nous venons de parler d'un homme illustre, nous ne quitterons pas Avignon sans vous rapppeler que cette ville a donné le jour au chevalier Follard, écrivain militaire du XVIII[e] siècle, à l'antiquaire Ant. Artaud et aux peintres Joseph Vernet et Parrocel.



Rue des Halles, à Tarascon.

V.

D'AVIGNON A ARLES.

En sortant d'Avignon, nous trouvons une belle et fertile plaine, coupée çà et là de digues trop souvent impuissantes contre les débordements du Rhône. Aussi les ingénieurs ont-ils eu soin d'établir la voie au-dessus du niveau atteint par les plus hautes crues.

Nous voici aux bords de la Durance, dont le nom revient si souvent dans les poésies des troubadours; nous avons quitté avec le Comtat le département de Vaucluse: sur l'autre rive commencent les terres du département des Bouches-du-Rhône et de la Provence. On franchit la rivière sur un beau viaduc, dont l'établissement a rencontré des difficultés sans nombre. En effet, dans les temps de crue, la Durance, si

capricieuse, si fantasque dans tout son parcours, arrive près de son embouchure avec l'impétuosité du mistral, roulant dans son lit, qu'humecte à peine un filet d'eau dans la saison d'été, jusqu'à des rochers et des arbres, et franchissant toutes les limites qu'on veut opposer à sa course vagabonde. C'est ce Protée insaisissable et furibond que l'ingénieur, M. Didion, a dû surprendre et dompter; c'est à ce torrent indiscipliné et rebelle qu'il a dû indiquer la route que désormais il suivrait, sans pouvoir s'en écarter, au milieu même de ses plus grandes colères. La lutte a été longue, difficile, mais enfin la victoire est restée au bon droit. Aujourd'hui la Durance traîne humblement sa honte, ses eaux grises et son gravier sous un viaduc de 21 arches, chacune de 20 mètres d'ouverture, s'appuyant sur des piles de 3 mètres 50 centimètres. Sa longueur entre les culées est de 499 mètres, et sa longueur totale de 533 mètres 30 centimètres.

Du pont de la Durance, la vue se porte dans la direction de l'est, d'abord sur le pont suspendu de la route de Marseille, puis sur l'horizon fermé par la chaîne bleuâtre du Luberon. En avant de la rivière, et sur la terre de la Provence, se dressent des roches blanchâtres et les tours dentelées de Château-Renard. Ces deux tours dominent la petite ville à qui le château, édifice du XIIe siècle, a donné son nom, et qui est bâtie au milieu de jardins et de vergers.

A droite s'élève un amphithéâtre de maisons couronné d'un château construit au XIIe siècle par Rostand, l'archevêque d'Arles, prince et primat des Gaules; c'est Barbentane. Le château et le village sont bâtis au pied du rocher de la Montagnette. Le chemin longe ensuite des monticules arides ou couverts d'oliviers et de broussailles jusqu'à *Rognonas*, première station en sortant d'Avignon, village assez important, mais qui n'offre rien de curieux.

Il traverse ensuite des collines rocheuses et arides, qui

laissent entrevoir dans la direction de l'est une plaine dont les cultures variées sont un sujet d'étonnement pour les voyageurs habitués aux moissons et aux prairies du centre et du nord de la France. Depuis que nous avons traversé la Durance, les moissons sont devenues rares; au lieu des flots d'épis que le vent soulève en ondulations dorées, l'œil aperçoit, entre des vergers d'oliviers et de mûriers, des champs de garance ou de produits horticoles.

La station de *Cadillan* n'a pris son nom ni d'une ville ni



Porches des Halles, à Tarascon.

d'un village, mais d'une ferme considérable dépendant de la commune de Graveson, située dans la plaine à l'est de la station et dont on peut voir la flèche élancée dominant les maisons blanches.

Un peu au delà de Cadillan, nous traversons une belle plaine, bornée du côté de l'est par les cimes dentelées d'une petite chaîne de montagnes qui part des rives de la Durance pour aboutir aux Alpines. Les coteaux du Rhône reparaissent à droite. Bientôt, après avoir dépassé quelques bouquets d'arbres, nous apercevons sur le ciel la masse imposante

d'un vieux château et la flèche aiguë d'un clocher. Le convoi ralentit sa marche et s'arrête à une station d'une architecture élégante, construite en pierres de taille et dans un style imité de l'antique. Nous sommes à *Tarascon*.

Le premier bâtiment qui frappe nos regards en descendant dans la ville, car le chemin de fer est bien plus élevé



Château du roi René, à Tarascon

que le sol sur lequel elle est bâtie, est un ancien couvent dont nous apercevons, depuis la station, la cour entourée d'arcades. L'intérieur de la cité, en temps ordinaire, a une physionomie calme, un peu morne même; mais cette solitude se peuple et s'anime quand vient la foire de Beaucaire.

A Tarascon les rues ne sont ni plus droites ni plus larges

que celles des autres villes méridionales. Cependant les habitants vous montrent avec orgueil une rue à arcades, comme celles de la rue de Rivoli, disent-ils. La comparaison n'est pas exacte. Les arcades de la rue de Tarascon, trapues et basses, ne ressemblent guère à celles qui ont été bâties par M. Fontaine; elles sont beaucoup plus pittoresques. D'ailleurs, comme la ville n'est point resserrée entre des murailles, et qu'elle peut s'étendre tant qu'elle veut dans la plaine, on y trouve d'assez grands espaces vides, des promenades agréables, notamment celle qui longe le Rhône, et qui est située près du *Château du roi René*.

Ce château est le plus beau monument de la ville, et l'un des plus remarquables dont le xve siècle ait enrichi la Provence. Il est bâti sur un rocher à pic, mais peu élevé, qui plonge d'un côté dans le Rhône, et des trois autres dans un fossé sur lequel un pont est jeté en face de la porte principale. Du côté du Rhône, il est flanqué de tours carrées d'un style sévère et élégant, malgré leur aspect robuste; du côté de la ville, les deux tours principales sont rondes. Quatre siècles ont déjà passé sur lui sans y laisser de traces visibles, à l'extérieur du moins; car les somptueuses galeries qui ont vu les cours d'amour et les joutes de *gai-saber* que l'honnête monarque aimait à présider, servent maintenant d'asile à une brigade de gendarmerie. On trouve cependant encore çà et là quelques jolis détails d'ornementation gothique, et une chapelle très-élégante.

L'église de *Sainte-Marthe*, construite en 1187, a été à peu près rebâtie vers la fin du xive siècle; l'intérieur, le clocher et la crypte même, qui se trouve placée dans la partie antérieure de la nef principale, datent évidemment de cette époque. Elle possède dix-sept tableaux de Vien, représentant divers épisodes de la vie de sainte Marthe. Ces toiles sont fort intéressantes à étudier pour ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art français, et qui peuvent facilement reconnaître

dans cette série de peinture les traces de la réaction contre l'école du XVIIIe siècle, dont Vien fut le précurseur. Toutefois



Portail de Sainte-Marthe.

ces compositions, pour être plus sages, plus méthodiques que celles des rivaux et des devanciers du maître de David, ne sont pas plus religieuses; pour se montrer plus correctes,

elles ne sont pas plus nature : seulement elles sont moins pittoresques que celles de Bouchardon et de Natoire. Elles n'ont point surtout les qualités d'un bon Vanloo, comme on peut s'en assurer à Sainte-Marthe même ; car l'église possède un tableau de cet artiste, en même temps que des œuvres de Mignard et de Parrocel.

On voit à droite de la nef un beau bas-relief gallo-romain, qui rappelle celui de Galiana à Ravenne ; il représente la *Multiplication des pains* et *Jésus au milieu des Apôtres ;* — dans la crypte, une bonne statue de *sainte Marthe* et un autel païen percé d'un trou par lequel s'écoulait, selon la tradition locale, le sang des martyrs chrétiens.

De la construction primitive de Sainte-Marthe il ne reste guère que le portail du midi. La porte est cintrée avec une archivolte fort riche, décorée de rosettes et de feuilles de lierre et flanquée de colonnes de marbre surmontées d'élégants chapiteaux historiés.

Quand on a vu à Tarascon les deux monuments que nous venons de décrire, l'église paroissiale de *Saint-Jacques*, où se trouve un tableau de Vanloo, plus beau que celui de Sainte-Marthe, et qui représente cette sainte combattant la Tarasque ; — la bibliothèque, les promenades du Cours et de la Chaussée, le palais de justice et le tribunal de commerce, les hôpitaux de la Justice et de la Charité, le théâtre, qui ne sont point des merveilles ; — la caserne de cavalerie, qui est fort belle ; des fragments de muraille antique qui n'offrent pas beaucoup d'intérêt, — il ne reste plus qu'à s'informer de l'origine de la ville et de son nom.

Les historiens provençaux, qui réclament pour chacune de leurs villes une antique origine, font remonter celle de Tarascon à un comptoir fondé par les Marseillais. Sous la domination romaine, le comptoir devint à la fois un entrepôt commercial et maritime, avec une citadelle nommée *Arx Jovis.* Toutefois les itinéraires romains n'en parlent pas,

d'où l'on peut conclure, n'en déplaise au patriotisme local, que ce lieu n'avait pas une très-grande importance.

Sous les rois francs, elle devint le chef-lieu d'une des vigueriès de la province d'Arles, mais les légendes du moyen âge prétendent faire remonter plus haut l'illustration de Tarascon; ils la font dater d'un miracle de sainte Marthe, la patronne de la ville.

« La cause que sainte Marthe vint habiter ce lieu, dit un vieil historien, fut un dragon furieux, de grosseur d'un taureau, ayant la teste d'un lion, le crin comme une jument, les dents comme des espées, le dos tranchant comme une faulx, la queue de couleur de vipère; qui marchoit à six pieds, de forme humaisne, estoit couvert d'une escaïlle comme une tortue, et tellement hideux qu'on l'appeloit ordinairement *Tarasque*, qui veut dire laid et difforme..... Ceux qui ont escrit de ce dragon disent qu'il avait esté engendré d'un monstre qui se nourrissoit dans le fleuve du Jourdain, appelé Leviathan en Asie, et d'un animal terrestre qui se nourrit dans les déserts de Galasie, appelé Bonassus, et ayant traversé la Méditerranée, entra dans le Rhosne, et faisoit son séjour dedans un bois qu'on appelait Nerloc, c'est-à-dire Bois-Noir, qui est à présent la ville de Tarascon. »

Avec une aussi épouvantable physionomie, la Tarasque ne pouvait avoir un aimable caractère. Elle dévorait tout ce qu'elle rencontrait : les bestiaux, les animaux sauvages et surtout les hommes. Les habitants envoyèrent une députation à sainte Marthe, qui remplissait la ville d'Aix du bruit de ses miracles. La sainte, écoutant leurs prières, partit aussitôt pour Tarascon accompagnée de sa servante; elle se rendit incontinent à la caverne du monstre. Là, elle lui commanda « au nom de Jésus crucifié, qui avoit escrasé la teste du dragon infernal, de venir à elle sans faire mal à personne; ce que ce monstre fit avec mesme douceur que s'il avoit esté un agneau domestique, en se mettant aux pieds

de la sainte, et se laissant mener au peuple qui le mirent à mort, et se convertirent à la foi de Jésus-Christ, sous la prédication que leur en fit sainte Marthe. »

Suivant une autre légende, comme personne à Tarascon n'osait combattre la Tarasque, Marthe eut ce courage. Elle marcha droit à l'horrible bête, n'ayant pour armes qu'un crucifix et un goupillon. Dès la première goutte d'eau bénite, le monstre se tordit dans d'effroyables convulsions; à la seconde, il tomba à terre; à la troisième, sainte Marthe le garrotta avec sa ceinture, ou, suivant d'autres, avec sa jarretière, et le livra au peuple.

En mémoire de ce miracle, on célèbre tous les ans la fête de la Tarasque. C'est une des cérémonies les plus populaires de la Provence; on l'a décrite si souvent qu'il nous semble oiseux de le faire de nouveau.

L'histoire de Tarascon ressemble à celle de beaucoup d'autres villes du Midi. Nous voyons qu'elle conserva à travers la barbarie du moyen âge une organisation municipale dont les habitants se montrèrent jaloux de défendre les priviléges. Elle se gouverna presque toujours elle-même. Les différents maîtres qu'elle subit y exercèrent plutôt une autorité nominale que réelle, une sorte de patronage. Sous les comtes de la maison de Boson, la viguerie prit le nom de bailliage d'Altavez. Le château appartenait aux comtes, qui n'exerçaient sur la ville que la haute juridiction et percevaient des droits de navigation et de péage. Les comtes de Provence, succédant à ceux de la maison de Boson et cherchant à exercer légalement une plus grande autorité, se firent céder le consulat. Mais le parti populaire, froissé dans ses intérêts, courut aux armes. La lutte finit par l'arbitrage d'un envoyé de l'empereur, de l'évêque et du podestat d'Avignon, Doria, qui ne laissa à Raymond IV (12 juin 1233) que les droits de souveraineté, et remit le consulat à la disposition de la commune.

De l'autre côté du Rhône s'élève la ville de Beaucaire, reliée à Tarascon par un pont suspendu. Cet édifice, un des plus beaux de ce genre que possède la France, a été construit en 1829 par M. Jules Seguin, pour remplacer un pont de bateaux. La largeur du Rhône en cet endroit est de 450 mètres. Cet espace est occupé par quatre travées formant trois piles de suspension bâties dans le fleuve. Toutefois ce hardi travail est surpassé par le viaduc qui traverse le Rhône, un



Pont viaduc de Beaucaire.

peu au-dessus, afin de relier l'embranchement de Nîmes au chemin de fer de Lyon à Marseille.

Pour établir ce viaduc, l'ingénieur, M. Borel, a dû surmonter des difficultés de toutes sortes. Il se compose de sept piles colossales établies en rivière avec des blocs énormes tirés des carrières de Saint-Gabriel. Le tablier est formé de membrures en fonte d'une admirable combinaison. L'ensemble de ce monument offre un aspect d'une sévère élégance.

Beaucaire est l'ancienne *Ugernum*, ville des Volces Aré-

comices; elle acquit de l'importance sous les Romains, ainsi que l'ont prouvé des vestiges antiques trouvés sur son territoire. Après les diverses invasions des barbares, elle devint un fief sous le nom de terre d'Argence (*argentia*, *argenteus ager*), et appartint successivement aux comtes d'Arles, à l'archevêque, aux comtes de Toulouse et aux vicomtes de Narbonne.

Ugernum, plus tard Ugerno, changea son nom contre celui de Beaucaire au xe siècle. Elle le prit ou il lui fut donné soit à cause de la forme carrée de son château, soit à cause de la plaine où elle est bâtie (*Bel-quadro*, *Bellum-Cadrum*, *Bellicadrum*). Au siècle suivant, c'était déjà une ville considérable. Benjamin de Tudèle l'appelle une grande place forte, *castrum magnum*.

En 1174, Henri II, roi d'Angleterre, y tint cette fameuse cour plénière qui avait pour but d'opérer la réconciliation du comte de Toulouse et du roi d'Aragon, et où les chevaliers provençaux se signalèrent par d'extravagantes prodigalités. L'un d'eux brûla publiquement ses chevaux; un autre fit labourer la plaine et y fit semer 30 000 sols en deniers.

Beaucaire eut beaucoup à souffrir de la croisade des Albigeois. Elle fut livrée par l'archevêque d'Arles, Michel Morise, à Simon de Montfort, à qui le concile de Montpellier avait fait don des biens du comte de Toulouse (1315). Raymond y rentra l'année suivante, malgré la défense courageuse de Lambert de Limoux, lieutenant de Montfort. Le comte de Toulouse récompensa les habitants de Beaucaire de leur fidélité en maintenant et en augmentant leurs priviléges. Beaucaire finit pourtant par se soumettre au roi de France Louis VIII (1217). Toutefois ses libertés municipales furent maintenues, car nous voyons qu'à la fin du XIIIe siècle « les bourgeois de Beaucaire, par un usage immémorial, pouvaient recevoir la ceinture des mains des nobles ou prélats et jouir ensuite des avantages des chevaliers. »

Quand vint la réforme, Beaucaire, au lieu de suivre l'exemple des autres villes du Rhône, resta catholique. Dès 1543, un luthérien, Antoine Sabathier, y fut brûlé vif. La guerre ayant éclaté, les habitants prirent de grandes précautions pour empêcher les protestants d'entrer dans la ville; ils y pénétrèrent cependant en 1562. Les réformés vengèrent d'une façon odieuse le meurtre juridique commis dix-neuf ans plus tôt contre un des leurs, en pillant les églises et en forçant les familles catholiques les plus riches et les plus puissantes à s'exiler. Ils eurent ensuite le tort de soutenir le gouverneur, le sieur de Parabère, détesté de la majorité des habitants pour ses violences et ses exactions. Une conspiration se forma dans la ville, appuyée par Montmorency-d'Amville, gouverneur du Languedoc. Le 9 septembre 1578, trois gentilshommes conjurés égorgèrent Parabère et sa maîtresse dans l'église même. Privés de l'aide du gouverneur, les protestants, moins nombreux que leurs adversaires, virent leur cause perdue, et Beaucaire resta catholique. En 1632, elle se montra également fidèle à la cause royale, malgré le gouverneur du château, qui avait pris les armes pour le duc de Montmorency. Richelieu s'y rendit en personne la même année et fit démolir la forteresse. Les habitants résistèrent aussi aux camisards, qui massacrèrent trente-neuf catholiques dans les environs.

Tout le monde sait que la renommée dont Beaucaire jouit dans le monde entier tient à sa célèbre foire, rivale de celle de Leipzig, de Francfort, de Novogorod et de Sinigagilia. Pourtant l'origine de cette foire est inconnue. La première mention qu'on en trouve est dans une charte de 1315, supprimant « les droits de péage pendant les trois jours de foire. » Le *Vidimus* des priviléges de la ville, donné le 9 janvier 1463 par Jean Bernard de Marimont, écuyer de Louis XI, nous apprend aussi que « les habitants de Beaucaire avoient accoustumé de faire tenir et celebrer à la feste

de saincte Magdeleine, et les trois jours suivants, la foire dans ladicte ville de Beaucaire, de toutes les marchandises, sans payement d'aulcun péage, redevance ou impôt, et sans que l'on puisse détenir, ne prendre personne, si l'énormité du crime ne requiert punition corporelle. » Ces priviléges, confirmés par plusieurs rois de France, furent maintenus par l'assemblée Constituante elle-même « considérant que la franchise accordée aux foires de France était plutôt une faveur pour le commerce qu'un privilége accordé à une ville. »

A mesure que les voies de communication se multipliaient en France ou devenaient plus praticables, les foires les plus fréquentées voyaient leur importance diminuer; celle de Beaucaire ne suivit pas ce mouvement de décadence. Depuis longtemps déjà elle se prolongeait chaque année bien au delà des trois jours qui lui suffisaient à son origine. Un décret impérial, daté de 1806, fixa cette durée à huit jours, et l'ouverture légale, qui s'annonce par un coup de canon, au 22 juillet; mais elle commence véritablement le 10 de ce mois. Le préfet du Gard et le tribunal de commerce se transportent à Beaucaire pendant toute la durée de la foire, et l'on n'évalue pas à moins de 300 000 personnes en moyenne le nombre des voyageurs et des commerçants, de presque toute l'Europe, du Levant et des côtes d'Afrique, qui arrivent dans cette petite ville à cette époque, par le Rhône, le canal du Midi et le chemin de fer.

La foire se tient dans l'intérieur de la ville, le long du *Canal*, ou dans des barraques construites dans le *Pré*, vaste promenade plantée d'arbres qui s'étend depuis la colline où s'élève le château jusqu'au Rhône.

Quand on arrive à Beaucaire, on se demande comment cette ville de 10 000 âmes peut suffire à loger pendant un mois la foule immense qui s'y donne rendez-vous chaque année. Une partie des négociants habite Tarascon, un grand

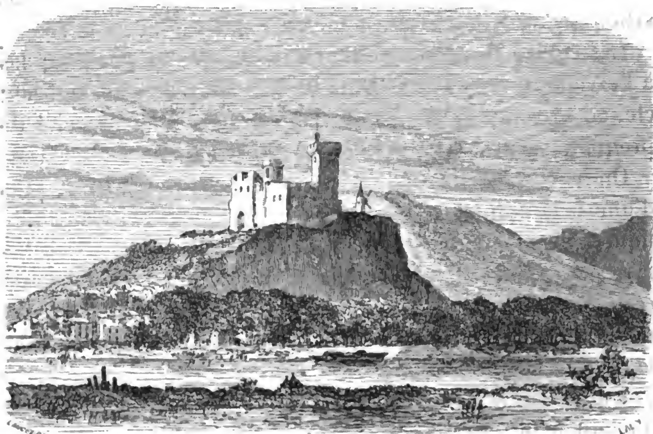
nombre logent dans les barraques où sont exposées leurs marchandises, d'autres en plein air; puis les habitants s'empressent de céder aux étrangers les meilleures pièces de leurs maisons, se contentant pour eux-mêmes d'un modeste réduit. Une partie des maisons de Beaucaire est construite en vue de la foire, ce qui contribue à donner à la ville, pendant onze mois de l'année, une physionomie assez bizarre. En temps ordinaire, les quais du Rhône et du canal sont bordés de maisons toutes neuves aux persiennes fermées; on croirait que tous les habitants ont déménagé. Quand vient la foire, ce désert se peuple et s'anime; les vastes magasins, vides jusqu'à cette époque, s'encombrent de marchandises; les cafés, trop grands pour une cité de deuxième ordre, regorgent de consommateurs; les rues étroites et presque toujours silencieuses ne peuvent plus contenir la foule bruyante et bigarrée qui s'y entasse.

Mais c'est le Pré qu'il faut voir; c'est là qu'est la véritable fête, le spectacle pittoresque et unique, unique en France du moins. Là se rencontrent tous les costumes de l'Europe et de l'Asie, et, bien que l'habit noir et le paletot de la civilisation s'y montrent chaque jour plus nombreux, on y trouve encore assez de cafetans, de burnous, de turbans et de fez orientaux ou africains, de sombreros espagnols, pour monter au plus haut ton l'enthousiasme des prosateurs coloristes.

Les populations du Midi y dominent, ainsi qu'on peut s'y attendre; l'accent provençal et gascon, mêlé au rude et lourd accent lyonnais, s'y fait entendre plus souvent que les langues du Nord. Les divertissements et les fêtes revêtent une physionomie locale; bien que les chanteurs de complaintes et les marchands de bagues de Saint-Hubert, des Ardennes ou des Vosges ne fassent pas défaut sur le Pré, les barraques où s'entassent le plus de monde sont celles où les Alcides du Midi disputent aux Hercules septentrionaux la palme de la lutte et des poses académiques. Les farandoles

joyeuses, les *ficloués* provençaux, se déroulent en longs anneaux qui se croisent et se mêlent au son du galoubet et du tambourin. Plus loin des bohémiens, couverts de haillons bariolés, sont là comme pour attester par leur présence l'antique origine de la foire.

D'après des calculs en apparence dignes de foi, la somme annuelle des ventes et des achats s'élève à 50, 60 et même 100 millions. On trouve à Beaucaire des marchandises et



Château de Beaucaire.

des produits de tous pays, et il s'y fait toutes sortes de commerce.

Le *château d'Ugernum*, dont les ruines, couronnant le rocher qui s'élèvent à droite de la ville, donnent à Beaucaire, de l'autre côté du Rhône, un aspect si pittoresque, est l'ouvrage de plusieurs siècles. Dans son enceinte même, sur le penchant du rocher, on trouve des substructions romaines, derniers restes d'une muraille faisant un angle droit dont l'ouverture regarde le haut de la colline. Cette forteresse,

détruite au XIe et au XIIe siècles, fut rebâtie à cette époque. Du XIIe siècle il subsiste encore une chapelle romane, avec un clocher carré couronné d'une arcature bouchée, et une corniche très-saillante, qui de loin fait croire que le haut de la tour est évasé.

Au XIIIe et au XIVe siècles, les fortifications se sont étendues. Une tour triangulaire garnie de mâchicoulis, qui date de cette époque, renferme une grande salle remarquable par ses voûtes en ogive surbaissée, dont la courbe suit la disposition bizarre du plan de la tour.

Les églises de Beaucaire ne méritent pas de nous arrêter, à l'exception de celle de *Sainte-Clotilde*, édifice du XIIIe siècle, où se remarquent les formes sévères et élancées de la première période de l'architecture ogivale.

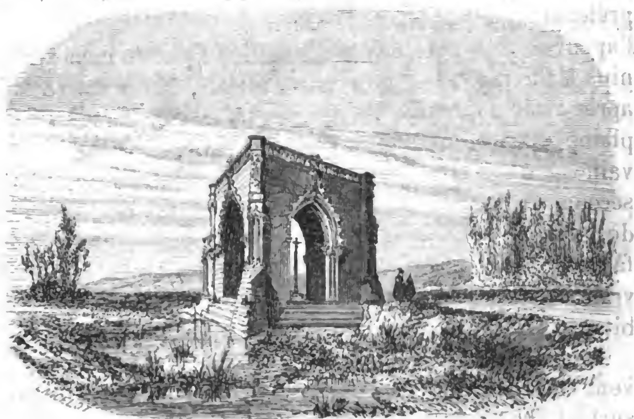
On a conservé à la mairie, monument du XVIIe siècle, d'une architecture assez élégante, quelques fragments antiques.

A peu près à une demi-lieue de Beaucaire, dans la direction du sud-ouest, on trouve, au milieu d'une plaine marécageuse, un joli monument du XIVe siècle, connu dans le pays sous le nom d'*oratoire de Saint-Louis*.

L'oratoire de Saint-Louis est élevé sur cinq marches conduisant à des parties en ogives richement décorées. Aux angles se trouvent des contre-forts dont la base massive est surmontée de niches avec des colonnettes et des pyramidions. Une galerie découpée sert de couronnement à l'édifice.

Quand il a quitté Tarascon, le chemin se lance dans une plaine fertile, bornée à gauche par les cimes lointaines des Alpines. Jusqu'à la station des *Ségonnaux*, station sans importance, le paysage n'offre pas d'intérêt. Du côté de l'ouest, la levée du Rhône nous dérobe presque constamment la vue du fleuve et rétrécit l'horizon. A peine pouvons-nous entrevoir à gauche la bourgade de Fontvielle et sa vieille tour percée de meurtrières. Un peu plus loin, et du même

côté, l'œil s'arrête sur un rocher isolé au milieu de la plaine, et dont le sommet est couronné par les ruines imposantes de l'abbaye de Montmajour. Au-dessous du coteau de Montmajour est la montagne de Cordes, dont le nom, synonyme dénaturé de Cordoue, est resté comme un souvenir de l'invasion sarrasine; les derniers sommets des Alpines se font voir au loin. Ici, comme dans la campagne romaine, le paysage est surtout caractérisé par les accidents de l'horizon;



Oratoire de Saint-Louis.

tout au plus quelques rares bouquets d'arbres se montrent çà et là, perdus dans la vaste plaine.

A droite et de l'autre côté du Rhône, voici le faubourg de Trinquetaille-lez-Arles et son vieux et pittoresque pont de bateaux. Bientôt se dressent devant vous les bâtiments en pierre de taille de la station, à l'extrémité d'une belle allée de tilleuls, conduisant à la porte de la cavalerie. Le convoi s'arrête en face d'*Arles*, la ville romaine, « le portique français de l'Italie, » comme l'appelle un de ses enfants, M. Amédée Pichot, dans un livre intitulé *le Dernier roi*

d'Arles, livre fécond en renseignements, et qui contient une histoire complète de la ville.

Le nom moderne d'Arles a deux étymologies, l'une propre à satisfaire les goûts des admirateurs exclusifs du latin, l'autre à l'usage des savants versés dans la grammaire celtique. Suivant les premiers, il vient d'*Ara lata*, et rappelle un vaste autel consacré à Diane d'Éphèse; il procède, suivant les seconds, d'*Ar laith* (lieu humide), parce qu'ils prétendent que le pays fut jadis couvert par les eaux. A l'appui de cette opinion, ils citent Pomponius Méla. Pomponius Méla raconte en effet qu'Hercule, revenant de l'Ibérie après avoir enlevé les vaches de Géryon, fut arrêté dans la plaine d'Arles par deux géants fils de Neptune. Il essaya vainement sur eux toutes ses flèches; mais Jupiter vint au secours du héros, en écrasant ses ennemis sous une pluie de cailloux. De là l'origine de la plaine de la Crau. J'en suis fâché pour la mémoire d'Hercule, mais, si la légende est vraie, il eût mieux fait, dans l'intérêt du pays et de ses habitants, de prendre une autre route.

Avant d'être romaine, Arles était grecque, comme le prouvent encore quelques mots restés dans l'idiome du pays, et surtout l'admirable beauté de certains visages féminins, où les voyageurs et les artistes retrouvent avec un étonnement plein de charme cette grâce et cette fierté de style qu'ils ont vainement cherchées dans la Grèce moderne.

La situation de cette ville, sur les bords du Rhône et à l'extrémité de la Camargue, en fit de tout temps un lieu favorable au commerce. Ce fut pour éviter les obstacles que la barre du Rhône opposait à la navigation que Marius fit creuser le canal dérivatif appelé encore aujourd'hui *Fosse Marianne*. Les latinistes (ceux de tout à l'heure) prétendent même qu'on retrouve le nom du grand capitaine dans l'appellation moderne de la Camargue (*Caii Marii ager*, Champ de Caïus Marius). Si indulgent qu'on puisse être pour les

étymologistes et leurs travaux, il faut convenir que voilà une étymologie qui vient de loin, et l'on peut hardiment préférer l'opinion de ceux qui retrouvent l'origine du mot camargue dans le mot espagnol *camarca* (frontière).

Les Grecs n'ont laissé de leur occupation aucune trace, mais celles de la domination romaine font l'orgueil et la gloire de la ville moderne. César l'éleva au rang de colonie Julienne, et elle devint depuis tellement latine, qu'elle fut nommée la petite Rome des Gaules. Elle comptait alors plus de 100 000 habitants. Constantin y résida et l'enrichit de plusieurs monuments, entre autres du palais de La Trouille, qui devint au moyen âge la demeure des seigneurs du pays. Lorsque Constantin résolut d'abandonner Rome, on dit qu'il pensa un instant à Arles pour en faire, au lieu de Byzance, la capitale de son immense empire. L'imagination peut bâtir un monde de conjectures sur les conséquences qu'aurait amenées l'exécution d'un pareil projet; mais rien ne démontre clairement qu'il ait jamais été conçu. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le même empereur convoqua le premier concile d'Occident (314) à Arles, déjà convertie au christianisme par saint Trophime. Environ un siècle plus tard, en 418, Honorius réunit dans cette ville, alors la métropole des Gaules, l'assemblée des sept provinces.

Presque toutes les hordes barbares qui vinrent s'abattre sur le cadavre du monde romain traversèrent Arles et y marquèrent leur passage par la dévastation et la ruine. Malheureusement les barbares ne furent pas les seuls qui s'acharnèrent sur les chefs-d'œuvre de l'art que la civilisation romaine y avait élevés. Le zèle iconoclaste des premiers chrétiens fut aussi fatal aux palais, aux temples et aux statues, que les invasions et les siéges des peuples du Nord.

Après les barbares du Nord, les Sarrasins s'emparèrent d'Arles sous la conduite de Yousouf ben Abd-el-Rhaman. Ils s'y établirent, et l'on fait dater de leur occupation les

deux tours qui surmontent encore aujourd'hui le Colysée. Arles passa ensuite sous la domination de Boson, qui essaya de se tailler un royaume dans les débris de l'empire de Charlemagne. Mais ce royaume, qui relevait de l'empire d'Allemagne, n'eut jamais qu'une existence fort contestée. Les comtes de Provence arrivèrent, qui firent disparaître peu à peu l'autorité des rois d'Arles; néanmoins les empereurs d'Allemagne conservèrent ce titre, qui passa en 1032 à Conrad le Salique. Frédéric II fut le quinzième et le dernier roi d'Arles, en 1214.

Dans la lutte des trois maisons de Provence, de Toulouse et d'Aragon, Arles se prononça presque toujours pour les Espagnols. Alphonse y vint souvent tenir sa cour, cour brillante et chevaleresque dont le séjour était l'occasion de fêtes brillantes, joutes, tournois, cours d'amour, carrousels et courses aux taureaux, d'où sont peut-être venues les *ferrades* si courues aujourd'hui par les populations d'Arles et de Nîmes.

Toutefois, et malgré les maîtres divers qu'elle eut à subir, Arles essaya souvent de maintenir son indépendance. Elle avait gardé les traditions municipales que lui avait léguées l'empire romain. En 1150 elle nommait, elle élisait quatre consuls; plus tard le nombre de ces magistrats s'éleva jusqu'à douze. Leur élection était à deux degrés, et leur pouvoir ne durait qu'un an. Vers le milieu du XIII[e] siècle, on leur adjoignit un podestat d'origine étrangère et un juge supérieur auquel on pouvait appeler des décisions du podestat.

A cette époque, la population d'Arles n'était plus que de 40 000 habitants. Néanmoins c'était une cité riche et puissante pour ces temps de décadence et de barbarie. Elle avait une marine qui faisait le commerce de la Méditerranée, et, quand Charles d'Anjou entreprit de porter le dernier coup aux libertés provençales, elle s'unit avec Marseille pour

défendre contre la barbarie féodale la cause de la nationalité et de la civilisation, héritages des Romains. La barbarie triompha, et depuis Arles n'occupa plus qu'une place obscure dans l'histoire.

Cependant nous la voyons défendre avec énergie la cause nationale après sa réunion à la France. Don Alphonse d'Alvaros, général des armées espagnoles sous Charles-Quint, essaya vainement de s'en emparer. Mais à partir de ce moment Arles met à épouser et à abandonner toutes les causes une facilité qui tient du prodige. D'abord attachée à la ligue, elle se hâte de reconnaître Henri IV victorieux. A peine s'émeut-elle des troubles de la Fronde; Louis XIII, venant la visiter, est accueilli avec enthousiasme. Les consuls le reçoivent à genoux. Louis XIV n'a pas besoin de faire demander aux Arlésiens leurs canons, qu'il transporte à Marseille pour armer le fort Saint-Jean, construit dans le but de maîtriser une population moins docile. Avec les canons, ils envoient 75 000 livres. En retour, Louis XIV leur octroie une académie. La docte société ne subsista pas longtemps, et pendant sa courte existence se conduisit toujours assez modestement pour n'être jamais une occasion de scandale.

La Révolution ne paraît pas avoir amené de scènes sanglantes dans la ville d'Arles. Il y eut bien deux partis : les *siphoniers* ou aristocrates, qui portaient, je ne sais pourquoi, un petit siphon en métal en guise de décoration ; et les démocrates, ou *monnoidiers*, ainsi nommés à cause d'une pièce de monnaie percée dont ils ornaient leurs boutonnières; mais ils ne se firent jamais qu'une guerre d'épigrammes et de quolibets.

Arles n'a pas fourni à l'histoire un grand nombre d'hommes illustres : on peut citer pourtant Constantin le Jeune et Hugues de Saint-Césaire, auteur de la *Vie des Troubadours.* Cependant, comme nous vivons dans un temps où les popu-

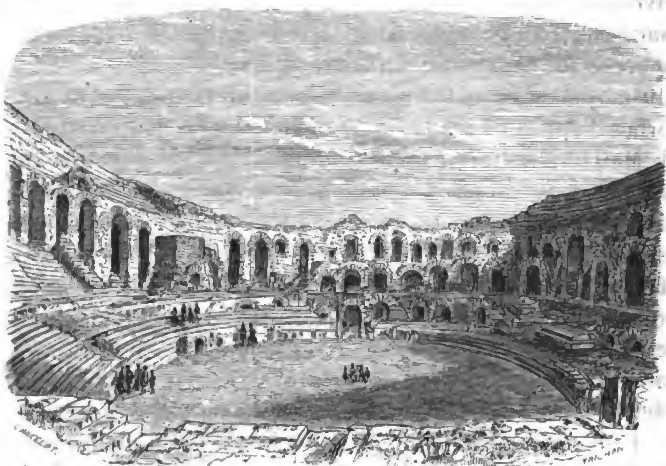
lations méridionales semblent jalouses de ressusciter la littérature de la langue d'oc, on peut espérer qu'un jour viendra où les villes de Provence auront leurs poëtes célèbres. Les Parisiens ignorent, pour la plupart, qu'il y a maintenant des troubadours en Provence, absolument comme au temps du bon René. On en trouve à Avignon, à Aix et à Marseille et dans bien d'autres lieux. Les journaux de ces localités en comptent parmi leurs rédacteurs; c'est maintenant une profession. L'auteur de ce livre a vu une lettre adressée à M. X..., troubadour, à Arles. Il est vrai que le troubadour était en même temps charcutier.

L'aspect d'Arles est d'une mélancolie pleine de charme. Les souvenirs du passé se dressent à chaque pas qu'on fait dans la vieille cité, dont l'enceinte ébréchée entoure une collection de ruines. L'empreinte de Rome s'y est conservée plus visible qu'en aucune autre cité française. Les maisons délabrées de la ville moderne semblent elles-mêmes pour la plupart n'être que des ruines. Çà et là se rencontrent des débris de colonnes, de sarcophages, de tronçons mutilés de tous les âges et de tous les styles, consacrés aujourd'hui aux plus indignes usages. Il n'est pas rare de voir un chapiteau romain encadré dans la grossière maçonnerie d'une échoppe. Ce banc de pierre, à l'entrée d'une masure, est un tombeau qui renferme peut-être les cendres de quelque patricien orgueilleux, d'un sénateur ou d'un général illustre en son temps.

Mais de tous ces vestiges d'un glorieux passé, le plus justement célèbre, est-il besoin de le dire? est l'amphithéâtre, le frère cadet du Colysée de la ville éternelle. Nul ne sait aujourd'hui l'époque précise de la fondation de cet admirable monument, qu'on a fait tour à tour remonter à Jules César, à Auguste ou à ses successeurs; nous n'hésitons pas à penser qu'il date du plus beau temps de l'architecture romaine, et qu'il a dû être construit pendant le siècle d'Au-

guste. Cette opinion, que nous ne prétendons justifier par aucune preuve tirée de l'histoire, repose uniquement sur le beau style et la remarquable exécution de l'édifice.

Il se compose dans son ensemble de deux rangs de portiques à arcades superposés, le premier dorique, le second corinthien; ces portiques, au nombre de soixante, sont à jour et d'inégale grandeur, à cause de la forme ovale de l'édifice, dont le plus grand diamètre mesure environ 140 mètres,



Intérieur des arènes d'Arles.

et le plus petit 104. Il pouvait contenir environ vingt-quatre ou vingt-cinq mille spectateurs. On ignore si le dernier étage a jamais été surmonté d'un attique, et, dans le cas contraire, quel a pu être l'amortissement.

Quatre portes donnaient accès dans l'intérieur. La principale, celle du nord, est remarquable par l'imposante simplicité du style.

Pendant le moyen âge, on éleva quatre tours, sur les quatre portes de l'amphithéâtre transformé en forteresse, comme

celui de Nimes et comme le théâtre d'Orange. Il n'en reste plus que deux aujourd'hui ; on aurait tort de les démolir ; elles ajoutent à l'aspect pittoresque et racontent les vicissitudes du monument.

L'intérieur a encore subi plus de dévastations que l'extérieur. Il est aujourd'hui entièrement déblayé, mais pendant des siècles il fut couvert de maisons. « Après la guerre, dit l'auteur de l'*Essai historique sur Arles*, l'amphithéâtre fut livré à cette population rustique, dont la guerre avait démoli sans doute les habitations champêtres. » On voyait au commencement de ce siècle, au milieu des arènes, toute une ville du moyen âge avec ses rues étroites aboutissant à une place ornée d'une croix.

Malgré son état de délabrement, on peut reconnaître encore aujourd'hui que l'intérieur de l'amphithéâtre a pu avoir quarante-trois rangs de gradins. Mais la partie la plus ancienne se compose de trois galeries circulaires pratiquées sous l'édifice et qui s'avancent jusqu'à l'arène. Les deux premières, voûtées en plein-cintre, sont séparées par un mur construit en moellons smillés ; les autres constructions souterraines offrent le même appareil. La troisième galerie est séparée des deux autres par des loges voûtées transversalement.

L'imagination des archéologues et des érudits s'est exercée pendant longtemps sur la nature des spectacles qui se donnaient dans les arènes, au temps de la puissance de Rome. On a parlé de combats de bêtes féroces comme au Colysée ; mais le peu de hauteur du *podium* (mur d'enceinte qui servait de barrière entre les spectateurs et l'arène) ne permet plus d'admettre cette supposition. Il est à peu près généralement accepté aujourd'hui que les spectacles de l'amphitéâtre d'Arles se bornaient à des chasses au sanglier, à des courses de taureaux et à des combats de gladiateurs. On ne saurait admettre non plus que l'arène ait jamais été transformée en naumachie, parce que les constructions souterraines prati-

quées sous les gradins, et plus bas que le sol, eussent été infailliblement inondées.

Nous avons eu en 1853, dans les arènes, le spectacle d'une course de taureaux. Il ne s'agissait pas d'une de ces *ferrades* si chères aux populations provençales et languedociennes, mais d'une véritable course, telle qu'on en voit à Madrid ou à Séville. Les *torreros* venaient de l'autre côté des Pyrénées; ils portaient le costume castillan, et l'on comptait parmi eux des *espadas* célèbres. Ce spectacle excita un enthousiasme prodigieux parmi les habitants d'Arles et des environs, dont les groupes multicolores encombraient les gradins ruinés du vieil amphithéâtre. Des cris de joie, de mépris ou de colère, saluaient tour à tour les prouesses ou la lâcheté des combattants, hommes ou taureaux, et semblaient réveiller les échos du vieux cirque endormis depuis tant de siècles. Les Arlésiennes, moins pompeusement vêtues que les dames gallo-romaines, plus belles et plus séduisantes peut-être en leur costume pittoresque, battaient des mains et poussaient des exclamations de bonheur à tous les incidents dramatiques ou sanglants du drame. Il n'y avait plus de chevaliers ni de sénateurs, de plèbe ni de patriciens; les spectateurs se divisaient en deux classes : le public des premières places et celui des secondes.

Le ciel d'un bleu profond remplaçait peut-être avec avantage le vélarium de pourpre qui abritait jadis les fêtes du Cirque, et la majesté des ruines valait peut-être mieux pour l'effet pittoresque que les pompeuses colonnades et les marbres précieux disparus depuis les invasions des barbares. A ces décorations près, et malgré la différence de langage et de costume, on pouvait se croire transporté aux jours de l'empire romain. Les mêmes passions semblaient renaître sous le même soleil, et, malgré le dégoût que nous inspirait la vue de ce divertissement indigne, à notre avis, de notre époque et de notre pays, il nous était impossible de

ne pas ressentir une étrange émotion, en entendant des acclamations retentissantes s'élever de ces gradins muets depuis plus de mille ans, où jadis une foule enivrée applaudissait les gladiateurs qui savaient mourir avec grâce.

Les ferrades ne sont que des courses de taureaux dégéné-



Théâtre romain.

rées. Le plus souvent elles n'ont pas lieu dans les arènes, mais sur la place Royale.

Théâtre d'Auguste et de Livie. — Les ruines du théâtre, dont on reporte la fondation au siècle d'Auguste, mais qui fut à peu près entièrement reconstruit par Constantin, se trouvent à peu de distance et au midi de l'Amphithéâtre. Ce n'est plus qu'un assemblage de débris imposants, et il faut explorer les maisons voisines pour reconnaître et

retrouver les traces encore existantes de ce somptueux édifice, dont la ruine remonte aux premiers temps du christianisme. En 446, saint Hilaire fit enlever les marbres qui le décoraient pour les employer dans les églises de la ville. Il devint au VIIe siècle une forteresse, comme l'amphithéâtre.

Le grand axe du théâtre est de l'est à l'ouest, c'est-à-dire que le fond de la scène était du côté de la ville, tandis que la partie circulaire où se trouvaient les gradins était au levant. En entrant dans les maisons qui se trouvent de ce côté, on reconnaît çà et là des portions de voûtes inclinées sur lesquelles les gradins étaient appuyés. Il reste encore deux portions de la décoration extérieure. Celle du midi, engagée dans le mur de la ville, s'appelle *Tour Roland* : elle se compose de trois étages en arcades; mais le troisième date du moyen âge et n'a jamais appartenu à l'édifice primitif. La portion du nord n'offre plus que l'arcade du rez-de-chaussée, qui a conservé son entablement dorique. Contrairement à toutes les règles supposées de l'art antique, cet entablement porte une décoration d'une grande richesse. Les métopes sont occupés par des taureaux et leurs conducteurs représentés à mi-corps. Au-dessus règne une frise corinthienne ornée d'un rinceau à feuilles d'acanthe formant des enroulements d'où sortent des groupes d'enfants, de sangliers et de lièvres.

La décoration du premier ordre de la Tour Roland ressemble à celle que nous venons de décrire; mais elle est tout à fait fruste et dégradée; dans celle du second ordre, la frise corinthienne offre une ornementation plus simple.

On voit encore, dans l'intérieur du théâtre, deux colonnes corinthiennes en brèche d'Afrique, surmontées d'une portion d'architrave. Elles sont placées à gauche du centre de l'espèce de cul-de-four qui se remarque dans les théâtres antiques, et qui avait pour but de répercuter la voix des acteurs et d'en augmenter le volume et la sonorité.

Comme toutes les villes romaines, Arles avait son forum; mais les édifices qui formaient son enceinte ont à peu près complétement disparu. On ne peut guère citer aujourd'hui parmi les débris de ces édifices que les ruines du *Palais de Constantin* et celles d'un *Panthéon*. Les premières se composent de deux colonnes colossales de granit, sur la place des Hommes, qui ont été évidemment restaurées dans les premiers temps du christianisme; — d'une portion de salle voûtée, à plein-cintre et à lunettes, formant voûte d'arête; — de la tour *de la Trouille*, sur les bords du Rhône : cette tour communiquait avec les constructions de la place des Hommes. La tour de la Trouille n'a conservé de sa décoration primitive que quelques portions assez considérables de corniches. Du reste, l'intérieur est dans un tel état de délabrement et de saleté repoussante, que l'on ne doit s'y aventurer qu'en marchant avec toutes sortes de précautions.

Rien ne démontre d'une façon péremptoire que l'ensemble de ces ruines ait appartenu au palais de l'empereur Constantin; rien ne prouve non plus qu'une portion de salle circulaire, ornée de niches séparées par des colonnes, mérite bien justement le nom de Panthéon qui lui est donné par les antiquaires. Les antiquaires sont tous de la race de celui de Walter Scott : ils prennent volontiers les fondations d'une grange pour l'enceinte d'un *castrum* romain, et il ne leur en coûte rien d'habiller d'une épithète flatteuse trois ou quatre pierres frustes surmontées d'une apparence d'entablement.

Cependant, comme il faut des noms à toutes choses, nous ne voyons pas d'inconvénient à laisser aux ruines d'Arles celui que les archéologues du pays leur ont attribué.

Une colonne gigantesque, cannelée et d'ordre composite, se remarque en dedans de l'enceinte circulaire du Panthéon. La base porte sur le sol, et l'extrémité du fût va se perdre dans la voûte actuelle. La décoration extérieure du Panthéon correspond à celle que nous venons de décrire : elle se com-

pose d'arcades figurées dans le mur et séparées par des pilastres corinthiens. L'ensemble de ces ruines accuse une époque de décadence par le mauvais goût et la grossière exécution des ornements.

Sur la place royale on voit un bel obélisque en granit de l'Estevel. C'est le seul monument antique de ce genre qui ne vienne pas de la terre des Pharaons. Il a été découvert en 1389; mais il resta enfoui dans le sol jusqu'à la fin du règne de Charles IX. Toutefois son érection sur la place ne date que de 1676; les inscriptions gravées sur son piédestal montrent qu'il fut dédié à Louis XIV. On suppose qu'il décorait autrefois le cirque des courses en char. Il mesure 18 mètres de haut, et son piédestal 3 mètres et demi, ce qui donne à la hauteur totale du monument 21 mètres 50 centimètres. La base de ce monolithe, large de 5 mètres 65 centimètres, porte sur quatre lions en bronze. Bien qu'il décroisse plus rapidement que les obélisques égyptiens, ce qui le fait paraître un peu grêle, l'ensemble de ce monument ne manque pas d'élégance. Sous Louis XIV, le sommet de l'obélisque fut décoré du soleil du grand roi, remplacé lors de la République par le bonnet de la Liberté, et plus tard par l'aigle de l'Empire. Le gouvernement de Louis-Philippe lui a rendu le soleil, qu'il a toujours conservé depuis, et qui fait un assez mauvais effet.

Puisque nous voilà à la place Royale, nous allons entrer au musée, établi dans l'ancienne église Sainte-Anne. Il est surtout riche en tombeaux du Bas-Empire, dont plusieurs offrent une grande importance sous le double point de vue de l'art et de l'histoire. Nous citerons celui de *Julia Tyrannia*, décoré d'un grand nombre d'instruments de musique, et entre autres d'un orgue hydraulique. Le sarcophage de *Cornelia Jancæa* nous semble d'une époque antérieure au précédent et d'un meilleur style, ainsi que celui d'*Hydria Tertullia*, et d'*Aria Celiona*, orné de bustes placés sur la face du tom-

beau au milieu de figures plus petites, fort intéressantes à cause des costumes. Deux autres tombeaux sont décorés de bas-reliefs représentant, pour le premier une *chasse au sanglier et au cerf*, pour le second *la récolte des olives.*

Il faut mentionner aussi le bas-relief du Musée, — la statue de *Mithras;* — *Médée*, groupe de la dernière époque de l'art, mais d'une composition énergique; — un autel dédié à la bonne déesse; — un cippe avec une inscription en l'honneur de Constantin II; — une borne milliaire portant les noms de Théodose et de Valentinien; — un marbre trouvé dans le proscénium du théâtre et sculpté sur trois faces, dont la principale est divisée en trois parties : celle du cintre représentant *Apollon*, assis et appuyé sur sa lyre, et ayant à ses côtés un trépied; les deux autres parties sont occupées par des branches de laurier chargées d'oiseaux. Sur l'un des autres côtés de ce marbre, on voit un *Marsyas*, sur l'autre un *Phrygien aiguisant un couteau.* Toutes les figures ainsi que les ornements sont d'une exécution élégante et d'un beau style.

Mais le joyau du musée d'Arles consiste dans une admirable tête de *Diane*, d'une exécution et d'un style véritablement grecs, qui rappellent la grande époque de Phidias. On remarque aussi une tête d'empereur, dont le nez a été cassé comme celui de Diane, et qui, sans être aussi belle, peut se mettre à côté des meilleurs bustes romains du Louvre.

A côté des restes de l'art romain qui font la gloire d'Arles et que pourrait lui envier Rome elle-même, il est juste de citer les beaux édifices que lui ont légués les premiers âges de l'architecture chrétienne, et qu'on chercherait vainement dans la ville éternelle.

Vers le commencement du XIIe siècle, s'élevait à Arles la belle église de *Saint-Trophime*, où l'on retrouve, pour ainsi dire, les dernières formules de l'art latin mêlées et confondues dans le style roman. Un fronton peu aigu surmonte le

portail ; il est enrichi de moulures ornées de feuillages exécutés dans un goût emprunté à la tradition antique, ainsi que plusieurs autres détails du porche. Mais déjà la représentation de figures singulières, plusieurs chapiteaux, des bases décorées de lions et de chimères montrent que les sculpteurs chrétiens s'affranchissent des règles de l'art païen. L'histoire sainte se reproduit sur cette façade, à laquelle les siècles ont donné l'aspect du bronze, dans une suite de sujets d'une exécution un peu grossière, mais empreints d'un grand sentiment religieux. L'ensemble de ce portail forme une sorte de placage adossé contre un mur formé de petites pierres noyées dans le ciment et surhaussé d'une restauration plus moderne. La porte principale, qui semble cintrée à la première vue, laisse voir, après un examen plus approfondi, les rudiments de sa forme ogivale. Au milieu du tympan formé par les cintres des arcades, on voit Dieu le père, entouré des emblèmes des Évangélistes ; au-dessous, dans le linteau, on a figuré les apôtres. A la droite de Dieu sont les élus, les damnés à sa gauche. Entre les colonnes de marbre qui décorent les parties antérieures de la porte, sont sculptées des figures d'évêques, de saints, une Résurrection et d'autres sujets religieux.

Le clocher occupe le centre de l'édifice. Il est soutenu par quatre forts piliers supportant des arcades ogivales. La tour, de forme carrée et de style roman, a trois étages surmontés d'un attique, et séparés par des arcatures en plein-cintre. Ses fenêtres, également cintrées, sont décorées de colonnettes.

Le plan de Saint-Trophime est celui d'une basilique assez longue dont la nef appartient au style de transition, tandis que le chœur et l'abside sont du xve siècle (le cardinal Louis Lallement les fit construire en 1430).

On remarque dans cette église des autels décorés de bas-reliefs empruntés à des tombeaux du Bas-Empire, deux

tableaux de Fiusonnins, une *Ascension* en marbre, incrustée dans le mur de la chapelle des Rois, la pierre monumentale du cardinal Lallement et la chaire.

Le cloître attenant à l'église est un des plus beaux qu'on connaisse. Ses quatre galeries présentent au premier coup d'œil deux constructions bien distinctes, l'une romane, l'autre ogivale. La première des deux galeries romanes



Cloître Saint-Trophime.

nous paraît plus ancienne que l'autre, d'une exécution et d'un style plus voisins de l'art antique, comme le démontrent ses piliers et ses pilastres cannelés, qui surmontent des chapiteaux corinthiens assez correctement imités. Les arcades sont soutenues par des colonnes doublées, alternant avec des piliers larges et trapus dans la partie ogivale, tandis que, dans la partie romane, les piliers ne se rencontrent que de trois en trois colonnes. Les piliers

des galeries romanes sont décorés de statues d'une grande dimension, qui ont été détruites dans les arcades gothiques.

Les bas-reliefs sculptés sur les massifs des angles du cloître sont, dans la partie romane, d'une exécution bien supérieure à la partie gothique (XIIIe siècle). Les statues, préférables à celles du portail, appartiennent cependant à la même époque. Les ornements multipliés qui recouvrent celles du cloître, les plis nombreux et prolongés des draperies se rapportent évidemment au XIIe siècle.

Rien de plus saisissant que l'aspect de ce cloître.

La présence des monuments romains a exercé à Arles une heureuse influence sur l'art. On trouve dans plusieurs maisons particulières, et notamment dans celle de M. Artaud, où le propriétaire a eu l'idée de réunir divers fragments antiques, des morceaux de sculpture de la Renaissance fort remarquables. Le palier de l'escalier de cette maison est orné d'un bas-relief représentant une bacchanale de diables, d'une admirable exécution.

L'hôtel de ville d'Arles ferait l'orgueil d'une cité ordinaire; mais il faut convenir que le voisinage des monuments antiques diminue son importance. Il ne mérite pas cependant d'être dédaigné. C'est un élégant édifice construit au XVIIe siècle sur les dessins de Peytret, corrigés, dit-on, par Mansard. Il a deux façades, l'une sur la place du Plan de la Cour, l'autre sur la place Royale, toutes deux d'une ordonnance pompeuse et monumentale. La tour de l'Horloge semble appartenir au XVIe siècle; c'est une imitation gracieuse du mausolée romain de Saint-Remy.

Mansard ne contribua pas seulement à l'édification de l'hôtel de ville, il fournit aussi des dessins pour plusieurs maisons particulières. On voit encore une de ces maisons à la *Calade*, et une autre dans la rue du Collége.

Arles possède de jolies promenades, notamment celle qu'on appelle *la Lice*, plantée de trois allées d'arbres, et

bordée dans toute sa longueur par le canal de Craponne, qui arrose un paysage de jardins et de prairies. Le port du Rhône et ses navires aux voiles latines présentent un aspect animé, qui constraste avec la physionomie calme et mélancolique de la ville de Constantin et de saint Trophime.



Place Royale, l'église Saint-Trophime, l'Obélisque, l'Hôtel de ville.

On ne peut pas quitter Arles sans visiter les *Alyscamps*, la montagne des Cordes et l'abbaye de Montmajour.

Avant d'être un cimetière chrétien, les Alyscamps étaient consacrés aux dieux Mânes, et l'on peut supposer qu'au temps de la domination des Romains la voie qui conduisait de Marseille à Arles était bordée de tombeaux. Quand saint Trophime eut converti la contrée, il convoqua une assemblée de pieux personnages, afin de bénir ce cimetière et les monuments païens dont il avait chassé les faux dieux

pour y placer l'image du Rédempteur. Aucun des assistants ne voulut, par humilité, accepter l'honneur d'officier en une circonstance si solennelle. Le débat durait depuis longtemps, menaçant de ne pas finir, quand tout à coup le Christ, apparaissant au milieu des évêques, se mit lui-même à bénir le cimetière. Une chapelle plusieurs fois détruite et rebâtie fut élevée au lieu du miracle; elle s'appelle encore la *Genouillade*, et l'on y voyait jadis une fenêtre grillée indiquant l'endroit précis où le Fils de Dieu s'était prosterné à côté de saint Trophime.

Mais les chrétiens d'Arles ne se contentèrent pas d'emprunter aux païens leurs temples. Du jour où ils eurent consacré les Alyscamps, toute tombe vide reçut un nouvel hôte; souvent l'urne, encore pleine des cendres de quelque patricien, fit place au cadavre apporté par les moines de Saint-Honorat, qui eurent bientôt le monopole du droit de *mortellage*. Les Alyscamps acquirent rapidement une réputation de terre sainte. Selon Gervais de Tilleuse, maréchal du royaume d'Arles pour l'empereur Othon, il suffisait de livrer au cours du fleuve un cercueil destiné aux Alyscamps, en ayant soin cependant d'y déposer le prix des funérailles, pour que le mort arrivât à destination. Quand les marins du Rhône rencontraient ces esquifs funèbres, ils les saluaient d'un signe de la croix, persuadés que l'ange gardien du défunt le guidait jusqu'au port.

Aujourd'hui, les Alyscamps n'offrent plus qu'un champ de dévastation; les chapelles en ruines, les marbres mutilés, gisent sur le sol dans un état d'abandon complet. Par bonheur, le tracé du chemin de fer qui traverse les Alyscamps en diagonale en a respecté les principales dispositions. Il serait peut-être digne de la municipalité arlésienne de restaurer ce lieu, consacré par le souvenir de l'histoire et de la poésie. Jadis les Arlésiens l'ont dépouillé de ses tombeaux, pour en faire cadeau à des princes ou à des villes; c'est

ainsi que Paris s'est enrichi du sarcophage de Cécilia Aprula, Lyon de celui de Servilius Marcianus, Marseille de celui de Flavius Mémorius. Ce serait un honneur pour ces grandes cités de restituer au Campo-Santo de la Provence ces monuments vénérables, qui seraient mieux placés d'ailleurs à l'ombre des cyprès des Alyscamps que sous les voûtes de leurs musées.

Parmi les monuments qui sont restés debout dans la solitude des Alyscamps, mais que le temps a ruinés, nous citerons les restes de l'abbaye de *Saint-Césaire* (VIe siècle), *Notre-Dame de Grâce*, l'église de *Saint-Honorat*, dont la porte principale appartient au XIIe siècle, mais dont l'intérieur a été évidemment restauré au XIIIe ou au XIVe siècle. La crypte placée sous cette église date très-probablement de la fondation du christianisme à Arles. Dans une chapelle érigée au XIVe siècle, dite *Chapelle des Porcelets*, on voit encore des armes de cette illustre famille, qui étaient *d'or à un pourceau passant de sable.*

Il y a trente ans, un vaste marécage, coupé par des chaussées, s'étendait au nord-est d'Arles. Des monticules rocheux s'élevaient comme des îles au milieu des eaux stagnantes et des roseaux. Le plus considérable s'appelle *Mont-Major*; c'est là que, vers le Xe siècle, fut fondé un monastère célèbre par sa richesse et sa puissance.

Aujourd'hui, grâce à des travaux de desséchement, les marais et les étangs ont à peu près disparu. A leur place on voit une plaine fertile couverte de moissons abondantes ou de vastes prairies. Cette amélioration du sol, qui a doté le territoire d'Arles de nouvelles richesses, a été fort mal appréciée d'une certaine classe d'hommes qui s'étaient fait des étangs de Montmajour un lieu d'asile, où ils végétaient pourtant entre la fièvre et la faim. Il est vrai de dire que cette population malheureuse se recrutait d'ordinaire de condamnés évadés qui se bâtissaient des retraites inacces-

sibles au milieu des marécages, aimant mieux mourir de misère que d'expier leurs fautes par la prison.

Une église, une tour et des bâtiments claustraux sont tout ce qui reste de l'abbaye de Montmajour. On arrive par un chemin dont les méandres se déroulent à l'ombre de lentisques, d'arbousiers et de chênes verts, à une esplanade d'où la vue s'étend sur un magnifique panorama. Au milieu du désordre pittoresque des constructions mutilées, l'œil s'arrête d'abord sur l'église principale, construction du XIe siècle. Bien qu'elle soit de grande dimension, il est évident qu'elle a été commencée sur un plan plus considérable, qui n'a pas été suivi jusqu'au bout, comme le démontre le manque de proportions de la nef, sensiblement trop courte par rapport au transept et à l'abside.

La porte est cintrée et surmontée d'une grande fenêtre dont l'ogive est à peine indiquée; les voûtes sont également en ogives très-trapues. L'intérieur ne présente qu'une nef sans ornements, sauf le transept de gauche, terminé par une chapelle du XIVe siècle.

Sous l'église se trouve une crypte en forme de croix latine. Un peu au delà des transepts, à la place du chœur, est un mur semi-circulaire, percé de cinq arcades laissant apercevoir des chapelles séparées du chœur par un large promenoir.

Toute cette construction est d'une simplicité pleine de noblesse et de grandeur. La façon mystérieuse dont le jour pénètre dans l'intérieur de la crypte ajoute à l'impression religieuse que produit la vue de cet édifice.

A l'église est attenant un cloître dont les arcades surbaissées s'appuient sur des piliers cannelés. Chaque arcade est divisée à l'intérieur par quatre petits arcs cintrés que supportaient des colonnes aujourd'hui enlevées ou détruites.

Non loin de là est l'église de *Sainte-Croix*, remarquable par son aspect, qui se rapproche de celui d'un vaste mau-

solée. Son plan est celui d'une croix grecque. Une rotonde au centre communique avec trois culs-de-four remplaçant l'abside et les transepts. Un vestibule précède la coupole et tient lieu de nef. Sauf quelques moulures peu saillantes, l'intérieur de cet édifice est dépourvu d'ornements. A l'extérieur, chaque face est terminée par un fronton imité des frontons antiques, et l'on n'y voit d'autre décoration qu'une élégante corniche avec des moulures ornées d'arcs et de palmettes.

Dans le roc sur lequel cette chapelle est bâtie se trouvent une grande quantité de fosses vides, la plupart en forme de trapèze ou de triangle allongé et tronqué à la pointe; plusieurs n'ont pas plus d'un mètre de long. La profondeur n'excède pas deux pieds. On ignore quelle pouvait être la destination de ces fosses.

Une autre chapelle souterraine existe dans le flanc méridional du rocher de Montmajour. La tradition veut que saint Trophime y ait dit la messe. Que la tradition soit fondée ou non, il est certain que cette chapelle remonte au v[e] siècle ou au commencement du vi[e].

Elle se divise en deux nefs. La première, beaucoup plus ancienne et terminée par une abside semi-circulaire, est entièrement creusée dans le roc. Trois piliers taillés également dans le roc la séparent de la seconde, qui semble du viii[e] ou du ix[e] siècle. Elle est soutenue par des arcades et n'a pas d'abside. Toutes ces constructions ont un caractère de rudesse tout à fait primitif et rappellent les catacombes où les premiers chrétiens se rassemblaient pour célébrer les cérémonies du culte. Une porte à droite de l'abside communique à quatre cellules creusées dans le roc, dont la plus petite, qui n'a pas plus d'un mètre et quelques centimètres, est presque entièrement remplie par un fauteuil grossièrement ébauché dans la pierre. On appelle cette sorte de niche le *Confessionnal de saint Trophime*. Le saint, dit la légende, assis sur ce

fauteuil, écoutait les pénitents et leur parlait par une lucarne qui existe encore.

Une tour carrée qui élève à droite, près de la grande église, sa masse imposante couronnée de mâchicoulis, date du XIVe siècle, et fut construite par l'évêque Pons d'Ulmo. Elle faisait partie des fortifications qui ont été démolies pour bâtir le corps de l'abbaye, élevé au XVIIIe siècle.

La Révolution, qui a respecté l'église, les chapelles et la tour de Montmajour, a démoli en grande partie l'abbaye. Le temps ahève aujourd'hui l'œuvre de destruction commencée par les hommes, et semble ne pas vouloir porter atteinte aux bâtiments du moyen âge. Toutefois, ce qui reste du logement des moines a encore un air de palais qui donne une haute idée de leur richesse et de leur puissance.

Nous avons dit plus haut que la colline des Cordes, située à peu de distance de Montmajour, devait son nom au souvenir de la ville de Cordoue. L'opinion la plus commune dans le pays veut, en effet, que les Sarrasins aient établi, au VIIIe siècle, une place d'armes sur son sommet, aujourd'hui couvert de broussailles. Il n'est pas douteux que ce lieu a été fortifié, comme le démontrent les ruines d'une muraille qui se prolonge sur tout le flanc méridional de la montagne.

Au sommet et près des escarpements du nord, on voit une caverne taillée dans le roc, et dans laquelle on descendait autrefois par un plan incliné, aujourd'hui obstrué par des éboulements et d'épaisses broussailles. Sa profondeur moyenne est d'environ 5 mètres, et sa longueur de 25. Au bas de la descente est une sorte de vestibule taillé dans le pic à ciel ouvert, dont le plus grand diamètre mesure environ 30 pieds, et qui est arrondi en demi-cercle à ses deux extrémités. Une entrée taillée, assez semblable à l'ouverture d'un four, donne accès dans une sorte de corridor terminé par une chambre en forme de demi-cercle du côté de l'ouest, et coupée carrément du côté du levant. Les parois de cette

chambre sont taillées dans le roc, un peu obliquement, de façon que le haut surplombe le sol. Le toit est formé de grandes pierres plates, la plupart posées à plat de chaque côté, se réunissant au milieu et s'appuyant l'une sur l'autre, maintenues par leur propre poids et par la portion qui repose à terre. Bien qu'elles n'aient pas été travaillées, leurs interstices ne laissent pénétrer qu'une faible lueur. L'intérieur du souterrain est travaillé avec quelque soin, et les parois sont polies de telle façon qu'on n'y aperçoit aucune trace d'outil.

On a comparé le plan de la grotte des Cordes à une croix ou à une épée, et on a tour à tour supposé qu'elle avait eu une destinée religieuse, qu'elle avait servi à consacrer le souvenir d'une conquête, que les Sarrasins l'avaient creusée pour en faire un magasin dans lequel ils renfermaient les dépouilles des vaincus, et, enfin, qu'elle pourrait bien être un dolmen.

Quoi qu'il en soit, ce nom de *Grotte des Fées*, qu'on donne généralement aux monuments druidiques, et la sauvagerie, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tout à fait primitive de la construction, nous portent à attribuer au souterrain de Cordes une origine celtique.



Viaduc d'Arles.

VII.

D'ARLES A MARSEILLE.

Le convoi semble quitter à regret la ville de Constantin. Après avoir longé sa double enceinte, il traverse le boulevard et se lance au milieu des immenses ateliers du chemin de fer. Ces ateliers se composent d'un ensemble de constructions dont le centre est occupé par une rotonde de 50 mètres de diamètre sur 19 de hauteur, percée de 30 portiques donnant accès aux locomotives.

Pour trouver la place nécessaire à ces constructions, il a fallu écorner l'enceinte des Alyscamps, et la chapelle de la Genouillade se trouve enclavée dans le périmètre des ateliers.

Nous avons dépassé la chapelle de Saint-Honorat. La locomotive s'élance sur un magnifique viaduc bâti sur pilotis, long de 769 mètres, formé de 31 arches, mesurant chacune 21 mètres de largeur et 8 mètres d'élévation. Ses fondations ont offert de grandes difficultés, à cause du sol tourbeux sur lequel il est construit. Le chemin traverse une campagne charmante ; de nombreux aqueducs coupent de lignes blanches les vertes prairies, les champs de mûriers et d'oliviers.

Ce sont des canaux de desséchement parmi lesquels vous remarquerez les innombrables arcades du canal d'Adam de Craponne, le bienfaiteur de la contrée, dont le génie persévérant changea, au XVIe siècle, en un magnifique jardin de 10 000 hectares une partie des déserts de la Crau.

La reconnaissance publique lui a élevé une statue, il y a quelques années, dans la petite ville de Salon, sa patrie.

A l'est, c'est la Crau-Haute, qui n'est coupée que d'oliviers entremêlés de vignes et d'amandiers. On y récolte du vin fort estimé dans le pays, un peu épais et liquoreux pour des palais habitués aux vins secs de Bourgogne et de Bordeaux, mais dont une fabrication plus soignée améliorerait certainement la qualité.

Raphèle, la première station au sortir d'Arles, n'est qu'un hameau sans importance. Le convoi continue sa route jusqu'à *Saint-Martin*, dont la chapelle se cache derrière un bouquet d'ormeaux, au milieu de belles prairies artificielles entrecoupées de mûriers, d'aubépines, de lilas et de platanes. La nature se pare avec un éclat et une coquetterie qui vont nous faire trouver plus arides et plus désolées les plaines de la Crau-Coussol.

C'est un assez triste séjour que la station d'*Entressens*. Plus triste encore est sa vaste étendue de terre rougeâtre, à peine couverte çà et là de touffes de thym et de graminées rampantes au milieu des cailloux. C'est le désert, un véritable désert africain avec un soleil de plomb et un ciel d'indigo foncé. Vous n'apercevez ni bâtiments ni cultures; à peine çà et là quelques bouquets de chênes à kermès, quelques masures couvertes de roseaux, ou des pans de muraille élevés avec d'énormes cailloux pour abriter les bergers contre les violences du mistral.

Le mistral, le Parlement et la Durance sont les trois fléaux de la Provence, disait un vieux proverbe. Il n'y a plus de Parlement; la Durance a été plus d'une fois vaincue par les

efforts de l'homme; mais jusqu'ici le mistral n'a pas encore trouvé de maître. C'est lui qui entretient l'aridité des collines, des montagnes et des plaines de la Provence, depuis les temps reculés où une malheureuse imprudence déboisa la contrée. Depuis cette époque, en effet, il empêche la formation de la couche de terre végétale, et balaye sans cesse les graines qu'elle contient. Les Romains qui, sous Auguste, élevèrent un temple au mistral, comme à une divinité



La Crau, entre Arles et Marseille.

malfaisante dont il fallait conjurer la colère par des sacrifices, eussent mieux fait d'arrêter les défrichements des forêts.

Cependant, le désert de la Crau, n'en déplaise aux imprécations des touristes, a un air grandiose et poétique. Il ne présente pas l'aspect monotone et ennuyeux des riches plaines de la Beauce et de la Brie, d'ailleurs tout aussi arides que lui après la moisson. Sa désolation même lui imprime un caractère d'autorité solennelle qui laisse dans l'esprit une ineffaçable impression. Sous les cailloux qui semblent cou-

vrir une nature morte, croît un gramen délicat suffisant pour la pâture de plus de 150 000 moutons, qui parcourent pendant six mois de l'année ces vastes plaines.

Quand vient la saison d'été, les troupeaux vont chercher dans les Alpes une nourriture plus abondante et un air moins embrasé. C'est alors un curieux spectacle que de voir ces longues armées bêlantes traverser lentement le désert sous la conduite de quelques bergers d'une physionomie étrange et vêtus d'un costume pittoresque et sauvage. Une file de chèvres noires, portant au cou une sonnette retentissante, marchent en avant des troupeaux, sur un seul rang, comme les sapeurs d'un régiment en campagne.

Ainsi que le Sahara africain, la Crau-Coussol a ses effets de mirage. Quand viennent les grandes chaleurs et vers le milieu du jour, le terrain où l'on se trouve paraît tout à coup borné par une inondation générale. Les quelques cabanes entourées d'arbres qui sont perdues çà et là dans la plaine semblent alors comme des îles assises au bord d'un lac limpide, reflétant l'image renversée du rivage. A mesure qu'on approche, le bord de cette inondation apparente diminue de grandeur et disparaît bientôt pour se reformer plus loin.

La Crau-Coussol commence avant Entressens et se prolonge au delà. Toutefois le désert ne finit pas brusquement. Déjà avant Entressens, des brumes s'élevant dans la direction du sud-ouest annoncent le voisinage de la mer; on voit surgir çà et là comme des symptômes de végétation; les marais succèdent aux cailloux. A gauche, voici l'étang d'Entressens, et plus loin la silhouette dentelée des montagnes rocheuses se découpant sur le ciel. Des groupes d'oliviers, d'abord rares et chétifs, puis plus serrés et plus beaux, se montrent sur les pentes des coteaux qui bordent le chemin. Les vignes se mêlent

aux oliviers et aux amandiers. Avec le canal de Craponne qui se montre de nouveau la campagne redevient verte et fleurie.

Nous voici à la station de *Constantine*; à partir de ce hameau, le convoi entre dans la délicieuse vallée de Saint-Chamas et s'enfonce à chaque tour de roue dans de nombreuses tranchées, au sortir desquelles apparaissent d'agrestes collines aux formes bizarres, mais nettement accentuées. Ces collines sont coupées de charmants vallons, pleins de calme, de fraîcheur et de verdure, véritables oasis au milieu de la Provence brûlée et stérile.

Ce cône tronqué percé de cavernes, aux flancs couverts de chênes verts et d'arbustes, et qui semble le roi des hauteurs environnantes, porte à son sommet les ruines imposantes du château de Miramas. Il domine une vallée dont les coteaux tapissés de prairies et de bouquets d'arbres laissent en s'entr'ouvrant voir *Saint-Chamas* assise au bord de l'étang salin de Berre.

Nous descendrons des sentiers bordés de haies fleuries, d'oliviers et de chênes verts, pour arriver jusqu'à cette petite ville, qui mérite bien une visite.

Elle possède la poudrerie la plus importante de France; l'aqueduc qui traverse la vallée et qui précède Saint-Chamas amène l'eau nécessaire pour faire tourner les douze moulins à pilons de l'usine gouvernementale, située sur le bord de l'étang.

Saint-Chamas, que l'on croit avoir été bâtie en 1328, est partagée en deux par la colline qui longe l'étang; un tunnel de 60 mètres de longueur, *Lou partus* (le pertuis), sert à faire communiquer ces deux fractions de la petite ville. Celle qui est située le long de l'étang est agréablement bâtie et a un aspect vivant et animé qu'elle doit à son port. Sur le flanc de la colline, on voit des maisons pratiquées dans le roc, et l'œil n'aperçoit pas du premier coup par quels chemins

les troglodytes de la Provence peuvent arriver à leurs habitations aériennes.

A cinq cents pas de la ville, au milieu d'une plaine traversée par la Touloubre, on voit le pont Flavien, héritage monumental légué par les Romains. Il se compose d'une seule arche dont l'appareil est formé de grands blocs de pierre; à chacune de ses extrémités s'élève une arcade corinthienne surmontée d'une frise extérieure.

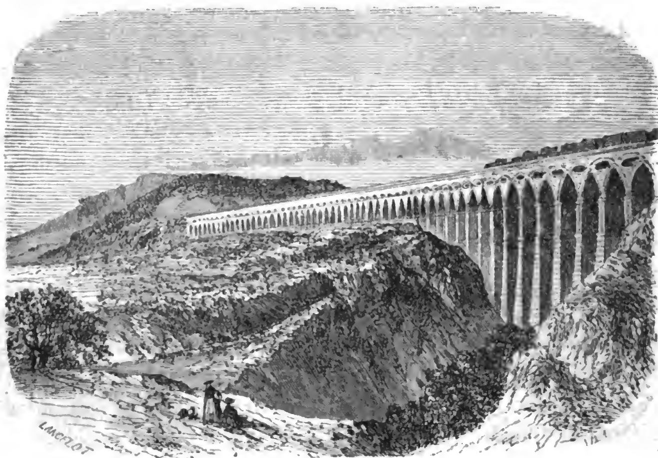
Le pont Flavien mesure 21 mètres 40 centimètres de longueur et 6 mètres 20 centimètres de largeur; la hauteur des arcs jusqu'au-dessus de l'entablement est de 7 mètres.

La décoration est des plus simples. Chaque côté des angles des arcades est orné d'un pilastre corinthien cannelé supportant un entablement dont la frise est richement sculptée. Au-dessus de l'entablement, à l'aplomb des pilastres, est sculpté un lion d'une exécution assez médiocre, mais d'une belle tournure. L'harmonieuse proportion des arcades et l'élégante simplicité de l'ensemble, bien plus que la richesse ou l'abondance des ornements, font le mérite du pont Flavien, et ce n'est pas un mérite à dédaigner.

A peine avons-nous regagné le convoi, qu'il traverse le viaduc de Saint-Chamas, le plus remarquable de tous ceux du chemin de fer. Ce monument, d'un aspect si pittoresque et d'une construction si originale, se compose de quarante-neuf arches à plein-cintre dont les arcades forment, en se croisant au tiers de leur hauteur, une série d'ogives. Le tympan au-dessus de chaque pile est évidé, ce qui donne une grande légèreté à l'ensemble de l'édifice, tandis que l'espace compris entre les trois arcs de cercle de chaque pile est occupé par des briques. Chaque arche a 6 mètres d'ouverture; la longueur totale du viaduc est de 385 mètres, sa plus grande hauteur au-dessus des eaux de la Touloubre qu'il franchit est de 26 mètres, sa plus petite de 9 mètres.

De l'autre côté du viaduc de Saint-Chamas, la voie s'en-

fonce successivement dans plusieurs tranchées et côtoie un rideau de collines sauvages à l'est. A l'ouest, la vue se porte sur l'étang de Berre, dominé tout entier par le railway. Aux collines succèdent des montagnes qui, en s'entr'ouvrant dans la direction de l'est, forment la vallée de l'Arc, où le chemin de fer traverse sur un remblai des vastes communaux en friche. Dans la direction du sud-est, au



Viaduc de Saint-Chamas.

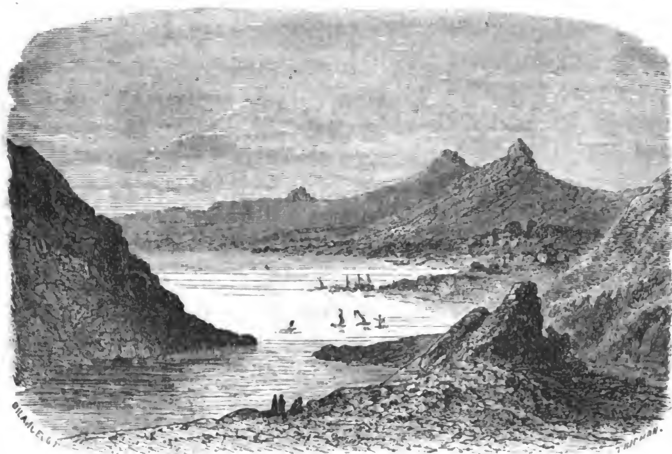
milieu de prairies artificielles et de plantations de mûriers, d'oliviers et de figuiers, vous apercevez la façade du Château-Merveille, ainsi nommé par un de ces tropes familiers au langage provençal, mais qui ne mérite guère son nom.

Nous voici à la station de *Berre*, distante de près de 2 kilomètres de la ville de ce nom

Berre se pique d'une antique origine, et pour le prouver elle montre les restes d'une vieille enceinte en fort mauvais état. Il est certain qu'elle envoyait au moyen âge un député

aux états généraux d'Aix, et qu'elle devint une place forte pendant les guerres de religion. Aujourd'hui c'est une petite ville d'un aspect assez maussade, vivant tant bien que mal de la pêche et de ses salines, plutôt mal que bien, à cause des fièvres endémiques attribuées aux vapeurs malsaines de l'étang qui baigne ses pieds.

Tout près de la station de Berre, on traverse un viaduc



L'étang de Berre.

long de 85 mètres et composé de cinq arches, dont les trois du milieu présentent à leur base des arcs renversés.

A droite, au pied d'un amphithéâtre semi-circulaire de montagnes, se montre le village de la Tare, au milieu d'une forêt d'amandiers; mais bientôt le sol redevient aride, les montagnes se rapprochent et semblent pousser la voie au bord de l'étang de Berre. Voici la station de *Rognac*, village situé dans une plaine fertile, mais qui cependant ne mérite pas de nous arrêter, à moins que nous ne voulions faire une visite à l'ermitage de Vitrolles.

Dans ce cas, une fois à Rognac, nous suivons la grande route de Marseille jusqu'au viaduc de la Grande-Beaume (longueur, 46 mètres; hauteur au maximum, 70 centimètres; chaque arche mesure 8 mètres de largeur), tout près de celui de Baou, qui franchit une vallée des plus pittoresques sur cinq arches d'inégale grandeur (longueur, 74 mètres 50 centimètres; hauteur au maximum, 9 mètres). Après avoir traversé la voie sur une des arches de l'aqueduc, nous gravissons les escarpements rapides de la montagne de Vitrolles.

Suivons ce sentier qui contourne les bords d'un ruisseau coulant au fond d'un ravin ombragé d'arbres vigoureux, fait mille détours à travers des défilés de rocs sauvages, passe devant la caverne de la Grande-Beaume, et nous mène au pied d'un rocher qui s'élève comme une tour au milieu des montagnes environnantes. Un escalier pratiqué dans le roc nous conduit au sommet, où se trouve l'ermitage bâti sur les ruines d'un vieux château. L'ermite n'est point un de ces anachorètes qui menaient au désert la rude vie que vous savez. Il vous fera les honneurs de sa demeure avec une avenante cordialité, vous conduira sur sa terrasse, dont il a essayé de faire un jardin, et vous désignera les uns après les autres les hameaux, les bourgades que vos yeux pourront saisir dans le splendide panorama qui s'étale de toutes parts à vos regards charmés : Vitrolles et son plateau, l'étang de Berre dans toute son étendue, les collines de Berre, de Marignanne et de Lyons, la mer étincelante au delà des hauteurs de la chaîne de l'Estaque, où le chemin de fer s'enfonce et disparaît, les Alpines, Saint-Chamas, et tant d'autres montagnes aux formes solennelles et bizarres, surgissant au milieu des vallées ou découpant sur le ciel leurs cimes dénudées.

Notre devoir de cicerone nous oblige à reprendre le convoi

à Rognac; mais la distance qui nous sépare de ***Vitrolles*** est bientôt franchie, sans que rien d'intéressant mérite d'arrêter nos regards.

Après Vitrolles, le chemin se perd dans des tranchées sauvages et traverse le viaduc de la Cadière, construit dans le même système que celui de Saint-Chamas, dont il représente le dessin en miniature (7 arches; longueur, 64 mètres 60 centimètres; hauteur, 8 mètres). Nous passons rapidement devant la station du ***Pas-des-Lanciers***, située sur un plateau, à peine égayé de quelques bouquets d'arbres rabougris, d'arbustes mutilés par la dent des chèvres, et de touffes de plantes marines.

Pendant que nous demandons l'origine de ce nom bizarre à nos compagnons de route, qui ne peuvent rien nous répondre de satisfaisant, le convoi s'est précipité dans une tranchée dont les talus s'élèvent à une immense hauteur. Le sifflet de la locomotive déchire l'air de sons perçants, le jour baisse, la nuit se fait, le convoi semble vouloir plonger dans les entrailles des rochers. Nous sommes dans le souterrain de la Nerthe.

Nous irions du train solennel d'une diligence, que l'obscurité à peu près complète où nous sommes ensevelis ne nous permettrait pas d'admirer les hardis et prodigieux travaux de ce tunnel, le plus long de tous ceux qui ont été construits en France, puisqu'il mesure 4617 mètres de longueur, 500 mètres environ de plus que le beau tunnel de Blaisy.

Les puits sont au nombre de 22, espacés par conséquent à peu près de 200 mètres. Le premier du côté du nord n'est qu'à 18 mètres de l'entrée, tandis que le second est à 347 mètres de la sortie. Le moins profond, le n° 1, a 20 mètres; le plus profond, le n° 14, én a 185. Leur diamètre est de 3 mètres; la longueur de la galerie transversale est de 10 mètres, et sa largeur de 3 mètres.

Le souterrain aboutit avec le ravin même. Dans son parcours, il a une rampe de 1 millimètre et une pente de 1 millimètre qui se partagent à peu près également. La hauteur de la voûte est de 10 mètres, sa largeur, hors d'œuvre, de 8 mètres. Il a la forme d'une ellipse tronquée, de façon que les pieds-droits en s'évasant résistent mieux aux poussées extérieures. Le seuil de la galerie fait arc à revers. A son centre, et recouvert par le ballast, règne dans toute sa longueur un aqueduc de 1 mètre de hauteur, communiquant par de petits aqueducs transversaux aux puisards qui occupent la partie inférieure des puits d'extraction.

L'espace nous manque pour faire un résumé même rapide des difficultés sans nombre vaincues par le talent des ingénieurs chargés de la direction des travaux. Disons seulement que ces travaux ont coûté 10 200 000 francs, soit 2 200 francs par mètre.

Mais nous avons franchi le souterrain. Une gorge sauvage, bordée de rocs aux formes étranges, digne de servir de vestibule à l'Enfer du Dante, offre à nos yeux éblouis la brusque réapparition du soleil, ses flancs pelés, plaqués d'ocre rouge et de tons gris verdâtres. Tout aussitôt un merveilleux tableau succède, avec la rapidité d'un changement de décor d'Opéra, à cette nature austère et mélancolique : c'est la mer, c'est la Méditerranée, dont les flots bleus, tachetés de voiles blanches, viennent mourir à 100 mètres au-dessous de la voie, découpant en de vives arêtes les contours déchiquetés de la côte.

Un écrivain célèbre à plus d'un titre, M. Thiers, a dessiné à grands traits les lignes principales du panorama splendide des environs de Marseille.

« Deux grandes chaînes de montagnes s'entr'ouvrent, embrassent un vaste espace et, se prolongeant dans la mer, viennent expirer très-avant dans ses flots. Marseille est enfermée dans cette enceinte. Lorsque, arrivant au

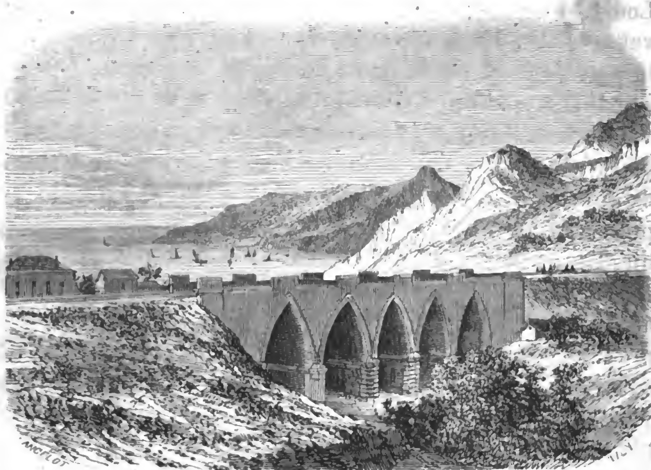
nord, on parvient sur la première chaîne, on aperçoit tout à coup ce bassin immense : son étendue, son éblouissante clarté vous saisissent d'abord. Bientôt après, on est frappé du sol et de sa singulière végétation. Il faut renoncer ici aux masses arrondies, à la parure si fraiche et si verdoyante des bords de la Seine et de la Garonne. Une masse immense de calcaire gris et azuré forme la première enceinte. Des bancs moins élevés s'en détachent et, se réunissant dans la plaine, composent un sol inégal et varié. Sur chaque hauteur s'élèvent des bouquets de pins d'Italie, qui forment d'élégants parasols d'un vert sombre et presque noir. Des oliviers à la verdure pâle, à la taille moyenne, descendent le long des coteaux et contrastent par leur petite masse arrondie avec la stature élancée et le superbe dôme des pins. A leurs pieds croît une végétation basse, épaisse et grisâtre. C'est la sauge piquante et le thym odorant qui, foulés aux pieds, répandent un parfum si doux et si fort. Au centre du bassin, Marseille, presque cachée par un coteau long et fuyant, se montre de profil, et sa silhouette, tantôt effacée dans la vapeur, tantôt apparaissant entre les ondulations du sol, vient se terminer dans l'azur des mers par la belle tour de Saint-Jean. Au couchant s'étend la Méditerranée, qui pousse dans les terres des lames argentées; la Méditerranée, avec les îles de Pomègue et de Ratonneau, avec le château d'If, avec ses flots calmes ou agités, éclatants ou sombres, et son horizon immense où l'œil revient et erre sans cesse en décrivant des arcs de cercle éternels. »

Après la station de *l'Estaque*, nous traversons deux viaducs, celui des Riaux et celui de Château-Follet.

Le viaduc des Riaux a 6 arches à plein-cintre, de 8 mètres d'ouverture. Sa longueur totale est de 79 mètres. Il traverse un vallon des plus pittoresques et d'une beauté sévère; son ordonnance mâle et robuste s'harmonise bien avec cette

gorge mélancolique, aux lignes accentuées comme celles d'un paysage du Poussin.

Le viaduc de Château-Follet doit son nom au voisinage d'un énorme bâtiment que la bizarrerie prétentieuse de sa construction a fait appeler ainsi. Il est formé de 5 arches ogivales de 8 mètres d'ouverture chacune ; sa longueur est de



Viaduc de Château-Follet.

56 mètres, ses parapets sont découpés en créneaux comme une muraille féodale.

Après l'avoir franchi, nous entrons dans une profonde tranchée, au sortir de laquelle le chemin suit la mer sur un remblai de 17 mètres, soutenu du côté de la Méditerranée par une muraille cyclopéenne, longue de 95 mètres. Puis il s'enfonce de nouveau dans la tranchée, puis la mer reparaît; puis une ramification de la chaîne de l'Estaque nous dérobe Marseille, que nous venions d'entrevoir.

Sur un mamelon aux flancs couverts de pins, s'élève un beau château flanqué de tourelles, et qui étale son opulence

aristocratique au milieu de jardins verdoyants; c'est le château des Sept-Tours, une des plus ravissantes habitations que puissent envier les amateurs les plus enthousiastes de la villégiature.

Dès que nous l'avons entrevu, le convoi se précipite à toute vapeur dans la gueule béante du tunnel de Saint-Louis, long de 460 mètres; puis nous entrons dans la vallée des Ayglades, la plus souriante, la plus parée, la plus radieuse de toutes celles que nous avons traversées !

Encore un viaduc, le viaduc des Ayglades, d'où nos regards charmés plongent sur les sites variés et pittoresques de la vallée, sur ses habitations luxueuses, ses bosquets de pins, ses coteaux couverts d'oliviers, ses jardins, ses eaux limpides et murmurantes. Si la rapidité du convoi vous le permet, vous aurez pu apercevoir, au-dessus d'une falaise de rochers, un vieux château que la tradition appelle, sans preuves sérieuses, le château du roi René; et presque aussitôt le château des Ayglades, qui mérite un regard autant pour le charme de sa situation que parce qu'il fut habité par le directeur Barras.

Le chemin coupe en deux la belle propriété de la Floride, dont il a détruit impitoyablement les magnifiques serres. Après vient Saint-Barthélemy. Les châteaux, les maisons de campagne, les bastides se multiplient de plus en plus. La terre rougeâtre des coteaux se constelle d'innombrables taches blanches. Partout où le sol a offert quelques pieds carrés de superficie à peu près de niveau, le négociant de Marseille s'est construit une habitation champêtre, où il vient régulièrement passer tout le temps que lui laissent ses affaires et son commerce.

En aucun lieu du monde la passion de la villégiature n'a été poussée aussi loin. Il faut le dire, d'ailleurs, à la louange des descendants des Phocéens : leur ambition est

modeste et ne rêve pas les somptueux jardins de Lucullus ; quatre murailles blanchies à la chaux, enfermant un olivier rabougri, trois ceps de vignes et un figuier tortu, composent pour le citadin de la rue Saint-Féréol ou de la Cannebière la plus délicieuse des retraites. Celui qui a le bonheur de posséder deux pins d'Italie s'en montre aussi fier qu'un lord anglais de son parc immense. Il rêve que ses arbres lui donnent de l'ombre et que son jet d'eau, alimenté de ses propres mains, ajouterait aux splendeurs hydrauliques de Versailles.

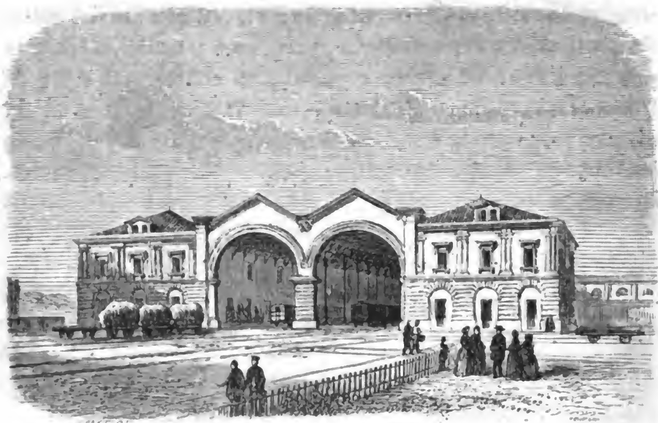
Dans ce réduit à ciel ouvert, où le soleil verse à flots une chaleur de fournaise, notre Marseillais ne se donne pas seulement la joie de *respirer le frais*, comme il dit, mais surtout il y vient pour le plaisir de chasser sur ses terres. Lorsque les dimensions trop restreintes de son domaine ne lui permettent pas de bâtir une bastide, il construit une sorte d'abri qu'on appelle un *poste*, et là il passe de longues heures, pourvu de munitions abondantes, à guetter le passage des grives, le seul gibier que la Providence injuste accorde à son ambition de Nemrod.

Mais le convoi entre de nouveau dans une tranchée, c'est la dernière, bientôt il arrive à une vaste esplanade où s'élèvent les élégantes constructions de la gare.

Avant d'entrer dans la grande ville, il est juste de nous arrêter un instant dans cette gare, la plus importante de toutes celles du réseau de la Méditerranée.

Elle est construite sur de vastes proportions et dans un style imité de l'architecture antique, dont la simplicité s'harmonise mieux que tous les autres avec la sérénité du ciel méridional. Une cour longue de 171 mètres, sur environ 80 mètres, y donne accès du côté de la ville, qu'elle domine de toutes parts. Cette cour est mise en communication avec Marseille par des rampes douces pour les voitures, et par de vastes escaliers pour les piétons. Un beau vestibule à

arcades annonce le bâtiment principal, renfermant des salles d'attente vastes et commodes, disposées parallèlement à la voie, et s'ouvrant sur la grande salle couverte, longue de 159 mètres et large de 30 mètres. De l'autre côté de la salle se trouvent le vestibule d'arrivée et deux cours, l'une destinée au service des voitures, l'autre au service des marchandises.

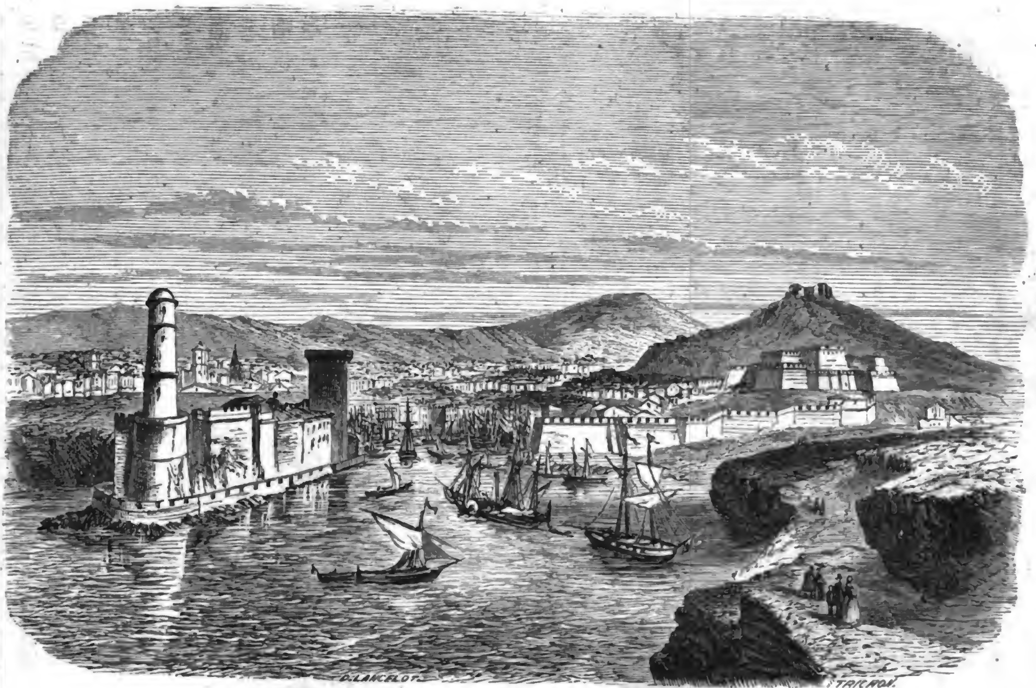


Gare de Marseille.

VIII.

MARSEILLE.

Rien de plus poétique que la légende de la fondation de Marseille. Les Phocéens, frappés de l'admirable situation de la contrée, habitée par les Sigobriges députèrent Protis, un des leurs, auprès du roi Naut ou Nanus, pour contracter une alliance au nom des deux peuples. Protis arriva au moment où la fille du roi, Gyptis, était appelée à choisir un époux. Selon la coutume des Sigobriges, la jeune fille devait porter un vase plein d'eau à celui des assistants auquel elle voulait accorder sa main. Gyptis, frappée de l'aspect martial et de la bonne grâce de l'étranger, s'arrêta devant lui et lui tendit le vase en rougissant. Protis, devenu le gendre de Naut, se fixa dans le pays avec ses compagnons, et fonda une colonie qu'il



Vue de Marseille.

nomma *Massalia* (*mas salia*, demeure salienne). Plus tard Massalia devint *Massilia*, et enfin *Marseille*.

La nouvelle colonie fit des progrès rapides. Cinq cent quarante-deux ans avant Jésus-Christ, la conquête de l'Ionie par Harpagus accrut encore la population de Marseille d'un grand nombre de proscrits phocéens. Dès cette époque elle prend rang parmi les plus importantes cités commerciales du monde connu. Ses vaisseaux visitèrent les ports de l'Asie Mineure, de la Grèce et de l'Italie, pendant qu'elle introduisait la culture du blé, de la vigne et de l'olivier dans les campagnes voisines. Un vaste port, le Lacydon, reçut les navires de toutes les nations; une enceinte fortifiée protégea la colonie du côté des terres. Sa marine ne resta pas seulement l'instrument d'un commerce actif et florissant; plus d'une fois elle entra en lutte contre les flottes de Tyr, de Rhodes et de Carthage.

Mais les Grecs n'avaient pas seulement apporté avec eux leur esprit commercial et industriel ; l'Olympe d'Homère et d'Hésiode les avait suivis sur ces nouveaux rivages. Les habitants de Massilia professaient un culte particulier pour l'Apollon delphien et pour la Diane éphésienne, à qui ils élevèrent un temple dans l'enceinte même de la citadelle.

Leur constitution politique paraît avoir eu pour base une sorte d'aristocratie financière. Le peuple choisissait parmi les notables citoyens, c'est-à-dire parmi les plus riches et les plus considérés, six cents pères de famille appelés *timouques* (revêtus d'honneurs), pour en former un conseil souverain ; les timouques nommaient parmi eux quinze administrateurs de la cité, et trois fonctionnaires dont les attributions se rapprochaient de celles des consuls romains.

Nous ne saurions entreprendre d'écrire ici même une esquisse de l'histoire de Marseille ; à peine nous est-il permis d'en feuilleter les pages les plus brillantes ou les plus dramatiques. Disons seulement que la civilisation de la colonie

phocéenne, et une civilisation très-avancée, fut contemporaine de son commerce et de son industrie. On possède des monnaies marseillaises du ve siècle avant l'ère chrétienne, d'un remarquable travail, et des drachmes du ive siècle à l'effigie de Diane, où l'on trouve d'admirables beautés, même en les comparant aux chefs-d'œuvre de Corinthe et de Syracuse.

Les navigateurs marseillais, après avoir fondé dans les environs des colonies qui devinrent bientôt florissantes, *Nicæa* (Nice), *Catharista* (la Ciotat, la ville à la cithare), *Antipolis* (Antibes), en établirent d'autres sur les côtes d'Espagne et d'Italie, *Dercia*, *Roses*, *Ampuria*, *Elea*, *Monaco*.

Presque toutes les rivales de Massilia s'effacent peu à peu devant elle. Les armes d'Alexandre, en ruinant Athènes et Tyr, plus tard celles de Rome en détruisant Carthage, la rendent maîtresse sur toutes les mers. Une étroite alliance, une amitié sincère l'unit à Rome. La première de ces villes avait reçu, il est vrai, d'éminents services de la seconde. Lorsque Rome eut été dévastée par Brennus, Marseille envoya aux Romains tout l'argent de son trésor; plus tard, quand Annibal traversa la Gaule, les Marseillais avertirent les Romains de sa marche, excitèrent la résistance des Cavares, fournirent des vaisseaux pour la guerre, et offrirent des secours après la bataille de Cannes.

Rome se montra reconnaissante. A diverses reprises elle aida Massilia contre les barbares, et enfin, lorsqu'elle forma dans le midi de la Gaule conquise la province de la Narbonnaise, elle épargna le territoire de son alliée et lui laissa toute son indépendance.

Malheureusement, cette amitié des deux républiques reçut une fatale atteinte de la chute de la liberté romaine. Marseille ayant pris parti pour Pompée, César l'assiégea et parvint à s'en emparer après un long siége où elle se défendit avec héroïsme. Il lui laissa ses lois, mais il lui enleva, à l'excep-

tion de Nice, toutes ses colonies, la dépouilla de ses armes et de ses vaisseaux, établit deux légions dans la citadelle et une flotte romaine dans le port de Joliette (*Julii statio*), et fit porter à son triomphe la statue de Marseille vaincue. Ce spectacle arrache à Cicéron une apostrophe éloquente et indignée : « Nous avons vu, s'écrie-t-il, comme le dernier exemple de la décadence de notre empire, porter dans un triomphe l'image de Massilia, de cette cité sans le secours de laquelle nos généraux n'auraient jamais vaincu de l'autre côté des Alpes. »

Toutefois, en perdant son indépendance, Marseille garde le premier rang parmi les cités commerciales. La culture des lettres et des sciences la console de la ruine de sa liberté en forçant ses vainqueurs à l'admirer. Fille de la Grèce, elle conserve longtemps encore dans ses écoles les grandes traditions de la mère patrie, et devient le rendez-vous de tous les beaux esprits du monde romain, accourant dans ses murs pour éclairer leur intelligence aux derniers rayonnements des arts et des lettres antiques. Cicéron l'appelait l'Athènes des Gaules; Pline, la maîtresse des études. Gallus, l'ami de Virgile, Trogue Pompée, l'illustre Agricola, beau-père de Tacite, Pétrone, étudièrent à Marseille. Elle vit naître des poëtes, des prosateurs, des grammairiens, des savants célèbres et des professeurs éminents. Lucius Plotius, qui le premier enseigna publiquement la rhétorique à Rome, Gniphon Valérius, les médecins Démosthène, Charius et Crinas, aussi recommandable par sa générosité et par son patriotisme que par ses connaissances dans l'art d'Hippocrate et de Galien, et qui donna dix millions de sesterces pour réparer les murailles de la ville, étaient fils de Marseille.

Puis vinrent la décadence du monde romain, les persécutions des martyrs et l'établissement de la foi chrétienne dans les Gaules. Victor, commandant des troupes romaines

dans la citadelle, fut le premier qui confessa la foi nouvelle (vers 288) à Marseille. L'empereur Maximien Hercule le fit mettre à mort au milieu des plus cruels tourments; mais les restes du saint et ceux de trois de ses soldats qu'il avait convertis furent pieusement recueillis par les fidèles et déposés dans une grotte devenue depuis le but de nombreux pèlerinages. Peu à peu, néanmoins, le christianisme s'établit; aux écoles de la littérature et de l'art païen, depuis longtemps déjà oubliées ou mourantes, succèdent les écoles chrétiennes où l'on enseigne la grammaire, les belles-lettres, la théologie, la rhétorique. L'auteur du livre sur *le Gouvernement de Dieu*, l'un des Pères de l'Église les plus éloquents, Salvien, sortit de ces écoles.

Ce dernier souffle de civilisation fut étouffé par les invasions successives des Visigoths, des Burgondes, des Ostrogoths, des Francs et des Sarrasins (735). Charlemagne le ranime un moment. Sous sa domination, Marseille redevient une ville commerçante et lettrée. Mais la féodalité fait de la cité grecque, en 972, l'apanage d'un vicomte franc. Marseille fut alors divisée en deux parties : la ville basse, commerçante et industrielle, fut séparée par une muraille de la ville haute, habitée par des pêcheurs. La première était la ville vicomtale, la seconde la ville épiscopale, soumise à la juridiction de l'évêque. Cette misérable bourgade conserva seule des institutions quasi républicaines : quatre prud'hommes, élus par le peuple, étaient chargés de prononcer en dernier ressort sur les différends qui pouvaient s'élever. Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui. En 1214, les Marseillais, qui n'avaient jamais subi qu'avec impatience le joug féodal, dont ils tentèrent plus d'une fois de se délivrer, virent leurs seigneurs renoncer volontairement à leurs droits en faveur de la cité.

A partir de 1214, Marseille s'administre et se gouverne elle-même, comme au temps de sa plus grande puissance.

Les affaires importantes de la ville étaient soumises à un parlement formé de tous les citoyens jouissant de leurs droits civils, et qui tenait ses séances dans un cimetière. A côté du pouvoir législatif était établi le pouvoir exécutif, composé du grand conseil où siégeaient quatre-vingts bourgeois, trois docteurs en droit et six chefs des métiers. Un podestat annuel, choisi toujours parmi les étrangers, et surtout parmi les Italiens, assisté d'un viguier et de trois syndics, présidait cette république. Au-dessous de lui se trouvaient trois *clavaires* ou trésoriers, trois *archivaires* ou conseillers d'État, six *prud'hommes de la guerre* formant le conseil de l'amirauté, et douze *intendants* chargés de la police des six quartiers de la ville.

Avec la liberté revinrent le commerce et l'industrie; puis les croisades rouvrent aux Marseillais le marché de l'Orient. Ils établissent des comptoirs dans toute la terre sainte, et les premiers ils envoient dans ces comptoirs des consuls. Malheureusement la liberté de la ville reçut de nouvelles atteintes; en 1242, Marseille se voit forcée d'accorder des droits de suzeraineté à Raymond Béranger, puis à Charles d'Anjou. Ce dernier ne parvint à les conquérir qu'après deux siéges (1252, 1256) dans lesquels les habitants se défendirent avec héroïsme, et où leur adversaire déploya une cruauté inouïe. Une fois vainqueur, il nomma les membres du grand conseil; pourtant il laissa au conseil municipal le droit de voter la paix et la guerre et les impôts. Sous son gouvernement et sous celui de ses successeurs, la prospérité de Marseille alla en décroissant. La ville, en prenant parti pour la maison d'Ajnou, s'attira la colère d'Alphonse d'Aragon, qui l'assiégea et la prit après une résistance opiniâtre (1423); elle fut brûlée et incendiée par le vainqueur. « On voyoit, dit à ce propos Michel de Nostradamus, tomber de grands esclats de murailles, avec des esclats horribles et merveilleux, meslez parmi les cris et les hurlements des femmes esche-

velées et des enfants esperdus; ils tomboient morts d'espouvante, sans coups, les ungs sur les aultres. »

Néanmoins les ducs d'Anjou finirent par récompenser les Marseillais de leur fidélité : Louis II leur accorda la faveur peu morale, mais assurément très-profitable, de prêter à 10 pour 100, sans pouvoir être légalement accusés d'usure. Mais René fut surtout leur bienfaiteur, comme il le fut de toutes les populations de la Provence. Il rétablit les libertés municipales, ouvrit le port aux navires de toutes les nations, et créa des manufactures dont les principales industries, les savonneries, par exemple, subsistent encore aujourd'hui.

La réunion de Marseille à la France sous Charles VIII fut fatale à sa liberté; les membres du conseil se virent réduits à soixante-douze, et se renouvelèrent par tiers chaque année.

François Ier fut reçu à Marseille en grande pompe. Les habitants montrèrent un grand dévouement à sa cause, et soutinrent contre le connétable de Bourbon et les impériaux, en 1524, un siége que l'ennemi se vit forcer d'abandonner au bout de trente-deux jours, devant la résistance héroïque de la population.

Les guerres de religion furent funestes à Marseille comme à presque toutes les villes du royaume. Un bourgeois, Lamotte Duriez, y exerça au nom de la Ligue une autorité arbitraire et tyrannique, à ce point que ses partisans eux-mêmes, se réunissant contre lui, le firent condamner à mort et exécuter. Néanmoins les persécutions n'en furent point ralenties. En 1594, le chef des ligueurs, Charles Caraux, qui avait concentré dans ses mains et dans celles du viguier, Louis d'Aix, un pouvoir dictatorial, signa avec le duc de Savoie un traité interdisant dans la ville tout autre culte que le culte catholique, et défendant d'y recevoir d'autres troupes que celles du roi d'Espagne. La trahison de Pierre Libertat rendit Marseille à la France et au roi Henri IV, qui le récompensa magnifiquement. Il le créa viguier, et le dota de 50 000 écus.

Marseille prit part aux troubles de la Fronde. Elle en fut sévèrement punie. Louis XIV avait décidé que les conseils et les officiers municipaux seraient tirés au sort, ce qui parut justement absurde aux habitants. Il y eut des barricades commandées par deux citoyens courageux, Gaspard Moncles et son frère. Mais le roi l'emporta; les Moncles furent tenus d'aller à Versailles implorer leur pardon et celui de la ville. L'étiquette voulait qu'ils se missent à genoux; on le leur cria deux fois : ils restèrent debout. A son retour, il est vrai, Gaspard Moncles fut forcé de se cacher pour éviter les suites d'un mandat d'arrêt lancé contre lui. Ce fut le dernier soupir des libertés de Marseille. Mercœur renvoya les consuls, enleva les canons de la ville. L'administration, d'abord remise aux mains de M. de Pelès, fut ensuite transférée à un viguier, deux échevins et soixante-dix conseillers. Louis XIV vint à Marseille. Il y entra accompagné de Mazarin, par une brèche pratiquée dans l'enceinte de la cité, et logea chez Riquesti de Mirabeau, un des ancêtres de celui qui un siècle plus tard devait porter de si rudes atteintes au pouvoir absolu.

En entrant définitivement dans la grande unité française, Marseille vit s'accroître sa prospérité, grâce au génie de Colbert. Son port devint port franc en 1669; de deux cents vaisseaux que possédaient d'abord les armateurs et les négociants, ils allèrent jusqu'à quinze cents. La ville fut assainie, augmentée et embellie; le Cours, la Cannebière et les allées datent de cette époque.

Une calamité lamentable et qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes vint tout à coup fondre sur la cité; nous voulons parler de la fameuse peste de 1720. De 90 000 hommes, la population tomba à 50 000. Cette agonie dura treize mois (du 25 mai 1720 au mois d'août 1721)! Nous ne voulons pas essayer de retracer les horreurs de ces jours néfastes; des voix éloquentes l'ont fait avant nous; nous ne tenterons pas non plus de raconter après tant

d'autres l'héroïque dévouement de l'évêque Belzunce, des échevins Estelle et Rose.

Chacun sait, en effet, que les hommes destinés à l'ensevelissement des morts manquèrent bientôt. On vit alors Belzunce parcourir les rues encombrées de cadavres et d'agonisants, prodiguer les consolations aux malades, ou aidé de son clergé procéder à l'ensevelissement des morts. Plus de 1500 cadavres gisaient étendus sur la place de l'hôtel de ville, et un nombre plus considérable encore sur l'esplanade de la Tourette; Estelle et le chevalier Rose, suivis des forçats qu'on avait tous mis en liberté, débarrassèrent ces épouvantables charniers.

La Révolution trouva les Marseillais préparés à l'enthousiasme. La prise de la Bastille les enflamma surtout d'ardeur. Dans la nuit du 17 au 20 avril 1790, ils s'emparèrent des forts Saint-Jean et Nicolas, ces bastilles élevées par la monarchie de Louis XIV et de François Ier contre les libertés de la cité. La ville devint bientôt le rendez-vous d'un grand nombre de patriotes, qui formèrent une sorte d'armée avec laquelle les Marseillais chassèrent les Suisses d'Arles et démolirent l'enceinte d'Aix, malgré la présence du général Witgenstein. Ce fut dans ses murs, au milieu d'un banquet qui précéda le départ de Barbaroux pour Paris à la tête du bataillon marseillais, que Mircœur, député du club de Montpellier, fit entendre pour la première fois l'hymne célèbre qui conduisit si souvent nos armées à la victoire. Le lendemain de ce banquet, l'œuvre inspirée de Rouget de l'Isle parut dans un journal, sous le titre de *Chant de guerre aux armées des frontières, sur l'air de Sargaires.*

Les conséquences de l'expédition d'Égypte et les guerres de l'Empire ne furent pas favorables au commerce de Marseille. Avec la paix, sa prospérité remonta promptement à son ancien niveau, et la conquête de l'Algérie la fit tout à coup chasser les limites qu'elle avait atteintes aux siècles

précédents. Le commerce marseillais, comme s'il eût prévu les grands avantages qu'il retirerait de cette expédition, y contribua très-largement et fournit à la marine royale des approvisionnements, 357 navires de transport et 125 bateaux armés pour le débarquement des troupes. Marseille, qui avait 96 000 habitants en 1811, en comptait 115 000 en 1827, 146000 en 1836, et 183 000 en 1846. Aujourd'hui, d'après le recensement de 1851, elle en a 195 138.

En tout temps Marseille fut riche en hommes célèbres. Nous avons déjà parlé de ceux qu'elle donna à l'antiquité. Au moyen âge elle vit naître le troubadour Fouquet, qui devint évêque de Toulouse; au XVII[e] siècle, Honoré d'Urfé, l'auteur du roman d'*Astrée*, le grand statuaire Puget, le célèbre prédicateur Mascaron, le généalogiste Pierre d'Hozier, le botaniste Plumier; au XVIII[e] siècle, Lantier, auteur du *Voyage d'Anténor;* aux assemblées de la Révolution elle donna Barbaroux et le marquis de Pastoret.

C'est une coutume assez générale de regretter qu'une grande ville comme Marseille ne possède pas de monuments somptueux, et qu'il ne s'y rencontre, à part quelques débris de peu d'importance, aucune de ces ruines antiques qui font l'orgueil d'Arles ou de Nîmes. On voudrait surtout y retrouver quelques vestiges de l'art grec; mais rien ne subsiste des temples d'Apollon delphien et de la Diane éphésienne; on chercherait vainement dans toute l'étendue du territoire marseillais, sinon dans quelques collections, un tronçon de colonne, un chapiteau mutilé, capables de réveiller dans l'esprit du voyageur amoureux des œuvres éternellement belles de la Grèce le souvenir des Phocéens, fondateurs de Marseille.

Quelques esprits chagrins et dépités en ont tiré une conclusion complétement fausse. Les Marseillais, ont-ils dit, n'ont jamais eu l'enthousiasme de l'art, mais seulement celui du commerce et du lucre; s'ils ne possèdent rien ou presque rien

qui puisse rappeler leurs ancêtres, c'est que leurs ancêtres préféraient comme eux le culte de Mercure, dieu du commerce, ou de l'opulent Plutus, à celui des Muses. Ces critiques sont un démenti donné à l'histoire. Trop d'écrivains de l'antiquité, ainsi que nous l'avons vu, ont célébré la civilisation raffinée de Massilia, pour qu'il soit permis de supposer que cette ville n'ait pas eu, elle aussi, ses grands architectes ou ses sculpteurs habiles. Si les dévastations des barbares n'ont rien laissé subsister des temples ou des palais de la colonie dorienne, il n'y a pas à s'en étonner; Lyon, qui fut dotée par les empereurs de tant d'édifices admirables, n'a guère plus conservé de vestiges de la civilisation romaine que Marseille n'en a gardé de la civilisation grecque.

On peut d'ailleurs se consoler de l'absence de monuments à Marseille, puisqu'on est en train d'y construire une bourse et une cathédrale. D'ailleurs, si on n'y voit ni belles églises ni riches palais, en revanche la vue y est rarement affligée par ces constructions prétentieuses et de mauvais goût élevées pour la satisfaction des vanités municipales, au grand désespoir des délicats et des difficiles.

Aussi Marseille n'en reste pas moins une des plus belles villes de France, et des plus curieuses à visiter. Elle a des quartiers élégants et des quartiers pittoresques, des promenades charmantes, des alentours qu'on trouverait admirables, si le chef-lieu des Bouches-du-Rhône était la capitale d'une principauté italienne. Elle a enfin son port et la *Cannebière!*

On a fait beaucoup de quolibets sur la Cannebière; mais les quolibets n'ont jamais été des raisons, et l'aspect de la Cannebière frappera toujours l'étranger d'admiration, lors même qu'il aurait vu le Corso de Rome, le boulevard des Italiens de Paris, ou les quartiers les plus opulents de Londres. Pourtant la Cannebière ne ressemble à aucun de ces lieux

si justement célèbres. Qu'on se figure une rue large et longue à peu près comme la rue Royale-Saint-Honoré, qui commence d'un côté à une promenade plantée d'arbres, le *Cours*, et qui finit à la mer, bordée d'hôtels d'une majestueuse architecture bâtis par le Pujet et de cafés étincelants qu'emplit chaque jour une foule immense et surtout bigarrée. A vrai dire, la mer et la foule qui circule à flots pressés du Cours au port font la plus grande beauté du spectacle : spectacle



La Cannebière.

admirable quand le soleil touche à son déclin, et que les mâtures et les agrès des navires découpent leurs silhouettes noires et enchevêtrées sur un fond d'azur, de pourpre et d'or.

La ville se divise en trois parties principales. A l'origine, la vieille cité, la cité des Phocéens, était bâtie sur la rive orientale du port. Au moyen âge, une seconde ville, la ville épiscopale, s'établit, comme nous l'avons vu, sur l'autre rive, autour de l'abbaye de Saint-Victor. Des habitations éparses

réunissaient ces deux centres. Plus tard elles se serrèrent davantage et donnèrent naissance à la ville neuve, séparée des deux autres aujourd'hui par cette immense artère qui traverse Marseille de l'est à l'ouest, en ligne droite, prenant successivement dans l'étendue de son parcours les noms de route et de rue d'Aix, du Cours, de la rue de Rome et de la rue du Grand-Chemin de Rome.

A partir de l'extrémité du Cours, la ville neuve envahit par un large crochet, qui s'arrête à la hauteur de la place Royale, l'ancienne ville épiscopale.

Si ces grandes divisions de Marseille, subdivisées elles-mêmes en différents quartiers, ont chacune leur physionomie propre, leurs habitants qui ne sont pas les habitants des autres quartiers, on peut dire que la Cannebière et le port sont le centre commun où viennent se réunir ces populations diverses. Quand on a séjourné quelque temps sur la Cannebière, on a vu tous les Marseillais, depuis les *nervis* et les *artisanes* de la *place des Hommes* jusqu'aux grandes dames et aux opulents propriétaires du cours Bonaparte; depuis le matelot des vieux quartiers jusqu'aux armateurs, aux banquiers et aux négociants habitués du café Boudhoul, le Tortoni de Marseille, ou membres du cercle des Phocéens.

Mais ce n'est pas la population provençale et marseillaise qui fait le charme le plus saisissant de la Cannebière et du port. Le port est le plus beau de la Méditerranée, sans contredit, et le plus fréquenté. S'il y a encore des Turcs quelque part, j'entends de vrais Turcs, portant des turbans et des pelisses, vous les trouverez là, avec leur physionomie honnête et douce, leur gravité un peu nonchalante. A côté d'eux, voici les Grecs, leurs irréconciliables ennemis; mais ne vous attendez pas à rencontrer parmi les descendants d'Alcibiade ces types d'une beauté suprême rêvés par les poëtes et réalisés par le ciseau de Phidias. Les Grecs modernes, du moins

ceux qu'on voit à Marseille, sont de race malingre et d'une prétentieuse et sordide élégance dans leur costume, qui ne rappelle en rien les idéales draperies de la statuaire antique. En revanche, ils sont bruyants et prodigues de gestes, autant que pas un Athénien discoureur habituel de l'Agora. Après les Turcs et les Grecs vient toute une population de Levantins et d'Africains, dont les costumes sont plus ou moins vulgarisés par des pièces empruntées aux vêtements européens; des Arméniens, de vigoureux matelots de Tunis, au cuir bronzé, aux formes nerveuses, des nègres de toutes nuances, depuis le bistre clair jusqu'au noir d'ébène.

Les députés des autres nations à ce grand congrès commercial et maritime sont moins faciles à reconnaître. Toutefois pas n'est besoin d'être un Lavater pour distinguer ce matelot anglais, roide et gauche, du matelot catalan, au sombre regard et au teint couleur d'airain de Corinthe. Ce candide Hollandais, si attentif et si mesuré en ses mouvements, n'a guère l'allure d'un Provençal, et il ne ressemble pas davantage à un Breton. L'homme du Nord, qui s'enivre d'alcool et de bière, est facile à remarquer au Milieu de ces populations sobres du midi où l'on voit un portefaix entrer haletant chez un liquoriste pour se faire servir, en guise d'eau-de-vie, un verre de limonade ou de sirop. Et puisque nous parlons des portefaix, où avez-vous vu, je vous prie, ailleurs qu'à Marseille, des femmes exerçant ce rude et dur métier? Ce sont des Génoises qui, malgré leur vigoureuse encolure, ont des pieds et des mains d'enfant. Elles s'acquittent de leurs fonctions viriles avec une aisance qui n'est point sans grâce. Un peintre prendrait plaisir à les regarder charger sans efforts apparents, sur leurs larges épaules, une sorte de joug recourbé portant à ses deux extrémités, appendus par des cordes, deux énormes paniers de jonc, pleins de blé de Crimée et d'Égypte ou de maïs doré. Ces paniers ressemblent à ceux dont on voit le modèle sur les vases

grecs ; ils n'ont pas changé de forme depuis la fondation de Massilia.

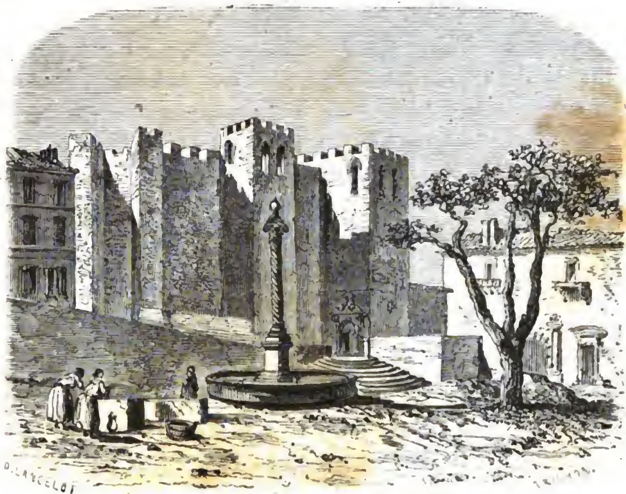
Puisque nous avons indiqué déjà les grandes divisions de Marseille, continuons notre course au clocher. La partie orientale du pont est un des quartiers les plus rebutants de la ville ; il est occupé par de vastes magasins et de grands chantiers. Les marins grecs y ont une auberge dont l'enseigne est peinte en caractères semblables à ceux dont se servaient Sophocle et Thucydide. Le quartier central de la Cannebière, de la place Royale, des rues Saint-Ferréol et Paradis peut se comparer aux quartiers de la rue Vivienne et Richelieu. Plus au nord, on trouve des quartiers exclusivement bourgeois. La vieille ville, la ville de la rive occidentale du port, aussi sale, aussi puante que possible, est la ville des matelots, des ouvriers, la ville populaire en un mot. Il faut s'y aventurer avec toutes sortes de précautions et bien regarder devant soi. Autant les rues de la ville neuve sont droites et aérées, autant celles de la vieille ville sont étroites et tortueuses. Mais il y a des quartiers fort pittoresques, et que devront visiter ceux qui voudront emporter de leur voyage un souvenir exact de l'ensemble de Marseille.

Par delà les boulevards, au nord, se rencontrent d'autres quartiers aristocratiques, dont la solitude et le calme offrent un contraste frappant avec le bruit et l'agitation du reste de la ville. C'est dans ces régions éloignées du centre que se trouvent les couvents et les confréries. Aux extrémités de la rue de Rome et de la rue d'Aix sont des faubourgs reliés entre eux par des habitations plus ou moins serrées, mais qui tendent chaque jour à se rapprocher davantage et à former de nouveanx quartiers, malgré l'irrégularité du terrain.

Lorsque nous disions tout à l'heure que Marseille n'avait pas de monuments, cela signifiait seulement qu'elle n'en possédait aucun digne de son importance. Elle en a cependant que nous n'avons pas le droit de passer sous silence,

et nous allons commencer une revue rapide des principaux édifices du chef-lieu des Bouches-du-Rhône par le plus ancien de tous les monuments religieux, par l'église *Saint-Victor*, située à l'extrémité de la rue Sainte, près du port Saint-Nicolas.

Au commencement du ve siècle, Cassien, après avoir assisté dans tous les grands centres de la chrétienté aux discussions que soulevaient les matières de la grâce, vint se fixer à Marseille. Il fonda pour ses nombreux disciples le monastère de Saint-Victor, destiné aux hommes, et celui de Saint-Sauveur, destiné aux femmes.



Saint-Victor de Marseille.

L'abbaye de Saint-Victor a joui d'une très-grande célébrité au moyen âge. De même que l'abbaye de Lérins et les églises d'Arles et de Lyon, elle resta longtemps fidèle aux traditions orientales et demeura étrangère au mouvement

de l'Église de Rome. Elle n'entra guère dans la grande unité catholique que deux siècles plus tard.

Comme presque tous les monuments fondés à cette époque, le monastère de Cassien, établi sur les catacombes de Saint-Victor, fut successivement détruit et réédifié plusieurs fois. C'est en 1200 que l'église fut reconstruite sur un plan nouveau, roman par l'ensemble, gothique par quelques détails. En 1350, le pape Urbain, qui avait été abbé de Saint-Victor, y ajouta deux tours. De ces deux tours il n'en reste plus qu'une aujourd'hui; d'autres, qui subsistent encore, sont d'un appareil différent et plus moderne. L'église n'offre rien de remarquable à l'intérieur, et la décoration a été souvent remaniée. Il n'en est pas de même de la crypte. En partie creusée dans le roc, en partie bâtie en moyen appareil, elle rappelle par la beauté mâle de ses proportions les plus vigoureux monuments des Latins. Malheureusement, lorsqu'on a refait l'église supérieure, on a gâté la crypte en la coupant par des murailles destinées à supporter les piliers des nefs construits au-dessus des voûtes.

De nos jours on a creusé un bassin de carénage au pied de l'abbaye, dans l'endroit occupé jadis par le cimetière. Tous les bruits et tout le mouvement de l'industrie moderne se mêlent au lieu même où l'on n'entendait que les chants de l'office divin et les murmures de la prière.

Du monastère de Saint-Sauveur, il ne reste plus rien aujourd'hui que les souterrains, composés de six voûtes à grand appareil, creusés dans les flancs d'une hauteur à droite du port, et communiquant tous entre eux par une sorte de corridor.

La cathédrale, *la Major* (Sainte-Marie-Majeure), est située à l'extrémité de l'esplanade de la Tourette. La tradition veut qu'elle occupe l'emplacement d'un temple de Diane. Aujourd'hui son architecture n'offre rien d'intéressant, les murs seuls de son abside romane ayant échappé aux restaurations successives qui l'ont défigurée.

Elle possède un tombeau antique qui sert de fonts baptismaux, un tableau de D. Papety, né à Marseille, représentant *sainte Philomène en prière;* mais son plus bel ornement est le *tombeau de Lazare*. Il se compose de deux arcades, audessus desquelles est une frise couronnée de deux frontons circulaires, à l'aplomb des deux arcades. Trois statues de saints décorent ce monument. Celle du milieu représente un guerrier armé de toutes pièces de blason. Sur la frise on lit des vers latins à la louange de Lazare. Ce monument, d'une très-grande délicatesse d'exécution, est en marbre de Carrare et semble appartenir à l'art florentin du commencement du XVe siècle.

L'église *des Accoules*, près du palais de justice, ne mérite de nous arrêter que pour son clocher gothique en pierre (XIVe siècle), qui domine tout Marseille.

Les églises de *Notre-Dame du Mont-Carmel*, près de l'arc de triomphe; *Saint-Théodore*, rue des Dominicains; *Saint-Charles*, rue Grignon; *Notre-Dame du Mont*, sur la place de ce nom; *des Chartreux*, près du jardin des plantes; *des Prêcheurs*, sur la place de ce nom, ont presque toutes été construites ou complétement restaurées aux XVIIe et XVIIIe siècles; elles ne méritent pas de longues visites du voyageur qui a vu Avignon et Arles. On remarque à Notre-Dame du Mont-Carmel l'élévation de la voûte, les sculptures du chœur, de la chaire et de l'orgue et plusieurs tableaux de Serre; à Saint-Théodore, un *saint Jérôme* de Zurbaran.

Le culte grec-arabe-catholique possède la chapelle de *Saint-Nicolas de Myre*, rue Monteau; le culte grec-schismatique a un temple dans la rue de la Grande-Armée; le culte israélite a le sien rue de Grignon, à côté de celui des protestants.

Édifices civils. — La *Porte de la Joliette*, qui faisait autrefois partie des remparts, remonte, selon quelques archéologues, au temps le plus reculé : c'est par elle que César

aurait fait son entrée dans la ville. D'autres pensent au contraire qu'elle ne date que du XVIIe siècle, et c'est notre avis; nous ne l'avons citée qu'à cause de sa réputation d'antiquité; c'est une ruine complétement fruste et dégradée, et qui ne résistera pas longtemps désormais à l'influence corrosive des vents marins.

La *Consigne*, à l'extrémité du port, près du fort Saint-Jean, est le lieu de réunion et le local des bureaux de l'in-



Hôtel de ville de Marseille.

tendance sanitaire. On y voit un bas-relief justement célèbre de Pujet, la *Peste de Milan*, une *Scène du choléra*, de M. H. Vernet, et un très-curieux tableau de David, *Saint Roch priant pour les victimes de la peste*. Ceux qui connaissent l'ensemble des œuvres de ce maître illustre seront certainement fort étonnés à la vue de cette toile, peinte par David dans les commencements de son séjour à Rome, dans une manière qui rappelle l'école du Carrache.

L'*hôtel de ville* est une construction d'une assez mé-

diocre étendue, primitivement destinée à servir de Bourse. On a faussement attribué au Pujet l'architecture de ce bâtiment, construit par un Italien dont le nom est resté inconnu; le style en est lourd et pesant, et l'on y voit des ornements bizarres et contournés imités de certains palais génois du XVIIe siècle. La façade donne sur le port. Elle se compose d'un corps de bâtiment à deux étages, flanqué de deux pavillons formant avant-corps; le tout chargé de colonnes, de pilastres, d'arcades, de bossages, d'un goût un peu étrange, mais cependant opulent et pittoresque. Au centre et dans la partie supérieure on voit un écusson aux armes de France, sculpté par le Puget avec cette audace d'exécution large et puissante qu'il apportait dans toutes ses œuvres.

Ce qu'il y a de plus étrange dans l'hôtel de ville de Marseille, c'est qu'on ne trouve pas dans le premier étage du principal corps de logis d'escalier pour monter aux étages supérieurs. L'escalier se trouve dans un autre bâtiment séparé de l'hôtel proprement dit par une rue qu'il franchit sur une voûte légère. Cet escalier à rampes de marbre a du reste toutes les apparences d'un monument. Au bout de la première rampe, au pied de la statue du traître Libertat, il se partage en deux grandes coupes latérales réunies à leur sommet par un beau palier chargé de colonnes. On a attribué cet escalier au Puget.

De la *préfecture*, de l'*évêché*, du *palais de justice*, du *tribunal de commerce*, nous ne vous dirons rien, n'ayant rien à vous en dire. Nous rappellerons seulement que l'hôtel de la préfecture fut construit par Georges Roux, négociant de Marseille, l'Ango du XVIIIe siècle.

Georges Roux, qui de commis était devenu le plus riche armateur de la ville, ayant appris qu'un de ses vaisseaux avait été insulté par un navire anglais, et ne trouvant pas le gouvernement français disposé à lui faire donner satisfaction, résolut de se venger lui-même. Il arma et équipa plu-

sieurs navires et déclara la guerre au roi de la Grande-Bretagne par un manifeste commençant ainsi :

« George Roux à George roy. »

Après plusieurs années de courses, Georges Roux, estimant que ses corsaires avaient assez fait de mal à son ennemi, fit cesser la lutte en désarmant avec les honneurs de la guerre. Il voulut ensuite jouir en grand seigneur du fruit de ses travaux, décora à grands frais son château de Brue, situé à douze lieues de Marseille, et son palais de ville, et se fit anoblir. Mais ces grandes dépenses diminuèrent singulièrement sa fortune. Il mourut marquis de Brue, conseiller d'État et chevalier de Saint-Michel, ne laissant qu'un héritage médiocre, comparé aux immenses richesses qu'il avait acquises.

Nous entrerons à peine à la *Bourse.*

La Bourse est en bois, et conçue dans un style moresque qui rappelle beaucoup mieux une salle de bal de la banlieue parisienne que les magnificences de l'Alhambra. Nous avons vu que Marseille s'en élève une autre, qui sera peut-être un magnifique monument, mais qui certainement ne servira jamais à grand'chose. Et qu'on ne s'en étonne pas : la Bourse actuelle, pour être en sapin, n'en est pas moins vaste et spacieuse; seulement personne n'y veut mettre les pieds. Les agents de change, les courtiers et les négociants préfèrent se tenir au grand air et au soleil. Chaque jour leurs groupes épais encombrent dans l'après-midi la place Royale et les rues adjacentes. L'édifice le plus somptueux ne leur fera pas changer des habitudes qui remontent sans contredit aux premiers temps de la république phocéenne. C'est tout ce que les descendants de Protis ont retenu des traditions de l'*agora.*

Dans ses plans pour Marseille, Pujet avait dessiné à l'entrée de la rue d'Aix un arc de triomphe. C'est notre époque qui a exécuté ce projet.

Destiné tout d'abord à éterniser la mémoire de la prise du Trocadéro, ce monument changea de destination après la révolution de Juillet; il fut alors dédié aux gloires militaires de la République et de l'Empire. MM. David (d'Angers) et Ramey furent chargés des sculptures. Le premier eut à exécuter toutes celles de la partie occidentale de l'édifice et un grand bas-relief sous l'arcade; le second, l'autre bas-relief et toutes les sculptures de la face orientale.

M. Peuchand, l'architecte, semble avoir pris pour modèle l'arc de Titus, qui n'a qu'une seule ouverture ornée de chaque côté de deux colonnes corinthiennes avec un entablement surmonté d'un attique.

Les sculptures de M. Ramey sont une œuvre consciencieuse, mais d'un caractère académique un peu banal. Il n'en est pas de même de celles de David, que nous n'hésitons pas à placer à côté des plus admirables ouvrages qui soient sortis du ciseau de ce grand statuaire. Les quatre figures de l'attique, le *Courage*, la *Résignation*, la *Prudence* et la *Prévoyance*, ont dans leur attitude calme et sereine un caractère d'héroïsme sans emphase qu'on chercherait difficilement dans les œuvres contemporaines. L'exécution est à la hauteur du style, simple, forte et large.

Marseille possède deux *théâtres*. Le premier, qui seul appartient à la ville, et où l'on joue surtout des opéras et des ballets, est un grand édifice, avec un portique surmonté d'un fronton triangulaire, qui ressemble à tous les théâtres du même genre élevés en Europe depuis cinquante ans. La salle est vaste et commode.

Il s'appelle le *Grand-Théâtre*; le second, situé près des Allées de Meilhan, se nomme le *Théâtre du Gymnase*, après s'être appelé le Théâtre-Français. On y représente le drame, la comédie et le vaudeville. Nous n'avons rien à en dire, sinon que les pièces de M. Méry y obtiennent beaucoup de succès.

On a placé le *musée* sur le boulevard de ce nom, dans

les bâtiments obscurs et humides de l'ancien couvent des Bernardines. Cette collection, qui semblerait plus riche dans un local mieux disposé, renferme quelques toiles remarquables. Au premier rang nous mettrons une *Chasse au sanglier* de Rubens, d'une couleur splendide : c'est l'une des compositions les plus énergiquement conçues et dessinées de ce grand maître; — un beau Pérugin, la *Famille de la Vierge; — l'Ange et Tobie*, une *Vestale*, de D. Féti ; — un *Ermite*, de Salvator Rosa ; — le *Christ mort*, de Caravage ; — la *Construction de l'Arche*, de Bassan ; — cinq tableaux de Danièle de Volterre ; — un *Paysage* de P. Breughel ; — l'*Apothéose de la Madeleine*, une des bonnes toiles de Philippe de Champaigne ; — deux autres tableaux du même maître ; — des peintures de Crayer, de G. de Lairesse, de Jordaens, de Sneyder, de Van Mol et d'autres maîtres hollandais ou flamands.

On voit, dans ce musée, bon nombre de toiles de l'école française des XVIIe et XVIIIe siècles, parmi lesquelles plusieurs tableaux de Pujet, notamment celui qui est intitulé le *Sauveur du monde*, font voir sous un aspect peu connu le talent de ce grand artiste. Pujet était plutôt sculpteur que peintre, quoi qu'en aient dit des admirateurs trop passionnés qui l'ont placé au même rang que Michel-Ange ; mais on retrouve dans sa peinture un peu lâche, et fortement empreinte du style de l'école du Carrache, beaucoup des rares qualités de sa sculpture.

Il faut remarquer aussi les nombreux tableaux de *Serre*, peintre catalan, assez ignoré ailleurs qu'à Marseille où il passa la plus grande partie de sa vie.

Parmi les monuments de l'art antique conservés dans le musée de Marseille, on remarque le tombeau gallo-romain de *Julia Quintilla*, enlevé aux aliscamps d'Arles ; — plusieurs autres sarcophages romains et gallo-romains, entre autres celui de *Jean Cassius ;* — la statue de la déesse égyptienne

Ma, déesse de la justice; — plusieurs colonnes antiques en brèche violette ou en granit, avec les bustes de *Jupiter-Sérapis*, de *Junon*, de *Jupiter* et d'*Hercule*; — des fragments assyriens, un autel grec triangulaire, le cippe de *Glaucias* et plusieurs autres fragments précieux.

La *bibliothèque*, aussi mal logée que le musée, se trouve à côté. Elle contient plus de 70 000 volumes, et à peu près 1300 manuscrits.

Un très-beau *cabinet de médailles* est attenant au musée. Non loin se trouve le *cabinet d'histoire naturelle*, dont les collections sont étouffées dans le local trop étroit où elles ont reçu asile.

Places, fontaines, colonnes, promenades. — Nous avons déjà parlé du *Cours*, situé au commencement de la Cannebière. Au centre du Cours se trouve une statue en bronze de l'*évêque Belzunce*, et aux deux extrémités une fontaine jaillissante en marbre et bronze doré. La statue est d'un Marseillais, M. Ramus.

La *place Royale*, où se trouvent le théâtre et la bourse actuelle, est décorée aussi d'une fontaine jaillissante, d'un goût médiocre, de l'aveu des Marseillais eux-mêmes. Nous aimons mieux la petite fontaine imitée de l'antique qui occupe le centre de la *place Saint-Ferréol*, place un peu solitaire, mais plantée d'arbres et bordée de belles maisons.

Cette fontaine, élevée à la mémoire des citoyens qui se dévouèrent pendant la peste de 1720, se compose d'une colonne en granit surmontée d'une statue du génie de la *Santé*, par Chardigny.

Nous n'avons pas grand'chose à dire des autres places. Mentionnons pourtant la *place du Palais*, en face du palais de justice, au pied de la *montée des Accoules*. Un des côtés de cette place est occupé par un calvaire. C'est l'ancienne agora de Marseille; c'est là que se tenaient, dans l'origine, les assemblées populaires.

Au moyen âge elles se transportèrent dans la *plaine Saint-Michel* ou *Champ de Mars*, où les Romains avaient établi, après la prise de Marseille, un camp retranché. Le quartier où se trouve cette place s'appelle le quartier de la Plaine. Naguère c'était le lieu le plus aride du monde; mais, depuis les beaux travaux hydrauliques qui ont amené les eaux de la Durance à Marseille, des fontaines se sont établies de toutes parts. Au milieu de la *Plaine* on a creusé, en 1852, un bassin de 50 mètres de diamètre, dont le centre est occupé par un tertre couvert de plantes aquatiques, d'où s'élève une tour en marbre surmontée d'un groupe de rocailles. Un jet de plus de 50 mètres de hauteur s'élance du sommet de ce monument, qui serait peut-être une admirable chose si ce n'étaient la tour et les rochers, mais qui produit néanmoins un effet puissant et original.

Une charmante fontaine s'élève à l'angle formé par les deux allées de Meilhan. Là plus de rochers, ni de tour; mais un massif de lauriers-roses, de saules pleureurs et de plantes aquatiques occupe le centre d'un bassin de marbre où l'eau retombe en filets d'argent mat ou de cristal limpide et scintillant, à travers la sombre verdure et les fleurs éclatantes.

Les allées de Meilhan sont une des promenades les plus fréquentées par le beau monde de Marseille.

Si vous montez la *rue d'Aubagne*, vous trouverez, à l'angle d'un carrefour, une colonne surmontée d'un buste d'Homère. Sur le socle on lit cette inscription, qui donne une idée peut-être exagérée de l'amour de la population marseillaise pour les poëmes du divin aveugle :

A HOMÈRE LES PHOCÉENS RECONNAISSANTS.

Un beau platane couvre de son ombre ce modeste monument, muni de robinets qui versent une onde pure dans un lavoir très-fréquenté par les Nausicaas du voisinage. Ce ne sont point des princesses, à coup sûr, et il est peu probable

qu'aucune d'elles sache le grec, mais elles s'expriment en provençal avec une volubilité et une verve capables de faire reculer plus d'un Ulysse.

La fontaine de Pujet.—Le grand artiste avait été, paraît-il, assez mal récompensé des travaux qu'il avait exécutés dans sa ville natale. Pour le dédommager, la municipalité lui fit don, dans la rue de Rome, d'un terrain où il bâtit une maison. Plus tard, en face de cette maison, on érigea, au-dessus d'une fontaine, le buste du sculpteur marseillais. La maison existe encore; elle est d'un excellent style, ferme et élégante dans son extrême simplicité. Il est regrettable que le rez-de-chaussée soit défiguré par la devanture d'une pharmacie.

Outre les promenades dont nous avons parlé, Marseille compte un grand nombre de boulevards, presque tous plantés de beaux arbres, et un *jardin botanique*, sur le penchant du coteau de *Notre-Dame de la Garde*. Ce jardin n'est pas digne d'une grande ville comme Marseille, mais il est dans une admirable situation.

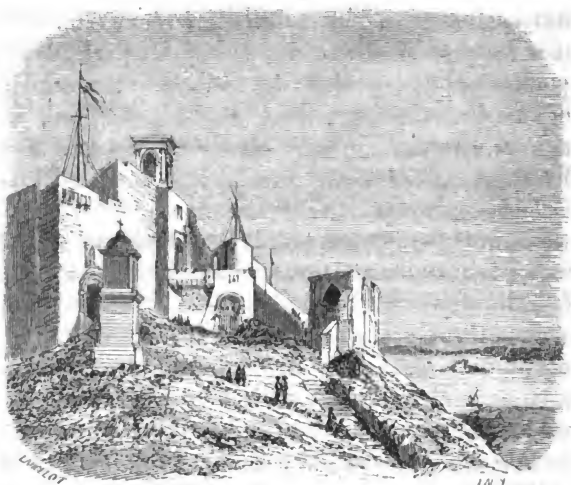
Du jardin botanique, on voit la mer, mais pas assez pour les Marseillais, qui sont forcés de sortir de la ville pour jouir de l'admirable spectacle que la Méditerranée présente sur les côtes de Provence.

On peut dire que la promenade du *Prado* a été tracée dans le but de satisfaire ce désir si légitime d'une population d'armateurs et de matelots. Cette longue avenue prolonge d'abord directement la grande artère qui commence à la rue d'Aix et continue par la rue de Rome; puis, parvenue assez loin, elle fait un coude dans la direction du midi et atteint la mer.

La ligne qu'elle parcourt, plantée d'arbres dans toute sa longueur, est bordée d'un côté de bastides et d'habitations somptueuses étagées sur des collines au milieu de bosquets de pins d'Italie; de l'autre, des prairies qu'arrosent l'Huveaume déroulent leurs tapis verts derrière des villas et des

maisons de campagne entourées de jardins pleins de fraîcheur et d'ombre. Au sommet de l'angle formé par le Prado se trouvent un *hippodrome* et le *Château des Fleurs*, qui sera un jour un superbe jardin, lorsque les arbres auront grandi.

A l'extrémité de l'allée du Prado, on aperçoit une des plus jolies anses que la Méditerranée forme sur le rivage. Un peu plus loin, des maisonnettes de bois, qu'on roule sur la grève, peuvent conduire au sein des flots les baigneurs qui ne veulent ou ne peuvent pas se livrer aux plaisirs de la natation.



Notre-Dame de la Garde, à Marseille.

Forts. — Le plus ancien fort de Marseille est *Notre-Dame de la Garde.* Il remonte à François Ier; ce prince fit entourer de murailles une chapelle qui devait déjà son nom à une tour construite au xe siècle pour servir de vedette.

C'est un assemblage de bâtiments assez informes, mais qui se groupent d'une façon très-pittoresque. Depuis long-

temps déjà le fort ne sert plus à la défense de la ville, témoin ces vers si connus de La Chapelle et de Bachaumont :

C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec la hallebarde
Peint sur la porte du château.

La chapelle, bâtie en 1214, n'offre rien de curieux. Elle est en très-grande vénération parmi les Marseillais, comme le prouve le grand nombre d'ex-voto qui tapissent ses murs. C'est en quelque sorte un lieu de pèlerinage pendant la Pentecôte; et tous les ans, à la Fête-Dieu, on promène processionnellement la statue de la Vierge dans les rues de la ville.

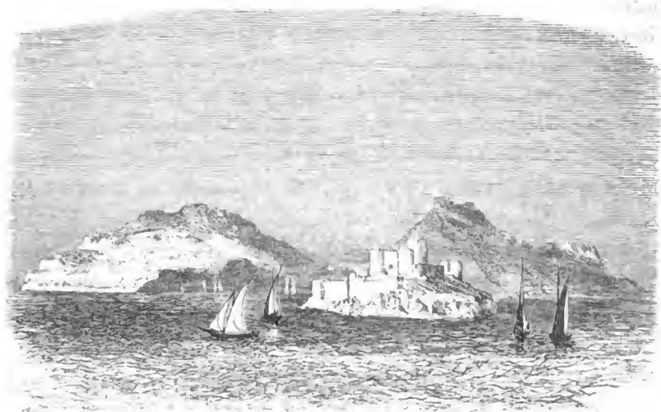
Du haut de la terrasse du fort, située à 166 mètres au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'une vue splendide de Marseille et de ses environs.

Forts Saint-Jean et Saint-Nicolas. — Ils défendent l'entrée du port; leur masse imposante et la belle couleur dorée de leurs solides murailles sont d'un bel effet. La tour carrée et celle du phare du fort Saint-Jean sont d'une date fort ancienne. L'église, la maison du commandant et les logements qui en dépendent appartenaient jadis à la commanderie de Malte. Les fortifications actuelles sont dues à Louis XIV, qui les fit commencer en 1663.

Le fort Saint-Nicolas tire son nom d'une chapelle élevée en 1500, sous l'invocation de Notre-Dame de *Bon-Port* ou de *Saint-Nicolas*, au même endroit où se trouve maintenant la chapelle du fort. La tour carrée qui défend l'entrée du port date de 1383.

Le rocher aride et poli au pied duquel est bâti le fort Saint-Nicolas porte, éparses à son sommet et sur ses pentes rapides, des guinguettes et des restaurants très-fréquentés les dimanches et les jours de fêtes. En avant d'un groupe

de maisons situées au bord du rocher d'une façon fort pittoresque, se trouve une bâtisse dont les murailles d'un jaune criard se voient depuis les quais du port. C'est de tous les restaurants de Marseille le plus célèbre par ses *bouille-à-baisses*, un mets exquis pour ceux qui peuvent supporter le safran et qui ne redoutent pas une sauce épicée de façon à incendier les palais les plus robustes. D'ailleurs on ne mange pas que des bouille-à-baisses à la *Réserve;* la cuisine y est délicate, si les prix ne sont pas modérés.



Le château d'If.

Les *îles du château d'If*, *de Pomègue et de Ratonneau*, qui occupent le centre de la rade, peuvent aussi concourir à sa défense.

François Ier fit construire, de 1596 à 1597, les fortifications du château d'If, qui ceignent tout le contour de l'île. Elle appartint pendant quelque temps au duc de Toscane, ainsi que l'île de Pomègue; mais elles furent rendues à la France en 1598, par le traité de Vervins. Les fortifications du château d'If consistent en un donjon carré flanqué de quatre

tours. Le périmètre déchiqueté de l'île est défendu en outre par une série d'angles qui suivent les anfractuosités de ce rocher, ainsi nommé des ifs qui poussaient autrefois sur ce plateau.

Avant la Révolution, ce fort fut successivement une redoutable prison d'État, puis une maison de correction paternelle où le marquis de Mirabeau, *l'ami des hommes*, fit renfermer son redoutable fils.

Ces vers plus baroques que spirituels de Lefranc de Pompignan constatent la destination du château d'If sous l'ancien régime :

C'est un lieu peu récréatif
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui de guerrier jadis actif
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre, on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif,
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.

Au milieu de la petite île de *Ratonneau* s'élève une tour pompeusement décorée du nom de donjon, à laquelle s'appuient quelques maisons d'habitation flanquées d'un mur d'enceinte. Pendant le mois de juin de l'année 1765, un soldat, nommé Francœur, fut placé en sentinelle à la porte du fort dont la petite garnison était sortie pour aller aux provisions. A son retour, elle trouva le pont-levis baissé, les canons chargés et Francœur, tenant à la main une mèche allumée, se déclarant roi de l'île et faisant sommation à ses camarades de se retirer. Le pauvre diable était devenu fou.

Les soldats prirent le large et retournèrent à Marseille.

Francœur, resté maître absolu de l'île, s'arrogea droit de vie et de mort sur ses sujets. Il le pouvait sans trop de scrupule, car la population de ses États ne se composait que d'un troupeau de chèvres. Mais il lui fallait trouver du pain et du vin; il s'en procura en rançonnant les bâtiments qui passaient à la portée de ses canons.

Vainement on essaya de le soumettre par la force. Les canots armés qu'on dépêcha vers le fort furent forcés de s'en retourner devant les boulets lancés par *la garnison*. On fit mieux ; pendant quelque temps on cessa d'inquiéter le roi de Ratonneau, qui de son côté se relâcha de sa surveillance. Une belle nuit, une compagnie envoyée de Pomègue parvint à débarquer sans bruit, et le surprit faisant sa ronde sur ses remparts, une lanterne à la main.

Il montra beaucoup de grandeur d'âme. Quand il se vit entouré : « Braves gens, s'écria-t-il, le roi de France est plus puissant que moi, il a de bonnes troupes, je me rends, mais avec les honneurs de la guerre; je demande seulement mon havre-sac et ma pipe. »

Le lendemain on conduisait ce pauvre roi déchu à l'hôpital des fous de Marseille. Son vainqueur lui allouait une liste civile de 220 livres. Plus tard il fut envoyé aux Invalides.

Les îles de Ratonneau et de *Pomègue* sont réunies par une chaussée qui forme avec elles le port de la *Quarantaine*.

Établissements publics et particuliers, scientifiques, littéraires, d'éducation et de charité, cercles, etc.—Marseille en compte un grand nombre. Elle possède une académie, qui existait du temps de Voltaire. On sait la malicieuse appréciation que fit le philosophe de Ferney des travaux de ce docte corps.

A l'extrémité de l'*avenue Bayle*, se trouve le magnifique *hospice des aliénés*. L'*Hôtel-Dieu* est placé à côté de l'église des Accoules ; c'est un établissement considérable, où se font

les cours de l'école secondaire de médecine ; malheureusement, il occupe un espace trop resserré, situé dans un lieu insalubre. Aussi a-t-on le projet d'élever dans le quartier Saint-Pierre un hôpital digne d'une ville comme Marseille.

L'*hôpital militaire*, belle construction moderne, est dans le quartier de la Plaine. L'*hôpital Sainte-Françoise*, succursale de l'*Hôtel-Dieu*, est destiné aux traitements de maladies spéciales.

Outre les établissements de charité dont nous donnons ailleurs l'énumération, Marseille possède un bureau de bienfaisance, un mont-de-piété, en admettant qu'un mont-de-piété soit une institution charitable.

Le chef-lieu des Bouches-du-Rhône a un lycée important, un petit séminaire, qui s'appelle aussi collége catholique ou du Sacré Cœur, un pensionnat payant des frères des écoles chrétiennes, une école de musique vocale, de sculpture et de dessin, etc.

Le plus important des cercles de Marseille est le *Cercle des Phocéens;* viennent ensuite celui du *Commerce*, *l'Athénée* et le *Cercle religieux,* dirigé par les jésuites, etc.

Environs de Marseille. — On n'a pas coutume de dire du bien des environs de Marseille. Cette nature aride et brûlée qui entoure la grande ville a donné lieu à bien des boutades. Le satirique Lebrun nous paraît avoir fait de la campagne de Marseille la caricature la plus ressemblante et la plus piquante à la fois.

« Par une prévoyance extrême, a-t-il dit, la nature ne donne au peu d'arbres de ce climat aride que de petites feuilles très-étroites ; mais on a la ressource du parasol pour se promener à l'aise sur de jolies montagnes pelées qui embrassent amoureusement le doux climat de la Provence. Ce léger inconvénient est compensé par une foule d'aromates qui répandent une odeur de sacristie à entêter à vingt lieues à la ronde. La Provence n'est qu'une *gueuse parfumée.* »

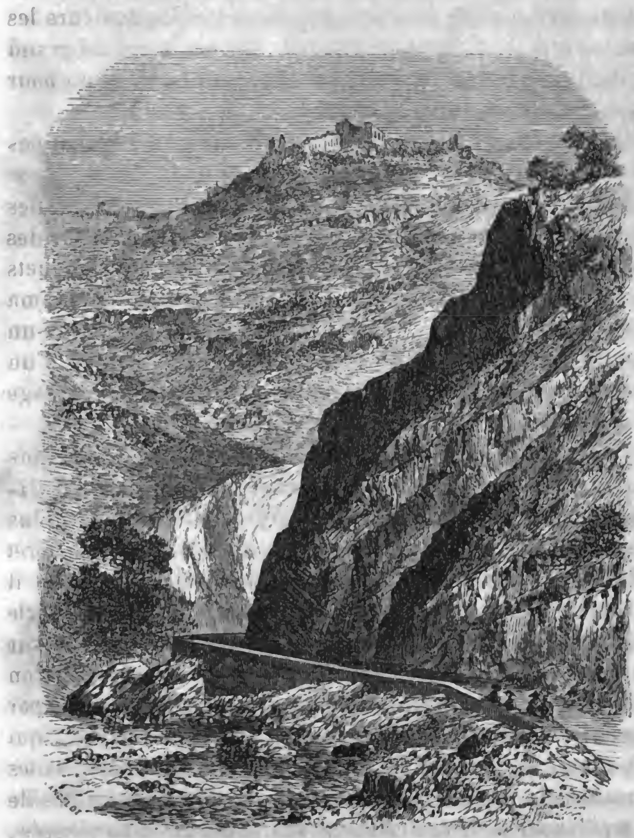
N'en déplaise aux détracteurs de la Provence, c'est une vue admirable que la réunion de ces montagnes pelées qui encadrent la grande ville ou qui bordent la mer. D'ailleurs, si on laisse faire les Marseillais, on ne trouvera bientôt plus de rocs nus et stériles. Depuis que la Durance amène les eaux dans le chef-lieu des Bouches-du-Rhône, on rencontre maintenant des bastides avec des jets d'eau sur les hauteurs les plus escarpées, au grand désespoir des amateurs du grand style, qui ne partagent point les antipathies de Lebrun pour les coteaux arides et desséchés.

Quoi qu'on en dise, les vallons ombreux ne manquent pas dans les environs de Marseille.

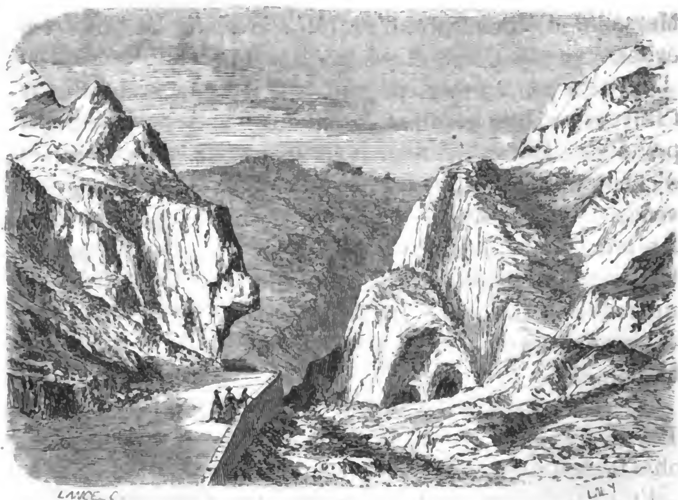
N'avons-nous pas vu déjà le vallon des Aygalades, où des sources abondantes tombent en cascades étincelantes sur des rochers fantastiques, au milieu des prairies, des bosquets de sycomores, de pins et de platanes, en face du panorama splendide de la ville, étalant ses maisons blanches sur un amphithéâtre de collines, et de la mer, dont la nappe d'un bleu foncé se perd à l'horizon. Où vit-on jamais un paysage plus grandiose et plus souriant à la fois?

La vallée de l'*Huveaume* est plus admirable encore. Sans parler des bords de cette rivière, sans remonter jusqu'à *Giménos*, chanté par Delille en des vers d'une poésie plus sonore qu'exacte, et à *Saint-Pons*, situé près d'une forêt séculaire que la hache du bûcheron n'a jamais atteinte, il suffit de s'avancer jusqu'à *Masargues* pour jouir d'un spectacle qu'on va chercher sur les bords de l'Adriatique. Placé sur un des sommets qui entourent le territoire de Marseille, on aperçoit le cours de l'Huveaume, presque toujours caché par des arbres magnifiques; au delà de cette campagne, qui s'épanouit si verte et si inattendue au milieu des routes blanches de poussière et des montagnes brûlées, Marseille éparpillée au pied des coteaux, son port aux mâts pressés, dont l'assemblage confus semble une forêt dépouillée de

feuilles. Au delà encore, d'un côté, la *chaîne de l'Étoile* et ses montagnes s'élevant en gradins majestueux jusqu'au ciel; de l'autre, la mer, qui semble se jouer en entrant dans le rivage puis en reculant devant lui, et qui dans ses replis innombrables fait étinceler sous une radieuse lumière les nuances infinies de son azur mobile.



Vallée de Giménos.



Tunnel près Monduel.

IX.

DE MARSEILLE A TOULON.

Le chemin de fer ne va pas encore jusqu'à Toulon; mais le temps n'est pas bien éloigné où l'on pourra se rendre dans cette dernière ville sans quitter le convoi parti de Paris. En attendant, il faut prendre la diligence et se résoudre à y passer cinq heures pour faire un trajet que les *trains express* franchiront en une heure et demie.

Le tracé de la voie ferrée s'écartera considérablement de la route actuelle, en se rapprochant davantage des côtes de la Méditerranée. Aussi nous bornerons-nous à mentionner rapidement les localités qui se rencontrent aujourd'hui entre

Marseille et Toulon, puisque le chemin de fer doit les éviter.

On arrive à *Aubagne*, premier relais, par la belle vallée de l'Huveaume, que nous avons déjà décrite. Aubagne est une petite ville fort ancienne, bien qu'il ne soit guère question d'elle avant le xe siècle. Elle doit son nom (*Albania*, en provençal *Oubagno*) aux roches de calcaire blanc qui dominent les montagnes voisines. La ville se divise en deux parties: la vieille ville, dont les rues étroites et tortueuses gravissent un monticule couronné par des ruines d'un vieux château, et la ville neuve, qui s'étend dans la plaine avec ses fabriques et ses usines.

Aubagne est la patrie de l'abbé Barthélemy, l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, bien que les livres de géographie fassent naître ce littérateur à Marseille.

En sortant d'Aubagne, la route, après avoir franchi une gorge boisée, traverse une belle plaine dont les vastes champs de garance, d'amandiers, de câpriers et d'azeroliers sont souvent bordés de coteaux abrupts aux flancs couverts de vignes.

Nous arrivons ensuite au village de *Cuges*, voisin de la forêt de ce nom, célèbre par les exploits sinistres de Gaspard de Bèze, un bandit dont le nom inspirait une telle terreur au commencement de ce siècle, que c'était à cette époque une action courageuse d'entreprendre le voyage de Marseille à Toulon.

La plaine continue jusqu'au *Beausset*, bourg qui donna naissance au jurisconsulte Portalis; mais bientôt la nature change d'aspect. Aux collines chargées de ceps, à la plaine riante et fertile succède une nature nue et morte; on n'aperçoit plus qu'un ciel rare à travers les déchirures de deux rochers qui, resserrés comme pour se réunir, ne laissent d'espace en espace qu'un passage insuffisant à la route, dont les nombreux détours semblent se perdre à chaque instant

dans un défilé sans issue. On dirait que la main des hommes a creusé un immense ravin entre ces deux murailles crevassées et calcinées qui menacent de s'affaisser sur leurs bases poudreuses.

Nous sommes dans les *gorges d'Ollioules.*

Parfois une éclaircie s'ouvre sur un des côtés de la route; mais le sol est semé de débris de rochers qui figurent une



Gorges d'Ollioules.

ville ruinée depuis des siècles. Au fond de la gorge, un torrent fait courir son eau troublée sur un lit inégal et escarpé. La décoration change à chaque pas. Tantôt l'œil s'arrête sur des rocs disposés en gradins, qui descendent dans des profondeurs insondables au regard; tantôt aux lignes brisées de cet escalier colossal succède une muraille lisse et nue comme l'enceinte d'une forteresse de géants. Plus loin les rochers prennent d'autres formes encore, et apparaissent

comme les restes d'un vieux château, ou se montrent comme les débris d'un aqueduc romain, ou bien encore comme les restes chancelants d'un amphithéâtre. D'ailleurs, nulle trace de verdure sur les flancs ou sur le sommet de ces masses calcaires que l'eau des orages et les dévorantes ardeurs du soleil colorent de tons gris ou rougeâtres, sinon quelques maigres broussailles, ou la silhouette noire de quelque pin d'Italie, se découpant sur le ciel au bord de l'abîme.

Mais bientôt un des pans de la muraille s'abaisse au sud et disparaît. Nous entrons dans une riante et fraiche vallée, rendue plus riante encore par le contraste du désert que nous venons de traverser. Une petite ville, adossée à la falaise septentrionale, apparaît au milieu des jardins et des vergers : c'est *Ollioules*.

Ollioules ne possède pas de monuments dignes d'intérêt; les ruines de son vieux château du XIIIe siècle ne méritent pas de nous arrêter; mais elle s'épanouit avec une coquetterie véritable sous un ciel presque toujours pur, dans une campagne que les hauteurs voisines abritent contre le souffle glacé du mistral, et que tapissent des vergers d'oliviers et d'orangers.

Les immortelles, ces fleurs des tombeaux, sont l'objet d'un commerce véritable à Ollioules. On en expédie jusqu'en Russie.

En quittant Ollioules, la route se lance à travers une belle plaine terminée à gauche par des montagnes élevées; sur les premiers plans, les oliviers se mêlent aux pins sylvestres. Des collines aux flancs semés de bastides se montrent de chaque côté, laissant voir par échappées, dans la direction du sud-est, la mer étincelante au soleil.

La route franchit une petite rivière qui semble sortir d'un magnifique amphithéâtre de montagnes; puis une série de monticules couverts d'habitations et de jardins se succèdent, appuyés sur des amphithéâtres plus élevés. *Toulon*,

dont nous ne sommes plus séparés que par un faubourg, se montre devant nous, assis au pied des montagnes, dont le profil se dessine sur le ciel en lignes accentuées. Derrière Toulon on aperçoit sa rade, semblable à un grand lac fermé presque de toutes parts par des montagnes bleuâtres.

L'histoire de Toulon est toute moderne, malgré le nombre et la variété des étymologies dont on a voulu faire dériver son nom actuel. Le savant Peiresc le fait venir du celtique *telo* (guitare), à cause de la forme de son port; d'autres, du latin *telonium*, banque. Les Romains l'appelaient *Telo Martius*, et cette ville n'avait de leur temps qu'une importance médiocre, et qui reposait bien plus sur sa teinturerie de pourpre, dirigée par un intendant impérial, que sur l'excellence de son port.

Nous n'entreprendrons pas de retracer les événements qui s'accomplirent à Toulon jusqu'à Louis XIV. Henri IV fut le véritable fondateur de cette ville, qu'il dota d'une enceinte fortifiée. Richelieu y ajouta un arsenal et les deux grands môles qui enveloppent le port marchand actuel; mais les vaisseaux de haut bord tendant chaque jour à prendre la place des galères, cette révolution dans la marine assura la prospérité de Toulon, en la faisant choisir par Louis XIV pour y créer un port militaire plus propre que celui de Marseille à recevoir des navires d'un fort tirant d'eau.

Ce fut Vauban que Colbert chargea de ce soin, et il s'en acquitta d'une façon digne de son génie.

Du port de Toulon sortirent la plupart des expéditions qui élevèrent si haut le renom de notre marine sous Louis XIV. Aussi les ennemis de la France essayèrent-ils de s'en emparer (1707), en l'assiégeant par mer et par terre. Le prince Eugène et le duc de Savoie commandaient l'armée de terre, et l'amiral Cloudesly-Showel fermait la mer avec une flotte anglo-batave de quarante-six vaisseaux et de vingt-neuf galiotes à bombes et brûlots. Cette tentative échoua de-

vant l'énergique résistance des Français, et le siége fut levé le 22 août.

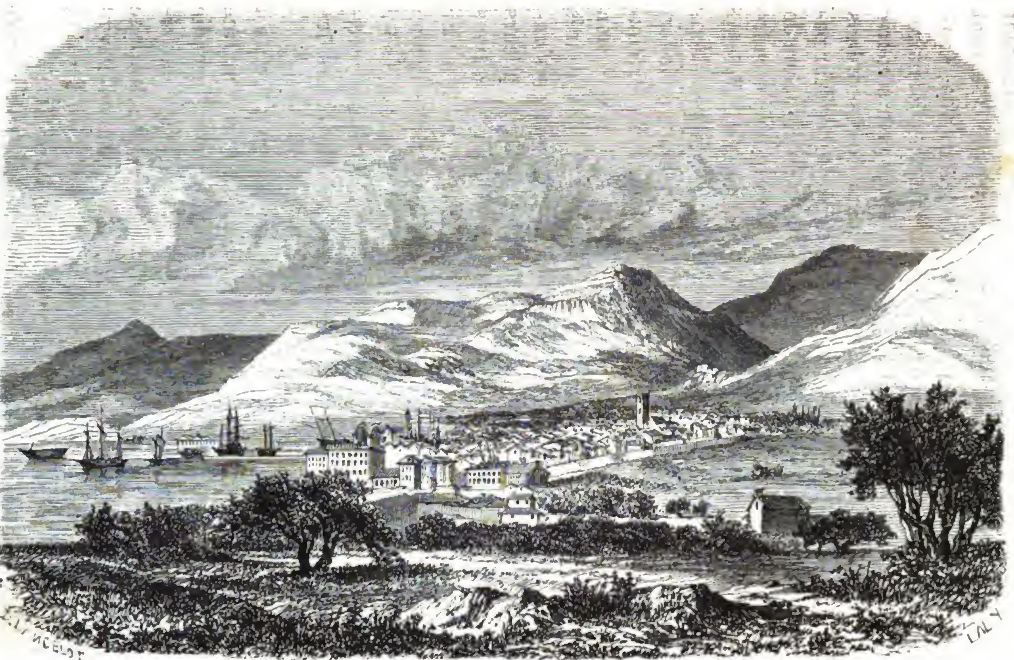
La Révolution compta à Toulon des partisans et des adversaires également passionnés. On sait comment la ville fut livrée aux Anglais par ces derniers; comment elle retomba au pouvoir des troupes de la Convention, grâce au génie de cet officier d'artillerie dont tous les lecteurs ont déjà deviné le nom, et qui depuis cette affaire fit si bien son chemin dans le monde. Bonaparte assura la prise de Toulon en s'emparant du fort de l'Éguillette, malgré les obstacles de toutes sortes qu'il rencontra dans l'état-major de l'armée.

« Dès que le fort de l'Éguillette fut occupé, dit M. Thiers, les républicains se hâtèrent de disposer les canons de manière à foudroyer la flotte; mais les Anglais ne leur en donnèrent pas le temps. Ils se décidèrent sur-le-champ à évacuer la place, pour ne pas courir plus longtemps les chances d'une défense difficile et périlleuse. Avant de se retirer, ils résolurent de brûler l'arsenal, les chantiers et les vaisseaux qu'ils ne pourraient pas prendre. Le 18 et le 19, sans en prévenir l'amiral espagnol, sans avertir même la population compromise qu'on allait la livrer aux montagnards victorieux, les ordres furent donnés pour l'évacuation. Chaque vaisseau anglais vint à son tour s'approvisionner à l'arsenal. Les forts furent ensuite tous évacués, excepté le fort Lamalgue, qui devait être le dernier abandonné. Cette évacuation se fit même si vite, que 2000 Espagnols, prévenus trop tard, restèrent hors des murs et ne se sauvèrent que par miracle. Enfin, on donna l'ordre d'incendier l'arsenal: vingt vaisseaux ou frégates parurent tout à coup en flammes au milieu de la rade et excitèrent le désespoir chez les malheureux habitants et l'indignation chez les républicains, qui voyaient brûler l'escadre sans pouvoir la sauver. Aussitôt plus de 20 000 individus, hommes, femmes, enfants, vieillards, portant tout ce qu'ils avaient de plus précieux, vinrent sur

les quais, tendant les mains vers les escadres et implorant un asile pour se soustraire à l'armée victorieuse. C'étaient toutes les familles provençales qui, à Aix, Marseille, Toulon, s'étaient compromises dans le mouvement sectionnaire. Pas une seule chaloupe ne se montrait à la mer pour secourir ces imprudents Français, qui avaient mis leur confiance dans l'étranger et qui lui avaient livré le premier port de leur patrie. Cependant l'amiral Langara, plus humain, ordonna de mettre les chaloupes à la mer et de recevoir sur l'escadre espagnole tous les réfugiés qu'elle pourrait contenir. L'amiral Hood n'osa pas résister à cet exemple et aux imprécations qu'on vomissait contre lui; il ordonna à son tour, mais fort tard, de recevoir les Toulonnais. Ces malheureux se précipitaient avec fureur dans les chaloupes. Dans cette confusion quelques-uns tombaient à la mer, d'autres étaient séparés de leurs familles. On voyait des mères cherchant leurs enfants, des épouses, des filles cherchant leurs maris ou leurs pères, et errant sur les quais aux lueurs de l'incendie. Dans ce moment terrible, des brigands, profitant du désordre pour piller, se jettent sur les malheureux accumulés le long des quais et font feu en criant : « Voici les républicains! » La terreur alors s'empare de cette multitude; elle se précipite, se mêle, et, pressée de fuir, elle abandonne ses dépouilles aux brigands, auteurs de ce stratagème.

« Enfin, les républicains entrèrent et trouvèrent la ville à moitié déserte et une grande partie du matériel de la marine détruit. Heureusement les forçats avaient arrêté l'incendie et empêché qu'il ne se propageât. De 56 vaisseaux ou frégates, il ne restait que 7 vaisseaux et 11 frégates... La prise de Toulon causa une joie extraordinaire. Dès lors on n'avait plus à craindre que les Anglais, s'appuyant sur Toulon, vinssent apporter dans le Midi le ravage et la révolte. »

Toulon fut longtemps à se remettre de cet épouvantable désastre. En 1817, elle ne comptait que 30 000 habitants,



Toulon.

elle en a 69 000 aujourd'hui. La conquête de l'Algérie a beaucoup contribué à sa prospérité. Son port marchand voit des navires chaque jour plus nombreux encombrer son enceinte. De très-beaux travaux ont été ajoutés sous le règne de Louis-Philippe à ceux qui faisaient déjà de son port militaire un des plus beaux du monde. Malheureusement, vers les dernières années de ce règne, elle fut témoin d'un désastre dont l'origine et la cause sont restées inconnues; nous voulons parler de l'incendie des chantiers du Mourillon, qui coûta à la France plus de 20 000 000 de francs.

La ville est bâtie sur un terrain légèrement incliné vers la mer, au pied d'un rideau de montagnes d'une puissante ossature. Elle est entourée de fortifications construites par Vauban et complétées sous l'Empire par des travaux qui en font, dit-on, une place imprenable.

Si l'on veut se donner la peine de gravir une des collines auxquelles Toulon est adossée, on jouira au sommet d'un admirable spectacle. Aux pieds de la colline se déploient la ville et l'arsenal, qui est une seconde ville aussi étendue que la première. Devant la cité, le port militaire et le port marchand, le premier avec ses magnifiques vaisseaux de ligne, ses frégates élancées, ses noirs steamers et ses embarcations toujours en mouvement, rayant l'azur de l'onde de leurs sillages argentés ; le second avec ses navires de toutes formes et de tous modèles, dont l'allure négligée contraste avec la parure sévère et élégante des navires de guerre. Plus loin la rade, presque entièrement fermée par une presqu'île montagneuse. Au delà de la rade apparaît la mer immense, infinie.

Nous n'avons qu'un coup d'œil à donner à la ville elle-même. Comme dans toutes les villes du Midi, les rues sont plutôt étroites et sinueuses que larges et droites. La principale, la rue Lafayette, qui traverse Toulon dans toute sa longueur, est en partie bordée d'arbres.

La *Place d'Armes* a la forme d'un quadrilatère allongé ; elle est vaste, plantée de sycomores et de trembles. Un de ses côtés est occupé par la *Préfecture maritime*, édifice d'un bon aspect. A l'un des angles de cette place on voit une de ces fontaines décorées d'arbustes, comme celle des allées de Meilhan de Marseille. Mais celle de Toulon est plus belle, parce que les lauriers-roses, qui à Marseille ont une mine assez piteuse lorsqu'on veut les forcer à venir en pleine terre, poussent ici avec une admirable vigueur.



Place d'Armes à Toulon.

Le port marchand est bordé d'un quai superbe, décoré des façades de plusieurs édifices publics, notamment de celle de l'*hôtel de ville*. L'hôtel de ville n'offre rien de bien extraordinaire comme architecture ; mais son balcon est supporté par *deux cariatides* du Puget, qui sont peut-être le chef-d'œuvre de ce grand sculpteur. Presque en face, on voit sur le quai une statue colossale, le *Génie maritime*, de M. Daumas, à laquelle le voisinage des cariatides du sculpteur marseillais nuit peut-être un peu.

Si nous nous arrêtons si peu de temps à la ville de Toulon,

c'est que nous avons hâte de vous conduire au port militaire et à l'arsenal. Nous allons nous y rendre de ce pas, dès que nous vous aurons dit que Toulon possède un théâtre, une bibliothèque (10 000 volumes), de jolies promenades, des établissements littéraires et scientifiques.

L'importance du port de Toulon date seulement, ainsi que nous l'avons vu, de Louis XIV. Dès 1658, le roi, ou plutôt son grand ministre Colbert, ordonna de creuser le port



Entrée de l'arsenal de Toulon.

« avec telles machines qu'il conviendrait aux consuls d'employer. » Un incendie qui, en 1679, dévora les constructions de l'ancien arsenal, vint en aide au projet du souverain, et la fondation de l'arsenal actuel sur les dessins de Vauban eut lieu immédiatement après cet heureux sinistre.

On pénètre dans l'intérieur de l'arsenal par une porte monumentale, commencée en 1738, sous la direction de Lange, chef d'atelier des sculptures du port. L'ordonnance de cet édifice se compose d'une ouverture centrale à plein-

cintre, flanquée de chaque côté de deux colonnes en marbre cipolin formant avant-corps et supportant un entablement dorique. Entre les colonnes sont sculptés des bas-reliefs représentant des attributs maritimes. Au-dessus de l'entablement règne un attique partagé en trois compartiments. Aux deux compartiments latéraux sont assises les figures de *Mars*, par Verdiguier, et de *Bellone*, par Lance. Ces deux statues sont d'une belle tournure et d'une exécution habile. Un écusson entouré de drapeaux et des génies tenant des palmes couronnent l'attique et complétent la décoration générale conçue par son auteur dans ce style plein de verve et de pittoresque, mais aussi de bizarrerie et d'intempérance, que le Boromini avait introduit d'Italie en France.

Dès qu'on a franchi cette porte, on jouit d'un magnifique spectacle. Une longue allée pavée et bordée de platanes s'allonge sous vos yeux jusqu'au *Magasin général*. A droite s'étend la ligne de la *Corderie*, longue de 370 mètres. Entre l'allée et la Corderie, se trouve l'*Atelier des forges*. A gauche, les *Bureaux de la direction des travaux*, surmontés du *Clocher* qui sonne les heures de repos et de travail pour les ouvriers. Derrière ces bureaux, les mâts des navires et les cordages dessinent leurs silhouettes sur l'azur du ciel. Nous voyons d'ici les toits en forme de dômes des *Cales couvertes*, à leurs pieds le *Pavillon des écrivains* (employés) de la *Direction hydraulique* et le *Pavillon des boussoles*, enfin le *Magasin général*. Toutes ces constructions se détachent sur un fond de montagnes qu'une radieuse lumière colore de tons ardents.

Nous sommes sur la *place du Port*, où se font les appels des ouvriers, et aussi, triste et lugubre spectacle, les exécutions des forçats. Immédiatement à droite est le *Pavillon de la maistrance*, où s'élaborent les plans des machines et des vaisseaux, et qui contient en outre une *École de dessin*, une *Bibliothèque*, une *Classe de musique*. Le rez-de-chaus-

sée du pavillon oriental de la Corderie renferme *les Grandes forges*, un *Magasin des vieux cuivres* mis à la réforme, un *Entrepôt de chanvre*, un *Dépôt de fer-blanc et de chaudronnerie.*

L'atelier des grandes forges date de 1843. Il fut commencé en 1840, à l'époque où des bruits de guerre portèrent le gouvernement à augmenter le matériel de notre marine. Il présente un admirable spectacle, qui fait involontairement rêver aux Cyclopes et aux forges de Lemnos. Les Cyclopes de Toulon sont au nombre de 200, qu'il faut voir se démener au milieu de leurs 96 fourneaux, dont les flammes inondent par moments de rouges clartés les noires murailles, au bruit des marteaux retentissant sur les enclumes sonores et des mugissements de la vapeur.

Une machine à vapeur de la force de 20 chevaux meut le ventilateur, qui alimente 96 fourneaux, quatre grands feux dans une salle voisine, et fait fonctionner un martinet gigantesque.

Pénétrons maintenant dans les galeries de la corderie, si longues que leur extrémité se perd dans les ténèbres ; vous aurez une idée de l'étendue de cet édifice, quand vous saurez que les piliers, qui se divisent en quatre nefs, soutiennent 96 voûtes d'arêtes, au-dessus desquelles sont les ateliers pour le peignage et la filature du chanvre.

Les autres parties du port qui nous restent à examiner sont situées sur la rive opposée, que baigne la Darse.

Nous ne nous occuperons pas des appartements et des bureaux de la *Direction*, situés dans le *bâtiment de l'Horloge ;* mais la moitié du rez-de-chaussée est occupée par le *Musée des modèles*. Or ce musée, bien qu'il ait été dépouillé des sculptures du Puget, qu'on voit maintenant au Louvre, offre un beau et intéressant spectacle. Tous les genres de navires que la France a possédés y sont représentés, depuis le canot et la yole jusqu'au trois-ponts gigantesque.

Nous irons maintenant à l'atelier des modèles, vous mon-

trant en route l'énorme fontaine où les navires de guerre viennent faire de l'eau, et qui alimente le Bagne.

Mais il faut nous hâter. Nous avons encore à voir le *dépôt des mâtures*. On y a réuni tout ce qui tient au mécanisme locomoteur des navires. Au premier étage est l'*atelier de la voilerie*; le deuxième est consacré aux *gabaris*, c'est-à-dire au tracé des figures des pièces qui entrent dans la construction d'un navire.

Voici maintenant les deux gigantesques *cales couvertes*, longues et larges de 22 mètres, et hautes de 36, destinées aujourd'hui à devenir de nouveaux ateliers de voilures, puisque les navires sont construits à cette heure au Mourillon. Près de là se trouve le *Magasin général.*

Il est entièrement construit en pierres. Sept grandes arcades partagent sa façade et se répètent sur la post-face jusqu'à la hauteur du premier étage. Trois étages, hauts chacun de 8 mètres, surmontent ces arcades. Ce vaste bâtiment, qui mesure 100 mètres de long sur une largeur de 17, n'est peut-être pas rempli d'autant de richesses que l'on pourrait d'abord se l'imaginer; mais il possède une des plus belles collections de vieux clous qui soient au monde!

Nous allons entrer maintenant dans le *parc d'artillerie*, placé dans un des bastions du rempart construit par Vauban. Voici d'abord les *bureaux de la Direction de l'artillerie;* à côté est le *parc aux boulets*, fermé par une rangée de canons. Le soubassement du pavillon de la Direction est bordé d'une ligne d'énormes mortiers historiques, qui tous ont figuré dans les grands drames de nos annales maritimes. Sur l'esplanade qui sépare le parc aux boulets de la Darse est établi le *parc aux canons*, meublé d'une armée de pièces d'artillerie de tous calibres et de toutes formes. Le parc aux boulets, avec ses pyramides de projectiles, au milieu desquelles se dessine une double ligne de lauriers-roses, offre un spectacle étrange et saisissant.

Nous ne pouvons pas nous arrêter ici à tous les détails ; nous nous contenterons d'indiquer le *magasin aux affûts*, — les *ateliers des charpentiers*, *des menuisiers* et *des tourneurs*, — l'*atelier des forges de l'artillerie*, avec ses belles et imposantes machines, — les *magasins de charbon et de bois*, — de *mitrailles*, — l'*atelier des mitrailles*. Toutes ces choses, d'ailleurs très-curieuses, sont logées dans des bâtiments qui occupent un espace long de 280 mètres. Nous avons hâte d'entrer dans le pavillon de la Direction, où se trouvent la *bibliothèque*, les *plans*, les *modèles de pièces d'artillerie*, et entre autres celui de la *Consulaire*, ce terrible canon, à la bouche duquel les deys d'Alger ont plus d'une fois attaché des consuls européens. Nous sommes maintenant dans la *salle d'armes*.

C'est une véritable merveille que cette salle d'armes. Rien de plus saisissant que ces longues murailles bâties avec des canons de fusils, ces corniches, ces festons, ces astragales faites d'armes meurtrières qui étincellent au moindre rayon de lumière; que ces mille et mille formes de l'architecture et de la statuaire, reproduites à l'aide de sabres, de pistolets, de poignards, d'épées réunis en faisceaux et en colonnes surmontés de trophées, avec un goût et un art véritables, et produisant un ensemble dont la description défierait la plume la plus pittoresque.

Deux armures complètes, montées sur des mannequins, semblent placées, comme des sentinelles d'un autre âge, à l'entrée d'une barrière admirablement faite de bassinets et d'autres petites pièces d'armurerie, dont l'assemblage ingénieux produit les formes les plus diverses. Ces deux armures ont appartenu, dit une tradition que rien ne justifie, à Godefroy de Bouillon et à Raymond, comte de Toulouse.

En sortant de la salle d'armes, nous entrerons dans l'*atelier de l'armurerie*, où sont dressés quatre-vingts étaux ; nous ne donnerons qu'un coup d'œil à l'*atelier des bourre-*

liers, à ceux de la *limerie* et des *modèles* de toutes les pièces en usage dans l'artillerie de marine.

L'*Artillerie* de Toulon est un des plus riches et des plus vastes établissements du port. Elle se développe sur plus de 300 mètres d'enceinte. Ses combles sont pleins de gargousses et de caisses à poudre; les ateliers et magasins d'artifices forment à eux seuls un arsenal. L'Artillerie occupe près de mille bras.

Nous longeons maintenant un quai bordé de magasins



L'Arsenal

où sont déposées toutes les pièces enlevées aux navires en commission de port. Ces pièces, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sont étiquetées et numérotées de manière à pouvoir être replacées dans l'ordre qu'elles occupaient sur le navire à qui elles appartenaient. En face sont rangés sur une ligne les navires désarmés et les navires en armement. Les premiers, toujours plus nombreux, et cela se conçoit, ne reprendront pas pour la plupart le grand chemin de la mer; ils sont là attendant que la décrépitude ou la

hache des forçats vienne mettre fin à une existence éprouvée par tant de périls et d'avaries.

La double ligne de navires et de bâtisses finit à la *Chaîne neuve*, large ouverture, barrée le soir par une chaîne en fer qu'on tend à fleur d'eau, pour interdire l'entrée ou la sortie du port à toute embarcation pendant la nuit, et qui reste plongée dans la mer pendant le jour. Deux caronnades chargées à mitraille sont dirigées du môle occidental sur le môle opposé, pour défendre le passage de la Chaîne aux forçats, en cas de révolte.

Une odeur graisseuse nous avertit que nous sommes près de la *Coquerie*, ou cuisine des équipages des navires en réparation ou en commission de port ; cuisine homérique s'il en fut, qui se fait presque en plein air, dans des niches pratiquées dans l'épaisseur des remparts.

On nous a débarqués sur le quai oriental, à l'une des extrémités du *Bagne*. Nous n'entrerons pas dans cet enfer aujourd'hui, et nous renvoyons à l'*Index* le lecteur curieux de renseignements sur le régime des forçats. D'ailleurs, les bâtiments du bagne ne contiennent pas tous les forçats ; les bagnes flottants, où ils se trouvent plus à portée de leurs travaux, en logent le plus grand nombre. Il n'est pas besoin d'entrer dans le bagne pour voir ces misérables ; le port, l'arsenal vous en montrent à chaque pas. Cependant leur nombre diminue chaque jour. Il viendra un moment où les amateurs du pittoresque regretteront de ne plus voir leurs casaques rouges se détacher sur les flancs noirs des navires de guerre ou sur les eaux bleues de la Méditerranée. Ce n'en sera pas moins un grand bien pour la morale publique.

En longeant le quai intérieur, on arrive à la *Chaîne-Vieille*, près de laquelle se tient une frégate historique, le ***Muiron***, prise à Venise sur les Anglais, et qui ramena Bonaparte d'Égypte. Elle sert aujourd'hui de vaisseau-amiral.

Du point où nous sommes, la vue est splendide et s'étend au nord sur les pittoresques montagnes du Farau; au midi, sur la rade peuplée de grands vaisseaux immobiles, au milieu desquels les yoles, les canots, les embarcations circulent et se croisent en tous les sens.

De l'autre côté de la chaîne, à la pointe du môle, on trouve la grande *machine à mâter*, haute de 43 mètres. Sur le môle occidental se trouve une autre ligne de vieux vaisseaux désarmés, qu'on appelait autrefois le *Grand-Rang*.

Entre les bassins de radoub et le bagne, est l'*Atelier des mécaniciens* avec ses imposantes machines.

Le plus ancien des *trois bassins de radoub* fut construit en 1774 par l'ingénieur Groignard, qui ne fit, dit-on, que s'inspirer des plans dressés par Pivot, un modeste ouvrier du port, à qui la Convention nationale donna une pension pour récompense. Jusqu'à lui on n'avait pas cru possible de construire un bassin de radoub dans un port où la marée n'existe pas. Il triompha de tous les obstacles, et les deux autres bassins qu'on a construits depuis l'ont été à l'aide des mêmes moyens que le premier, bien qu'on ait profité des perfectionnements apportés par l'expérience et la pratique. Le dernier passe pour un chef-d'œuvre de luxe, de précision et de solidité.

En quittant les bassins, on longe la chaussée du bagne, toute bordée de fleurs du côté de la mer, et l'on arrive à l'extrémité du *Grand Môle*, qui forme une île dans laquelle le bagne se trouve isolé du reste du port. Sur cette pointe se trouvent les *coqueries de la poix* et le *chantier des embarcations*.

Il reste encore à examiner le *chantier des frégates* et d'autres détails qui pourraient intéresser au plus haut point des hommes spéciaux; mais nous ne nous arrêterons pas plus longtemps; aussi bien nous voilà revenus à la porte d'entrée, et il ne nous reste plus qu'à visiter le Mourillon.

Nous avons déjà parlé du terrible incendie de 1840. Aujourd'hui le Mourillon n'a plus conservé de traces de ce sinistre. Les grands hangars, longs de près de 500 mètres, destinés à abriter les bois de construction, ont été rétablis, et cette fois de manière à pouvoir braver les atteintes des flammes. Cinq cales couvertes permettent de construire au Mourillon quinze vaisseaux de ligne à la fois.

Le Mourillon possède en outre une belle *scierie à vapeur*, des ateliers considérables, un hôpital, des plantations d'arbres et des jardins potagers pour l'hôpital.

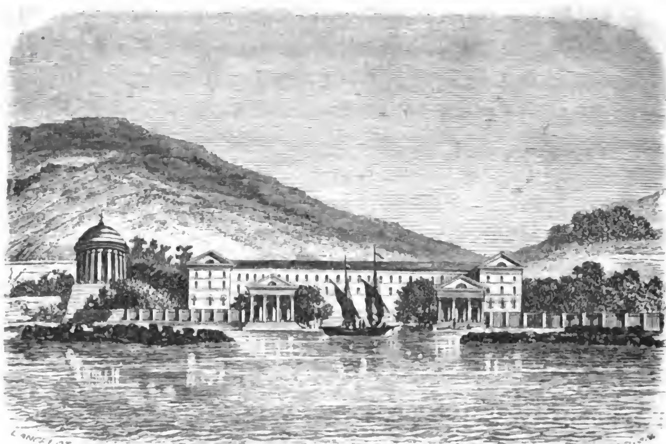
Saint-Mandrier. — Il ne faut pas quitter Toulon sans visiter Saint-Mandrier. Bien qu'il s'agisse d'un hôpital, Saint-Mandrier est un des plus charmants coins de terre de la Provence, et l'on n'en peut emporter qu'un agréable souvenir, à la condition toutefois d'oublier les souffrances de ses habitants. Aussi n'avons-nous pas le projet de vous faire parcourir les salles destinées aux malades; à peine entrerons-nous dans les bâtiments.

Pour aller à Saint-Mandrier on traverse la rade, et l'on arrive à la pointe de la presqu'île du cap Cepet, où s'élève le tombeau de l'amiral Latouche-Tréville. A côté du tombeau est le *Sémaphore*, dont les grands bras signalent l'arrivée des navires. Ce fut, dit la légende, sur ce rivage que saint Mandrier, proconsul romain, baptisé par l'évêque saint Cyprien, patron de Toulon, vint se retirer pour consacrer ses jours à la solitude et à la prière.

Sous Louis XIV, Saint-Mandrier servit d'ambulance aux malades des escadres françaises et espagnoles guerroyant avec les croisières anglaises établies devant Toulon. La portion de colline où avait été établie cette ambulance fut cédée sous les règnes suivants au clergé, qui y fonda une abbaye. On y établit de nouveau une ambulance, pendant le siége de Toulon par les républicains. La Restauration songea sérieusement à créer un hôpital sur ce terrain que les événements

semblaient avoir désigné pour ainsi dire, autant que son heureuse situation, comme un lieu de repos et de soulagements pour les serviteurs de la patrie.

Une esplanade plantée de tamarins conduit à la porte de l'hôpital, ouverte entre deux pavillons décorés chacun de quatre colonnes supportant un fronton triangulaire. On pénètre ensuite dans une immense cour occupant une surface de 15 000 mètres, plantée de jeunes ormeaux et tapissée de



Hôpital Saint-Mandrier.

plates-bandes de camomilles à l'âcre parfum. Cette cour est fermée au sud, à l'est et à l'ouest, par trois pavillons à deux étages, longs chacun de 100 mètres sur 20 de large, et séparés l'un de l'autre par des fossés de 10 mètres de large; sur ces fossés on a jeté des ponts de communication, qu'on peut dresser au besoin. Dans le cas d'une maladie contagieuse, le pavillon dans lequel elle se manifesterait pourrait ainsi être immédiatement isolé du reste de l'établissement.

Les salles de Saint-Mandrier sont admirablement tenues,

mais nous avons dit que nous n'y entrerions pas; nous préférons vous conduire devant la chapelle, construite sur le plan du temple du Soleil à Rome.

Comme l'édifice antique, la chapelle de Saint-Mandrier se compose d'une rotonde surmontée d'une coupole que supportent, à l'intérieur, seize colonnes corinthiennes accouplées, et à l'extérieur, vingt-quatre colonnes ioniques.

Derrière l'aile sud de l'hôpital est une vaste citerne qui peut contenir 1 800 000 litres d'eau. Sur la voûte on a formé une terrasse conduisant par des degrés en pierres de taille aux jardins établis en espaliers sur les flancs de la colline, véritables jardins de Sémiramis, dont la création est due à M. Roux, directeur des travaux hydrauliques de Saint-Mandrier. C'est lui qui a semé d'arbres et de fleurs de tous les climats ces pentes abruptes et arides.

A peu près à mi-côte, on trouve une immense citerne où viennent aboutir tous les cours d'eau de la colline et dont les deux bassins concentriques peuvent contenir 5 millions de litres. Nous ne vous arrêterions pas longtemps en cet endroit, si nous n'avions à vous faire remarquer un phénomène d'acoustique fort curieux. Le bruit d'un coup de pistolet tiré dans la profondeur de cette citerne s'y trouve répété soixante-dix fois. L'écho reproduit si fidèlement la voix humaine, que les paysans des environs crurent longtemps à un miracle.

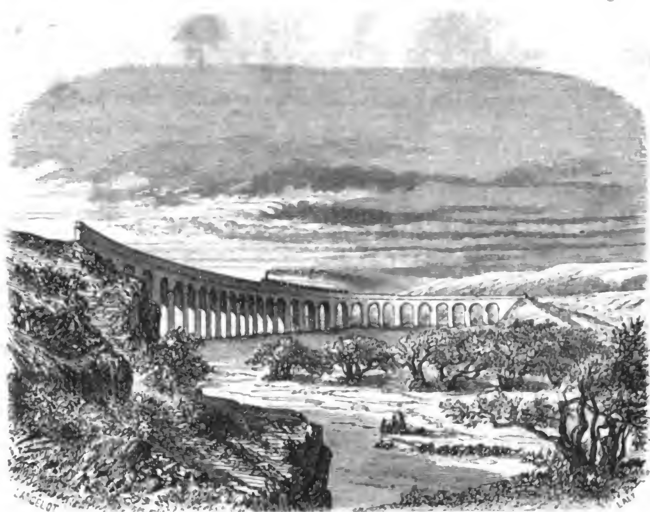
En sortant de la citerne, on arrive par un escalier de 50 marches à un magnifique jardin, qui est la merveille de Saint-Mandrier. Ici, vous n'êtes plus en Europe, ou plutôt vous avez sous les yeux les productions des deux hémisphères. D'immenses groupes de pins ombragent les allées et encadrent les parterres où croissent des aloès et des cactus, des genêts dont les fleurs d'or se détachent sur un sombre rideau de cyprès, des figuiers de Barbarie aux formes étranges, des agaves, des patates, des bananiers mêlés aux roses, aux

œillets, à toutes les fleurs de nos jardins; plus loin, des palmiers africains balancent leurs tiges élégantes au souffle de la brise.

Si maintenant vous détachez vos regards de ces splendeurs embaumées, si vous les portez plus loin, ils s'arrêteront sur des horizons splendides et variés, sur des plaines de verdure, sur des montagnes aux formes accentuées, sur des rochers qui ont un nom dans l'histoire, et un nom glorieux. D'ici on aperçoit la falaise de la *Malgue*, au pied de laquelle le *Romulus* fit tête à une escadre anglaise tout entière; le *Faron* et ses précipices, où 1800 soldats de la Révolution, surpris par l'ennemi, s'engloutirent aux cris de *Vive la République!* les gorges d'*Ollioules*, où à la même époque nos troupes anéantirent l'armée piémontaise, et plus loin les coteaux de *Gemenos* et de la *Sainte-Beaume*.



Jardin de Saint-Mandrier.



Viaduc entre Beaucaire et Manduel.

X.

DE TARASCON A NIMES.

Nous allons franchir sans nous arrêter les 28 kilomètres qui nous séparent de Nîmes ; les stations de *Bellegarde*, *Manduel*, *Beaulieu*, *Marguerittes* et *Courbessac* ne nous feront pas quitter le convoi. Est-il besoin, par exemple, de descendre à Beaulieu pour son vieux château flanqué de tourelles, ou pour la montagne de Regagnach, près de Beaulieu, où les amateurs d'antiquités druidiques trouveront des dolmens et d'autres restes de monuments gaulois? Mais tous ces édifices de la barbarie celtique se ressemblent ; qui en a vu un les a tous vus, et il nous reste à visiter les ruines de Nîmes, la ville de France la plus riche en monuments romains.

Quant au paysage, nous le montrerons, comme les stations, en courant. Voici Beaucaire à droite, son château déjà décrit, ses collines aux silhouettes fantasques, que surmontent des moulins à vent. Plus loin, le chemin traverse plusieurs tranchées, longe des escarpements couverts d'oliviers, comme la plaine qui s'étend à gauche. Entre Beaucaire et Manduel, nous passons sur un beau viaduc courbe de 28 arches, jeté en travers d'un paysage aride et plein de caractère.

A peine avons-nous franchi ce viaduc que nous voici de



Tunnel entre Beaucaire et Manduel.

nouveau courant dans une tranchée, au bout de laquelle apparaît un vallon sauvage bordé de rochers à pic d'un ton fauve et grisâtre. A droite du chemin, on voit un groupe de ces rochers dont l'assemblage et les formes bizarres offrent de loin l'image d'une forteresse gothique démantelée. Le railway semble vouloir se perdre dans une haute falaise qui ferme le fond de la vallée, et le convoi s'engouffre dans un

tunnel. Au sortir du tunnel, les oliviers reparaissent; ils précèdent une plaine immense à gauche, tantôt fertile, tantôt caillouteuse. De temps à autre nous apercevons, dans la direction du nord, des cimes bleuâtres qui bornent au loin l'horizon.

La plaine devient encore plus fertile. Nous entrons de nouveau dans une tranchée, au delà de laquelle nous ne rencontrons plus que la plaine, une plaine avec des prairies et des terres labourables. Il y a longtemps que nous n'avions vu des terres labourables, la Provence ne nous en avait pas beaucoup montré; mais voici dans les champs une charrue, une vraie charrue, et vénérable. On dirait un araire antique; sa forme n'a pas changé depuis dix-huit siècles.

Les oliviers reparaissent; au milieu d'eux on voit de grands arbres, avec une satisfaction véritable, car ils sont rares dans la contrée. Les enclos, les bastides, les jardins prennent la place des champs de blé et des prairies artificielles. Une vieille ruine offre sa silhouette à l'horizon, au-dessus d'une colline. De loin, elle ressemble aux restes d'une forteresse. A ses pieds s'étend la ville de *Nîmes*.

Il est au moins douteux que Nîmes ait été fondée par Némausus, fils d'Hercule le Libyque, ainsi que le rapportent Suidas, Stéphanus et quelques autres écrivains. On a dit qu'elle avait été la capitale des Hères mais cela n'est pas certain non plus, et l'on admet plus volontiers qu'elle doit son origine aux Volces Arécomices, qui remplacèrent les Hères dans ces contrées, et qu'elle devint leur capitale. Elle occupe la place d'une vaste forêt où les Volces avaient coutume de tenir leurs réunions. De *Nemos* qui, en langue celtique, veut dire forêt, les Romains firent *Nemus*, qui a la même signification, et plus tard les Français Nîmes.

Quelques historiens ont prétendu que Nemos fut érigée en colonie grecque par les Phocéens de Marseille. Rien n'est moins certain, bien que des monuments incontestables attes-

tent l'existence de relations fréquentes et suivies entre les deux villes. En revanche, tout le monde sait que la première fut constituée en colonie romaine par Auguste après la bataille d'Actium, sous le titre de *Colonia Augusta Nemausensis*. Il y établit la légion de vétérans qui avait participé à la conquête d'Égypte, et chargea son gendre, M. Vipsanius Agrippa, d'organiser la nouvelle colonie.

Nîmes fut très-favorablement traitée par les Romains; ils affectionnaient cette ville, dont l'enceinte renfermait, dit la tradition, sept collines, comme la capitale du monde. Ou la tradition se trompe, ou les Romains regardaient la ville nouvelle avec les yeux de l'imagination, qui leur rappelait, comme dans un mirage, la patrie absente; ou bien la configuration du sol a subi, depuis dix-huit siècles, d'étranges révolutions. Auguste, après avoir doté Nîmes d'un gouvernement modelé sur celui de Rome, l'entoura d'une enceinte fortifiée et y construisit des monuments somptueux. Ses successeurs prirent à tâche de l'imiter; aussi Nîmes, reconnaissante, éleva des statues à Tibère, à Trajan, à Faustine et à Dioclétien.

Nîmes, où la civilisation romaine était en plein épanouissement dans les premiers siècles de notre ère, n'accueillit pas d'abord le christianisme avec faveur. Elle se convertit sous Constantin. Son premier évêque connu, Félix, subit le martyre vers 407.

Les Vandales, traversant Nîmes comme un ouragan, renversèrent le temple d'Auguste, les Thermes et la basilique élevée par Adrien à Ptolémée. Les Visigoths traitèrent avec plus de douceur les Nîmois. Néanmoins ils firent de l'amphithéâtre une citadelle et y élevèrent deux tours. Ils s'y défendirent sans succès contre les Francs, en 507. Plus tard, Charles Martel assiégea les Sarrasins à Nîmes et livra la ville aux flammes. « Mesme, dit un vieil historien dans un récit empreint d'une incontestable exagération, ceste superbe antique et grande cité de Nismes y fust abattue rez-de-terre. »

Après avoir subi les invasions successives des Normands et des Hongrois, Nîmes ne commença à jouir du repos que sous les Trancavel et les comtes de Toulouse. Dès le XIIe siècle, elle entretenait des relations de commerce importantes avec les villes de la Provence. Les traditions municipales, qui étaient restées dans les mœurs et dans les souvenirs des Nîmois, malgré la barbarie et l'oppression du moyen âge, se réveillèrent avec la prospérité de la ville. En 1177, apparaît le consulat, composé de quatre membres choisis par le peuple dans la bourgeoisie, et de quatre pris dans la noblesse, constituée en corps à part : les nobles portaient le nom de *Chevaliers des Arènes*, parce qu'ils se réunissaient dans l'enceinte de ce monument. Le sceau des consuls des Arènes portait cette légende : *Sigillum consulum castri arenarum;* celui des autres consuls : *Sigillum civitatis Nemosi.* Les fonctions des consuls avaient plus d'une analogie avec celles des censeurs de Rome. Elles comprenaient, outre l'administration et le gouvernement de la ville, une juridiction et un droit de surveillance fort étendu sur les mœurs publiques et privées. Quand il s'agissait des intérêts généraux de la cité, les consuls des deux classes se réunissaient et délibéraient en commun. Ceux de la bourgeoisie se montrèrent fort jaloux de leurs droits; le viguier de Raymond VI, ayant voulu y porter atteinte, fut égorgé par le peuple.

Cependant la guerre des Albigeois et les malheurs publics avaient énervé l'esprit de liberté. Louis VIII entra dans Nîmes sans rencontrer de résistance (1226), malgré les serments qu'avait faits sur l'autel de la Vierge le peuple réuni aux chevaliers des Arènes, de mourir pour la cause nationale. L'occupation française porta de rudes atteintes aux priviléges de la cité. Nous voyons les rois s'en emparer et les restreindre les uns après les autres. Sous Philippe le Hardi, les consuls ne sont plus nommés par l'assemblée populaire, mais par sept échelles ou catégories de citoyens formant des

classes d'électeurs privilégiés (1272). Sous Charles VI (1384), les consuls sont réduits à quatre, tirés au sort parmi seize habitants que désignent les consuls sortants et les vingt-quatre membres du conseil municipal. L'administration des ducs d'Anjou et du Berry, gouverneurs de la ville, se montre encore plus oppressive. Le duc d'Anjou fait emprisonner les consuls pour avoir voulu résister à ses exactions (1375). Nîmes, épuisée par les guerres et les impôts, voit sa population tomber à 8000 habitants. Aussi les habitants se révoltèrent plus d'une fois. En 1381, les milices bourgeoises, commandées par Ponchut, en étant venues aux mains avec les troupes du duc de Berry, commandées par Garimaldi, furent défaites, et la plupart des révoltés périrent dans d'affreux supplices. Alors les gens de la campagne se lèvent à leur tour sous le nom de *Tuchins* ou *Coquins*, poursuivent les officiers royaux et les riches, qu'ils accusent d'être les complices de leur tyran, et se vengent par une terrible jacquerie de la misère et de l'oppression à laquelle ils étaient soumis depuis la conquête.

Les Nîmois ayant pris parti pour Ysabeau de Bavière en haine du duc de Berry, Charles VII, alors dauphin, vint faire le siége de leur ville, s'en empara (1420), et, après avoir rasé leurs murs, abattit le consulat. Mais Nîmes s'étant montrée fidèle à la cause de la France contre les Anglais, il lui rendit, à son avénement au trône, une partie de ses priviléges, qui furent confirmés plus tard par Louis XI.

Avec la liberté renaissante, l'industrie, qui n'avait jamais été d'ailleurs complétement anéantie, malgré les exactions et la tyrannie des gouverneurs, reprit dans Nîmes un nouvel essor. Les produits de son territoire étaient fort recherchés, et nous voyons qu'en 1483 Louis XI malade fit venir quatorze mulets chargés de blé de Nîmes, dans l'espoir que le pain fabriqué avec ce blé lui rendrait la santé.

Le protestantisme pénétra dans Nîmes vers 1552; il y ren-

contra d'abord une terrible persécution. Maurice Senecat, l'un des principaux réformés, fut brûlé sur la place de la Salamandre. Bien d'autres bûchers s'allumèrent ensuite, mais qui ne purent empêcher la cause de la réforme de grandir et de s'étendre. Dès 1559, le ministre Guillaume Moger trouvait faveur auprès des consuls. Les huguenots, sentant leur force et voulant se venger des persécutions des catholiques, envahirent l'église Saint-Étienne et outragèrent le saint sacrement. Moger, chassé d'abord de la ville, y rentra ensuite plus puissant que jamais. Nîmes devient alors le Genève de la France, la capitale du protestantisme dans le royaume. Les protestants brisent les images et démolissent les couvents pour bâtir des fortifications. Cependant Nîmes se voit forcée, en 1564, de se soumettre au gouverneur du Languedoc Montmorency-Damville; mais les protestants y rentrent en 1567 et souillent leur triomphe par une atroce barbarie. Après s'être emparés de l'évêché, ils jettent leurs victimes dans un puits qui se trouvait dans la cour, et qui s'appelle depuis le *Puits de Malamort.* Chassés encore une fois, ils reviennent de nouveau, entourent la ville de fortifications formidables, et se montrent aussi tolérants et humains qu'ils avaient été féroces et sanguinaires.

L'édit de Nantes fut très-favorable à la prospérité de Nîmes. Elle était au comble quand commencèrent les persécutions dirigées contre les protestants par Louis XIV.

En 1657, l'évêque ayant été admis dans le conseil de la ville comme président de droit, forma un parti de catholiques qui s'appela le parti de la *Grande-Croix.* Les protestants en formèrent un autre qui s'appela, par opposition, le parti de la *Petite-Croix.* Quelques conflits s'étant élevés à propos de l'élection consulaire, le gouverneur voulut faire accepter par la population l'élu de la Grande-Croix, bien qu'il n'eût réuni que la minorité des suffrages. Le sang coula et Nîmes dut se soumettre. Peu à peu une persécution systématique fut orga-

nisée contre les protestants ; ils se virent exclus de toutes les fonctions et de toutes les professions libérales ; leur temple fut aboli ; on limita le nombre des personnes qui pouvaient assister à leurs funérailles.

On sait assez quelles furent les suites de la révocation de l'édit de Nantes.

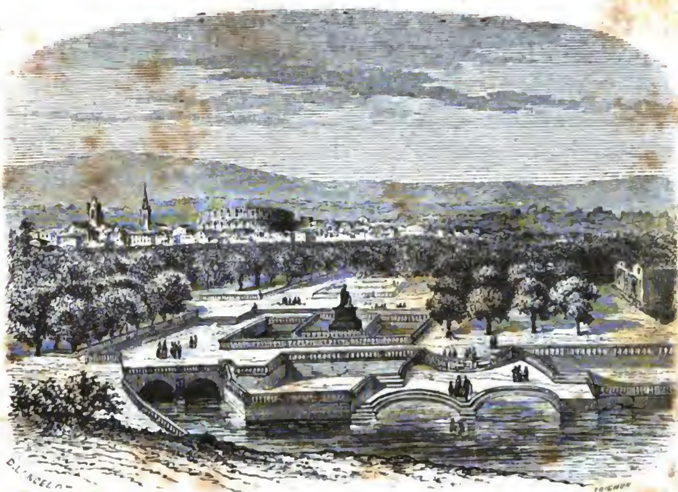
L'industrie nîmoise, frappée au cœur par ces persécutions, se releva un peu dans le siècle suivant; toutefois, il lui fallut bien des années avant de recouvrer sa prospérité première. La chute de l'Empire, en réveillant les haines assoupies des protestants et des catholiques, fut l'occasion d'actes odieux dont nous épargnerons le récit à nos lecteurs. Une paix de cinquante années a fait renaître à Nîmes le travail et l'industrie, et il est permis de croire que sa longue expérience des malheurs rendra désormais impossible le retour de violences criminelles.

Nîmes vit naître le rhéteur Domitius Afer, le maître de Quintilien, Rabaux Saint-Étienne et le peintre Sigalon.

La gare de Nîmes est fort belle. Elle a été conçue comme toutes celles du réseau de la Méditerranée, dans un style antique qui convient mieux que tous les autres aux constructions du Midi, quand elles ne sont point emprisonnées dans des carrefours étroits et sans air. Il est certain que l'architecture à colonnes et à portiques ne saurait être égalée par aucune autre dans cet heureux climat. Nous allons en avoir la preuve au sortir de la gare.

Nîmes s'annonce au voyageur qui vient du chemin de fer de la façon la plus pompeuse qui se puisse imaginer. Une avenue d'une largeur peu commune, bordée de maisons neuves aux riches façades, conduit à une vaste place plantée d'arbres, au milieu de laquelle s'élève une fontaine dont la somptuosité n'a pas de rivale en France. Cette fontaine, construite sur de très-grandes proportions, se compose d'un bassin inférieur entouré d'arbustes ; des piédestaux, portant

des statues qui personnifient les principales rivières du département, plongent leur socles dans le bassin. Entre les piédestaux se trouvent des vasques qui reçoivent des jets d'eau lancés par des têtes de lions placées dans la base d'un piédestal surmonté de la statue de la ville de Nîmes. Ce monument est tout en marbre. Les figures sont de Pradier ; on y retrouve les qualités de souplesse de ciseau et d'exécution



Vue de Nîmes.

habile qui lui étaient familières. Cependant la figure drapée de la ville de Nîmes ne vaut pas les autres ; la draperie est un peu roide et lourde ; le corps qu'elle recouvre ne paraît pas *d'ensemble* et ne *porte pas* d'une façon bien assurée. Il est fâcheux aussi que l'artiste ait eu l'idée de placer sur la tête de cette figure une sorte de couronne murale composée des modèles des édifices antiques de la ville ; on dirait qu'elle est coiffée d'un gâteau.

Le *palais de justice*, dont la façade donne sur un des cô-

tés de la place de l'Esplanade (c'est ainsi que s'appelle la place où nous sommes, imitation des propylées d'Athènes), produit un excellent effet, malgré le voisinage écrasant des Arènes, placées tout à côté.

Ce beau monument, mieux conservé que celui d'Arles, mais un peu moins vaste et d'un goût moins pur, se compose, à l'extérieur, de deux rangs de portiques à arcades. Le portique du rez-de-chaussée est décoré de pilastres saillants formant contre-forts; dans le portique supérieur les pilastres sont remplacés par des colonnes.

L'ensemble de cette ordonnance, d'un caractère très-ferme et très-simple en même temps, se rapproche autant du dorique que du toscan, ce qui prouve une fois de plus que les architectes romains ne s'astreignaient pas, comme on l'a trop longtemps supposé, à un petit nombre de règles étroites, et qu'ils modifiaient à l'infini les styles généraux de leurs monuments.

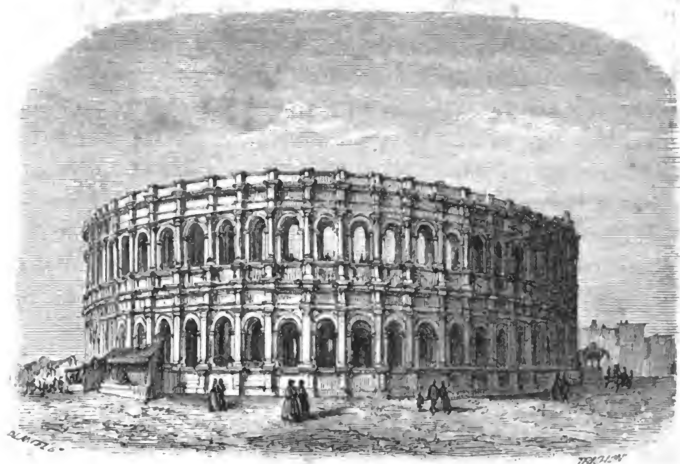
Quatre entrées placées à l'extrémité de chaque arc donnaient accès dans l'intérieur de l'amphithéâtre; deux seulement servaient d'entrée à l'arène. La porte du nord est couronnée d'un fronton, au-dessus duquel on voit des taureaux à mi-corps en ronde bosse.

Ces taureaux ont fort intrigué les antiquaires: les uns y ont vu une manière d'armoiries données par les empereurs aux colonies romaines; d'autres ont cru qu'Auguste étant né, suivant Suétone, dans une maison dont la façade était décorée de têtes de taureaux, les constructeurs du monument avaient, par flatterie, placé la représentation de ces animaux à l'entrée principale. Enfin on a pensé aussi que les Arènes de Nîmes servaient, comme celles d'Arles, plutôt à des luttes de taureaux qu'à des combats d'animaux féroces, et qu'il fallait voir dans les décorations de la porte une sorte d'enseigne constatant la destination de l'édifice[1].

1. Cependant il est à remarquer qu'on retrouve ces taureaux à la porte

De toutes ces opinions, la dernière nous semble la plus vraisemblable, car elle est la plus simple ; mais le mieux est de s'abstenir.

La partie occidentale de l'amphithéâtre présente seule des moulures terminées, les autres ne sont qu'épannelées. On a sans doute ouvert les Arènes au public avant l'entier achèvement de la décoration ; puis, comme cela arrive d'ordinaire, cet achèvement aura été ajourné indéfiniment. Il ne manque pas de monuments en France qui ont subi les mêmes vicissitudes.



Les Arènes.

Comme celui d'Arles, l'amphithéâtre est de forme elliptique; son grand diamètre est de 133m,38; son petit diamètre ne mesure que 101m,40. La hauteur des murs est de 21m,45. On estime qu'il pouvait contenir 25 000 spectateurs, 4000 de

d'Auguste, bâtie par Auguste, et au théâtre d'Arles, dont la construction primitive est attribuée à cet empereur. D'un autre côté les Arènes ont été élevées, dit-on, par Antonin.

moins que celui d'Arles. Le Colisée de Rome en recevait 87 000.

Les quatre *précinctions*, qui avaient chacune leurs *vomitoires* et leurs escaliers, sont visibles encore en partie dans l'intérieur. On sait qu'on entend par précinction la série des gradins destinés à une même classe de spectateurs. La première, au-dessus du *podium* ou mur de l'arène, était réservée à l'aristocratie et aux personnages de distinction, la seconde aux chevaliers, les deux dernières au peuple, à la plèbe. Là les gradins étaient divisés par des raies tracées dans la pierre. Dans les premières précinctions on voyait jadis des séparations assez semblables à celles de nos loges.

On a restauré l'amphithéâtre de Nîmes avec beaucoup de soin, peut-être même a-t-on été trop loin ; car, bien que les architectes modernes aient en général copié fidèlement les parties anciennes, les moulures des corniches, les pilastres tout neufs à vives arêtes, font un peu l'effet de taches, et ôtent à l'édifice quelque chose de son aspect vénérable. Les vieux monuments pas plus que les coquettes surannées ne gagnent à se rajeunir, et il n'est au pouvoir de personne

De réparer des ans l'irréparable outrage.

Si nous suivons maintenant un large boulevard qui débouche sur la place des Arènes, nous rencontrerons, à un peu plus de 200 mètres de là, un édifice tout neuf; c'est l'église *Saint-Paul*, dont les Nîmois se montrent peut-être aussi fiers que de leurs ruines antiques.

Le 1er juillet 1835, le conseil municipal ouvrit un concours pour l'érection de ce monument. Trente plans lui furent envoyés, parmi lesquels un projet conçu dans le style romano-byzantin, par M. Questel, fut adopté.

La façade principale donne sur le boulevard. Elle se compose de trois portes en arcades plein-cintre, séparées par des contre-forts indiquant la division des nefs, et décorées de

colonnettes en granit, avec des archivoltes chargées d'ornements. Le tympan de la porte principale est orné de figures représentant *le Christ*, *les Évangélistes* et *les douze Apôtres;*



L'église Saint-Paul.

dans le tympan de gauche on voit *Marie* et *l'Enfant Jésus*, avec les anges *Gabriel* et *Michel;* dans celui de la porte de droite, *saint Paul*, *saint Castat* et *saint Baudile*, patron de Nîmes. Toutes les figures, exécutées en demi-relief, sont

dues au ciseau de M. Collin, et affectent une allure et un style archaïques inspirés des sculptures de Saint-Trophime.

Au-dessus des portes, trois roses à vitraux de couleur complètent la décoration de cette façade, surmontée d'une croix byzantine. La rose qui se trouve au-dessus de la porte principale en est séparée par une galerie de colonnettes.

Le clocher de Saint-Paul est en forme de flèche; il nous semble qu'il eût été plus conforme au style adopté pour cet édifice de construire une tour terminée par une toiture presque plate ou par une galerie.

L'intérieur, qui affecte la forme d'une croix latine, et qui mesure 61 mètres de long sur 34 de large, se compose d'une nef principale, séparée des bas côtés par des piliers trapus; ces piliers supportent des arcades à plein-cintre que surmontent des fenêtres également à plein-cintre et garnies de vitraux coloriés. La voûte des nefs latérales est en ogive obtuse. Au centre de la croix s'élève une coupole surmontée du clocher, dont la base porte uniquement sur quatre gros béliers établis à l'entrée des transepts. Cette partie de l'église, haute de 54 mètres, est digne d'éloge, et ne manque pas d'un certain aspect élégant qui résulte de la hardiesse de la construction.

Les nefs se terminent par trois absides circulaires en forme de demi-coupoles.

La partie la plus importante de la décoration consiste dans les peintures murales dont M. H. Flandrin a revêtu les coupoles des absides et les murs latéraux du chœur et des nefs. La première de ces compositions représente *le Christ* assis tendant la main à un roi et à un esclave prosternés à ses pieds; à droite et à gauche se tiennent les apôtres saint Pierre et saint Paul. Dans la seconde, on voit les *Pères des Églises d'Orient et d'Occident*, tenant à la main un manuscrit; au-dessus d'eux, des archanges sont représentés volant dans l'espace et chantant les louanges du Seigneur. Le *Couronnement de la Vierge*, le *Ravissement de saint*

Paul, et une *Procession de martyrs* qui se déroule le long de la frise de la nef comme une théorie antique, complètent l'ensemble de ces compositions.

Il ne nous appartient pas de formuler un jugement définitif sur l'œuvre de M. Flandrin. Cet immense travail, l'un des plus considérables de tous ceux qui ont été exécutés de nos jours, et où l'on retrouve, avec les traditions du style sincèrement naïf des Orcagna, des Cimabue et des maîtres de l'école italienne primitive, les traditions plus savantes de l'école de Raphaël et l'empreinte visible de la manière de M. Ingres, fait le plus grand honneur à l'artiste. Nous croyons cependant, et nous hasardons cette observation avec toute la réserve qui nous est imposée par la modestie de notre tâche, que c'est une erreur de convenance de revêtir, comme il l'a fait, ses figures d'un coloris affaibli qui reste au-dessous de la tonalité employée dans la décoration générale de l'édifice. Assurément les vieux maîtres, dont on essaye de reproduire la manière et le sentiment, procédaient d'une autre façon. S'ils ne cherchaient pas (et d'ailleurs l'insuffisance de leurs moyens d'exécution ne leur aurait pas permis de le faire), à produire dans leurs compositions des effets de tableau qui eussent troublé la solennité des lignes de l'architecture, du moins ils montaient le coloris de leurs figures à une très-grande intensité. Je ne veux point dire qu'ils étaient coloristes comme cela peut s'entendre d'un maître de Venise ou d'Anvers; mais ils cherchaient la richesse et la puissance, et restaient harmonieux malgré tout, comprenant bien que le bel effet d'une décoration polychrome doit résulter de la richesse et de l'éclat de toutes ses parties, et non de l'effacement des principales, c'est-à-dire des compositions historiques ou religieuses, au profit de l'ornementation.

Ces réserves faites, nous nous empressons de dire que M. Flandrin s'est montré à la hauteur de la tâche si difficile

et si considérable qu'il avait entreprise ; il a fait preuve de qualités rares et élevées, qui lui ont assuré une belle place dans l'école contemporaine. Personne n'eût dessiné avec un sentiment d'une élégance plus chaste les figures de son couronnement de la Vierge, ni mieux rendu l'austère sérénité des martyrs de la nef. Sa composition du Christ tendant la main au roi et à l'esclave mérite aussi de grands éloges, pour la majestueuse douceur du Fils de Dieu et l'ordonnance simple et calme du sujet.

M. Dennelle a exécuté toutes les peintures de l'ornementation ; MM. Maréchal et Cugnon (de Metz) ont été chargés de la peinture des vitraux.

L'itinéraire que nous avons adopté nous conduit d'un monument religieux à un édifice profane s'il en fut : non loin de l'église Saint-Paul, nous trouvons le *théâtre*, construction moderne, avec un portique à colonnes d'un bon aspect.

En face du théâtre se trouve la *Maison-Carrée*.

Ce temple, le plus beau et le mieux conservé de tous les monuments romains qui subsistent encore sur notre territoire, fut de tout temps l'objet d'une admiration à peu près générale. L'abbé Barthélemy, qui n'était pas un grand archéologue, l'appelle le chef-d'œuvre de l'art antique, ce qui est trop dire : la Maison-Carrée n'est pas le Parthénon. Colbert voulait la faire transporter pierre par pierre au milieu du parc de Versailles, où le ciel inclément des environs de Paris eût bientôt fait disparaître sa belle couleur dorée sous une triste livrée grisâtre. Alberoni demandait pour lui une boîte d'or. Heureusement pour Nîmes et pour le monument lui-même, on s'est contenté de le déblayer, de lui faire une place assez large pour qu'il ait de l'air et du soleil, pour qu'on puisse l'admirer à l'aise, et d'effacer la trace des nombreux outrages qu'il avait subis.

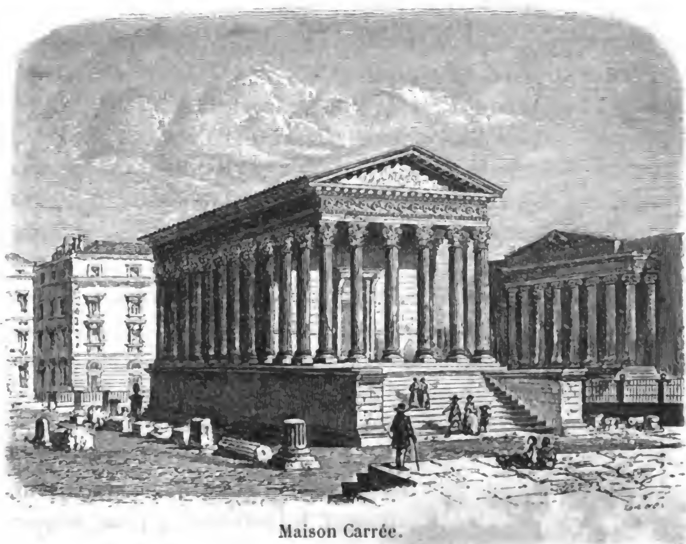
Séguier qui, en 1738, reconnut sur la frise les traces de clous qui retenaient les lettres en métal d'une inscrip-

tion, croyait que ce temple fut dédié aux petits-fils d'Auguste. M. Pelet, auquel Nîmes doit de beaux travaux sur ses antiquités, découvrit que c'était en l'honneur des fils adoptifs d'Antonin que cet édifice avait été élevé.

Voici l'inscription, d'après M. Pelet :

M. CÆSARI AVGVSTI F. COS. L. CÆSARI AVGVSTI F. COS. DESIGNATO PRINCIPIBVS IVVENTVTIS.

« Au consul M. César, fils d'Auguste, et au consul désigné L. César, fils d'Auguste, princes de la jeunesse. »



Maison Carrée.

Quand Séguier découvrit l'inscription, trois des cinq trous qui forment la première lettre étant bouchés par du plâtre, il crut que cette première lettre était un C, là où M. Pelet vit parfaitement un M. Or, comme il n'y a pas dans l'histoire romaine d'autres princes revêtus du titre de « princes de

la jeunesse, » que Marc Aurèle et Lucius Vérus, il en conclut que c'étaient eux qui étaient mentionnés dans la dédicace; à quoi il convient d'ajouter qu'Antonin étant né à Nîmes, ses compatriotes ont bien pu chercher à lui plaire en honorant ses fils adoptifs.

Le plan de la Maison-Carrée forme un parallélogramme de 25^{m},65 cent. de long, sur une largeur de 13^{m},45. L'intérieur de la *cella* n'a pas plus de 16 mètres de longueur sur 13 mètres de largeur en dedans des murs. Ce temple est de ceux que Vitruve appelle *prostyles*, c'est-à-dire n'ayant de portique que sur une face; *hexagones*, parce que cette face est décorée de six colonnes. L'entre-colonnement, qui appartient au genre *pycnostyle*, a moins de deux diamètres de colonne.

Palladio place ce temple parmi les temples *périptères*, malgré l'absence de portiques sur trois de ses côtés, parce qu'une suite de huit colonnes engagées décorent les deux grands côtés de la *cella* à l'extérieur et soutiennent la muraille. Les colonnes sont au nombre de six sur le derrière, et pareillement engagées. Un porche, supporté par dix colonnes isolées et surmonté d'un fronton triangulaire d'une belle proportion, précède la cella. Il est accessible par un escalier de quinze marches. L'ordonnance générale appartient à l'ordre corinthien. La frise est composée de feuillage en enroulements et d'ornements d'un grand goût et d'une exécution admirable. Mais les modillons offrent cette particularité remarquable, qu'ils sont sculptés dans un sens opposé à ceux qu'on trouve dans les entablements ordinaires, et que leur partie la plus saillante, au lieu de s'appuyer à la corniche pour former une console, touche au contraire au larmier et ressemble de cette façon à une console renversée. Cette disposition, qui nous paraît d'ailleurs fort logique, si l'on considère ce genre de décoration comme devant traduire les extrémités pendantes des chevrons qui dans les constructions primitives supportaient les tuiles, n'offre d'ailleurs rien de cho-

quant, et il faut un examen minutieux pour s'en apercevoir.

Je ne sais pas où un archéologue a découvert que la Maison-Carrée accusait une époque de décadence et de mauvais goût; que les chapiteaux corinthiens paraissaient courts et écrasés, et que la corniche était « lourde et surchargée d'ornements. » Il faudrait, pour accepter cette opinion, n'avoir jamais vu d'entablements corinthiens. La plupart de ceux qui nous restent des plus belles époques de l'antiquité sont couverts d'ornements bien autrement nombreux et compliqués que celui de la Maison-Carrée, et ne sont pas d'une exécution plus habile et plus élégante.

Nous avons dit qu'on avait fait un musée de la cella; mais son enceinte trop étroite ne peut pas contenir, outre les tableaux qui couvrent les murailles, tous les fragments d'art antique qui forment la plus grande richesse de ce musée obscur. On a rangé le surplus autour du temple, après avoir pris soin de les protéger par une grille contre les profanations des Anglais, qui ne manquent jamais d'écorner les pierres antiques, afin d'en rapporter un fragment à titre de curiosité et de souvenir. Parmi les morceaux les plus remarquables de cette exposition en plein air, on doit citer des aigles soutenant une guirlande, fragment de frise d'une exécution large et tout à fait monumentale.

Des fouilles exécutées en 1821 et 1822 firent découvrir autour de la Maison-Carrée des murailles parallèles au temple, des bases de colonnes encore en place, et d'autres fragments mêlés à du charbon de bois. On suppose qu'un incendie avait détruit une colonnade qui composait autour du temple une enceinte sacrée ou *péribole*. Des recherches faites dans les maisons voisines démontrèrent que cette colonnade s'étendait de façon à former un *forum*. Ces fragments retrouvés ne sont pas d'un travail et d'un goût inférieurs au monument principal.

Si nous continuons notre route, nous arrivons bientôt au *Jardin de la Fontaine.* Ce n'est pas un des moindres ornements de Nîmes, bâtie dans une plaine passablement aride et brûlée, que cette oasis peuplée de grands arbres, arrosée d'une eau limpide, et dont les dispositions majestueuses rappellent le jardin du Luxembourg.



La fontaine de Diane.

Dans le jardin de la Fontaine gisent les ruines d'un édifice qu'on nommait autrefois le *temple de Diane*, mais qui fut certainement une *nymphée*, faisant partie des thermes de Nîmes. Ces thermes étaient un admirable monument, à en juger par ce qui en reste aujourd'hui. A l'époque où on crut devoir entreprendre des fouilles, c'est-à-dire en **1742**, et sur les ordres des états du Languedoc, l'ingénieur

Philippe Maréchal, qui avait été chargé de faire les travaux nécessaires à la distribution des eaux, ne craignit pas d'établir ses constructions sur les substructions des monuments antiques. On reconnut alors que les eaux de la fontaine passaient dans un grand atrium (ou cour intérieure) formé de plusieurs colonnades donnant accès à des salles de bain alternativement carrées et demi-circulaires. Au centre de l'atrium s'élevait un stylobate décoré de statues, dont quatre statues isolées du plus beau style.

Au delà existait un portique corinthien à jour, dont la façade orientale donnait sur un bassin qui, après avoir réuni toutes les eaux, les distribuait dans la ville par cinq grands aqueducs. Toutes ces dispositions furent modifiées, on ne le voit que trop aujourd'hui, excepté celles de l'atrium, quand on créa le jardin de la Fontaine.

Le *temple de Diane* (l'opinion publique continue à l'appeler ainsi) se compose d'une salle richement décorée de colonnes, de niches et de sculptures d'un très-grand goût.

Tout près du jardin de la Fontaine, ou à l'extrémité d'un sentier qui serpente à travers des bosquets de pins, s'élève la *tour Magne*, le plus ancien des monuments de Nîmes, au dire de M. Pelet. Elle est aujourd'hui tout à fait ruinée, et l'on doit regarder comme un vrai miracle que l'étage supérieur, perché pour ainsi dire au sommet d'une espèce de cône tronqué sur lequel il porte à faux, ne se soit pas écroulé déjà depuis longtemps.

Quelques auteurs ont vu dans cet édifice, les uns un *phare*, les autres un *aerarium* ou tour des Vents ; d'autres enfin un *temple*. Mais M. Pelet, dans un travail qui a été généralement approuvé par les archéologues, a cherché à établir que c'était un de ces mausolées appelé *septizonium*, élevé par les anciens en l'honneur des héros morts dans une bataille où ils avaient remporté la victoire.

La tour Magne, de forme octogone, se compose de plu-

sieurs étages en retraite, ce qui lui donne l'aspect d'une pyramide tronquée. Aujourd'hui elle n'a plus que 24 mètres de hauteur, au lieu de 38 qu'elle mesurait autrefois. Son ordonnance appartient à l'ordre dorique, ce qui est encore facile à reconnaître, malgré les cruelles vicissitudes qu'elle a subies depuis l'invasion des barbares, où elle fut employée à la défense de la ville, jusqu'au commencement du XVIIe siècle.

Il ne nous reste plus qu'à examiner rapidement deux autres monuments antiques : la *Porte d'Auguste* ou *des Casernes*, et la *Porte de France*.

La première est formée de quatre arcades, dont les deux principales servaient au passage des chars et des cavaliers, et dont les deux autres plus petites étaient réservées aux piétons. Malgré l'état de dégradation où elle se trouve, on reconnaît qu'elle était pompeusement décorée. Au-dessus des grandes arcades sont deux têtes de taureaux supportant la saillie de l'entablement. Au-dessus des petites arcades se trouvent des niches, vides de leurs statues. Une petite colonne ionique, portant sur une console placée à la naissance des arcades, sépare les deux grands portiques. Deux pilastres encadrent les portiques latéraux. La porte d'Auguste était à son origine flanquée de tours demi-circulaires, aujourd'hui détruites.

Mais le plus grand intérêt de ce monument vient de l'inscription, qui permet de donner à son érection une date certaine, celle de la huitième année de la puissance tribunitienne d'Auguste, c'est-à-dire l'an 739 de Rome, quinze ans avant l'ère chrétienne.

IMP. CÆSAR. DIVI. F. AVGVSTVS. COS. IV. TRIBI. POTEST.
VIII. PORTAS MVROS. DAT.

« Le fils du divin César, Auguste, consul pour la quatrième fois, revêtu pour la huitième fois de la puissance tribunitienne, construisit ces portes et ces murailles. »

La Porte de France est située à l'angle sud des anciens murs. Sa construction est d'une élégante simplicité. Comme la précédente, elle était flanquée de deux tours maintenant détruites, à l'exception d'une partie de celle de gauche. L'unique ouverture est surmontée d'un attique orné de quatre pilastres.

Il est encore facile aujourd'hui de reconnaître l'emplacement de l'enceinte romaine, qu'on peut suivre dans tout son circuit, d'une longueur d'environ 6082 mètres. Les murs avaient une hauteur moyenne de $9^m,50$ au-dessus du sol. Ils sont parementés en dedans et en dehors par des assises régulières de moellons smillés et posés au ciment. L'intervalle entre ces deux parements était rempli par un blocage de fragments de pierre et de mortier, formant maintenant une masse compacte dure comme la pierre.

La *cathédrale* est la seule église ancienne de Nîmes; encore l'intérieur a-t-il été refait en grande partie au XVIIe siècle. Dès l'origine du christianisme à Nîmes, elle fut consacrée à sainte Clotide. On la reconstruisit en 1030. Pendant les guerres de religion, les protestants démolirent la nef et la partie droite de la façade, de sorte qu'il n'existe plus de l'église du XIe siècle que le clocher et la portion de façade épargnée par les réformés.

La porte actuelle de la façade est toute moderne, mais on a encadré dans la muraille, au-dessus d'elle, un fragment de frise antique en marbre, représentant des griffons. On voit au-dessus de celle-ci une seconde frise, où sont sculptés des sujets tirés de l'histoire de l'Ancien Testament, qui appartient bien à l'art du XIe siècle. Les corniches rampantes du fronton qui surmonte la façade sont ornées de modillons, les uns romans avec des têtes d'animaux fantastiques ou des masques grimaçants, les autres dans le style du XVIIe siècle, avec des mufles de lions.

Une partie du soubassement de la façade et de la tour qui

en fait partie paraît avoir appartenu à un temple antique dédié à Auguste.

Nous avons visité tous les monuments de Nîmes, véritablement dignes de ce nom ; ceux qui nous resteraient à voir n'ont rien qui les recommande à notre attention. A part Saint-Paul et la cathédrale, les églises n'offrent aucun intérêt, et je ne crois pas que vous soyez curieux d'admirer la préfecture, la caserne, l'Hôtel-Dieu et l'évêché, qui ne présentent rien d'intéressant pour celui qui vient de contempler les Arènes et la Maison-Carrée.

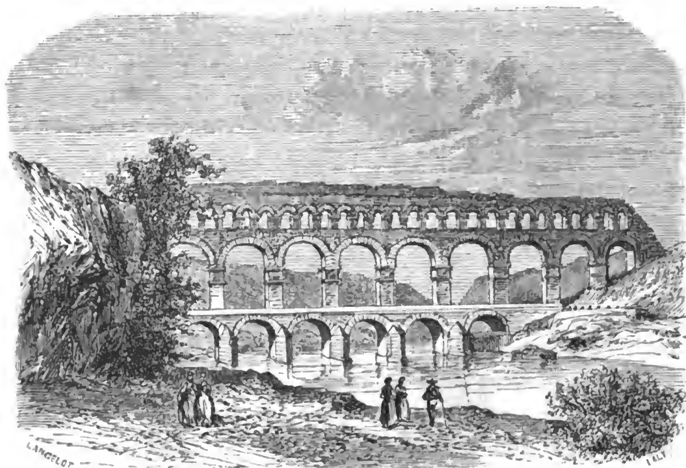
Cependant nous devons rendre à Nîmes cette justice, que bien loin de s'endormir, comme Arles, à l'ombre de ses ruines vénérables, elle se montre une cité active et industrielle, tout en témoignant d'un grand respect pour les monuments de son glorieux passé. Les étrangers qui l'ont parcourue il y a quelque vingt ans ne la reconnaîtraient plus aujourd'hui. Le cœur même de la ville est entouré de boulevards aérés, larges et plantés d'arbres. Si cette partie de la cité se compose d'un dédale inextricable de ruelles étroites et sinueuses, en revanche les faubourgs, qui occupent un plus vaste espace que la ville, sont percés de voies où les passants peuvent circuler à l'aise au milieu des flots d'une poussière blanchâtre.

Le pont du Gard. — Cette merveille de l'art antique se trouve sur la route du Pont-Saint-Esprit, à 18 kilomètres environ de Nîmes. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que l'Italie moderne n'offre rien, parmi les restes des travaux hydrauliques que lui ont légués les Romains, qui soit comparable au pont du Gard. Et cependant ce prodigieux travail n'est qu'une partie d'un aqueduc de 41 000 mètres en longueur, qui conduisait à Nîmes les eaux des sources de l'Eure et d'Airan.

Le pont traverse la vallée du Gardon ; des collines arides et sauvages, un torrent qui roule sur un lit de rocs son onde mur-

murante en été, grondante et furieuse dans la saison des pluies, lui font un paysage digne de sa grandeur et de sa majesté. Rousseau, qui visita ce monument lors de son voyage à Montpellier, et qui pourtant se montrait plus sensible aux beautés de la nature qu'à celles de l'art, fut saisi en sa présence d'une émotion à laquelle personne n'est capable d'échapper. « Ce que je vois, ce que j'éprouve, a-t-il dit, est fort au-dessus de ce que je m'étais figuré. »

Le pont du Gard est composé de deux rangs de grands



Le pont du Gard.

arcs et d'un troisième rang de petits arcs. Tous ces arcs sont à plein-cintre et portent sur des impostes. Au-dessus du troisième rang est établi l'aqueduc où les eaux franchissaient la vallée, à plus de 48 mètres au-dessus du niveau du Gardon. Le grand arc formant le centre de l'ordonnance générale a 24m,50 d'ouverture. La hauteur des deux premiers étages est de 20m,12 pour chacun d'eux; celle du troisième mesure 8m,55.

Le premier rang a $6^{m},36$ d'épaisseur, le second $4^{m},56$, et le troisième $3^{m},6$; ce qui produit pour chaque étage une retraite de 90 centimètres.

D'un côté de la vallée, l'aqueduc continuait à être supporté par des arcades pareilles à celles du troisième rang ; de l'autre il s'engageait dans les flancs de la montagne et ne reparaissait, suspendu sur de nouveaux arcs, que dans la traversée des gorges et des vallons divisant les 41 000 mètres qu'il avait à franchir.

Le pont du Gard est fondé sur le roc. Il est bâti de pierres ou plutôt de blocs énormes à peine épannelés. Cette rusticité même contribue à la grandeur de l'aspect, grandeur résultant de la belle conception de l'ensemble, de l'harmonie des lignes et des audacieuses proportions des parties principales.

Les lits et les joints des assises, tous posés à sec, sont faits avec la plus grande perfection.

Les parois intérieures du canal sont en moellons revêtus d'un enduit ou ciment épais de 5 centimètres, et composé de chaux vive, de sable fin et de poussière de briques, devenu aujourd'hui plus dur que la pierre. Cette couche de ciment était elle-même recouverte d'une sorte de stuc aussi poli que du marbre et peint en rouge.

Pendant les guerres de religion, le duc de Rohan fit couper un tiers de l'épaisseur des piles du second rang, pour faciliter le passage de son artillerie. Heureusement qu'en 1799 ce dommage fut réparé par le conseil du célèbre architecte Daviler et de l'abbé Laurent.

Quarante-quatre ans plus tard, M. Pélet, directeur des travaux du Languedoc, fit adosser un pont contre sa face orientale. Il est juste de dire qu'il fit faire d'importants travaux de réparation et de consolidation à l'aqueduc romain. Mais que ne transportait-il son pont plus loin ?

Les Romains ont laissé subsister les corbeaux de pierre qui leur avaient servi à poser les cintres et les échafauds.

On dirait qu'en agissant ainsi ils ont prévu le jour où leur édifice pourrait avoir besoin de réparation. Quelle idée se faisaient-ils donc de la durée de leur empire, ces hommes qui croyaient qu'un jour viendrait où leurs descendants auraient à réparer le pont du Gard !



Lunel.

XI.

DE NIMES A MONTPELLIER.

De Nîmes à Lunel, nous rencontrons les stations de *Saint-Césaire*, *Milhaux*, *Bernis*, *Uchaux*, *Vergeze*, *Aigues-Vives*, *Gaillargues*, en elles-mêmes médiocrement intéressantes, où par conséquent nous n'avons pas à nous arrêter.

Le paysage, au sortir du chef-lieu du Gard, ressemble à celui que nous avons traversé pour arriver dans cette ville. D'abord de petites collines, avec des bastides, moins nombreuses à mesure que nous nous éloignons, puis une vaste plaine plantée d'oliviers et de vignes. On arrive à Milhaux d'une façon assez originale. Le village apparaît au moment où l'on s'y attend le moins, au sortir d'une tranchée taillée dans le roc; on dirait une décoration de théâtre. A peine l'a-t-on entrevu que voici une nouvelle tranchée, puis la plaine, et Bernis à gauche. Uchaux est du même côté, au milieu des vignes, qui sont plus nombreuses ici que les autres cultures.

Vergeze, au contraire, se trouve à droite. Nous n'en parlerons que pour vous dire que cette commune possède une

source d'eaux minérales froides, appelée *Bouillens* dans le pays, à cause des bouillonnements continuels qui agitent la surface d'une mare large d'une vingtaine de mètres, et qui tarit presque complétement dans les grandes chaleurs. Cette mare n'est autre chose que la source elle-même. Si vous avez des fièvres intermittentes, arrêtez-vous ici pour boire de l'eau de Vergeze. Vous devrez, au contraire, l'employer à l'extérieur dans le cas peu souhaitable où vous seriez affligé de rhumatismes, de sciatiques ou de maladies de la peau.

Aigues-Vives, qui vient ensuite, malgré son nom, ne vend pas d'eau comme Vergezes, mais des alcools qu'elle fabrique en grande quantité.

Gaillargues est également situé à droite de la ligne. C'est tout ce que nous avons à en dire. Après Gaillargues, les oliviers qui nous avaient quittés reparaissent au milieu d'autres cultures ou clair-semés sur le penchant de collines arides, derrière lesquelles nous apercevons à droite les cimes lointaines des montagnes du Languedoc. Le chemin s'enfonce de nouveau dans une tranchée, puis traverse une vaste et fertile plaine. Une petite ville surmontée d'un clocher pittoresque se montre à gauche de la station; c'est *Lunel*, plus connue par son vin que par son histoire.

Elle en a une pourtant, et qui ne manque pas d'incidents dramatiques. Au VI[e] siècle, Lunel était peuplée de juifs qui y possédaient une synagogue célèbre. Charles-Martel fit de cette ville une baronnie qui passa plus tard au pouvoir de la maison d'Étampes, et fut réunie de nouveau pour toujours à la France en 1400. Prise par les huguenots, qui détruisirent ses églises et la fortifièrent, reprise par les catholiques et enfin par les protestants, elle vit ses murailles rasées par Richelieu (1632).

Elle gagna beaucoup à n'être plus une place de guerre. C'est aujourd'hui une petite ville assez bien bâtie, sans monuments remarquables toutefois, à moins qu'on ne veuille

donner le nom de monument à une belle caserne, propre à loger des troupes d'infanterie et de cavalerie. Le canal qui la fait communiquer avec le Rhône vaut mieux pour elle qu'une enceinte crénelée et des canons sur ses remparts. Elle possède une assez agréable promenade, appelée *le Valoutera*, ornée d'une fontaine surmontée d'un obélisque.

Lunel-Viel, qu'on rencontre ensuite, est la patrie véritable



Gare de Montpellier.

du muscat de Lunel, et non la ville de ce nom que nous venons de quitter. Cette localité a encore un autre titre à la célébrité. On trouve sur son territoire des grottes bien connues des naturalistes par les nombreux dépôts d'ossements fossiles qu'elles renferment.

Entre Lunel-Viel et *Valergues*, la station suivante, le chemin traverse encore une tranchée, puis une plaine couverte de vignes.

Nous laissons *Saint-Brès* à gauche. A droite la plaine est bordée dans le lointain par les silhouettes fantastiques d'une chaîne de montagnes.

Baillargues ne se voit pas du chemin, mais nous n'y perdons rien. Après *Saint-Aunès*, encore une tranchée, et au

sortir de la tranchée, la plaine couverte de cultures avec des mouvements de terrain qui interrompent la monotonie du paysage, et, chose à noter dans ces contrées un peu trop dépourvues d'ombrages, des bouquets d'arbres, mais d'arbres véritables, avec des rameaux et des feuilles.

Dès que nous avons dépassé *les Mazes*, dont nous ne dirons ni plus ni moins de bien que des stations précédentes, le paysage prend de l'aspect et de la grandeur.



Montpellier.

Montpellier se présente à nos regards, étalant ses maisons pressées sur les rampes d'un monticule peu élevé, qui borne l'horizon devant nous par des lignes fermes et bien accentuées. Les innombrables arcades d'un aqueduc vont se perdre à gauche dans les cultures de la plaine, et contribuent à donner un grand caractère à l'aspect général de la cité. A mesure que le convoi s'avance et ralentit sa marche, les détails se distinguent plus nettement et la ville y gagne. Tout à coup la voie ferrée s'enfonce dans un tunnel, et, après l'avoir franchi, nous conduit devant une station plus élé-

gante peut-être encore que celle de Nîmes, et d'une architecture tout aussi romaine.

Suivant les divers historiens de Montpellier, son nom vient de *Mons pessulus*, *pessulanus*, ou bien *Mons puellarum*. *Mons pessulus* ou *pessulanus* se traduit par mont fermé au verrou (*quasi pessulo clausus*), en patois languedocien *Montpeglat*, mont fermé à clef. Cette étymologie viendrait de ce qu'en des temps reculés la colline sur laquelle est bâtie Montpellier était une sorte de pâturage couvert de bois et de friches, appartenant à la ville de *Substantion*, et qu'on l'avait alors entourée d'une sorte d'enceinte de palissades, avec une porte fermée au verrou.

Mons puellarum a été trouvé par des étymologistes galants; ils attribuent l'origine du nom de la ville actuelle aux charmes des dames de Montpellier.

Nous ne citerons que pour mémoire une troisième étymologie qui fait venir Montpellier de *Mons in pede Ledi*, montagne au pied de la Lez, parce que cette rivière, qui coule au bas de la montagne de Montpellier, ne s'est jamais écartée de l'usage qu'ont toujours suivi les rivières, de couler au-dessous des montagnes, non au-dessus.

On ne fait point remonter l'origine de Montpellier au delà du VIIIe siècle. Humble village à cette époque, il tira son accroissement de la décadence de trois villes, *Substantion*, dont il dépendait, Melgueil et Maguelone. Une partie des habitants de cette dernière ville, détruite en 737 par Charles Martel, étant venus se réfugier à Montpellier, et avec eux leur comte et leur évêque, ceux-ci ajoutèrent à leurs titres celui du lieu où ils s'étaient retirés.

Montpellier semble avoir été, avant cette époque et longtemps encore après, une sorte d'asile où venaient se réfugier les populations que les guerres et les invasions chassaient du sol natal. On retrouve la trace de cette origine dans la charte municipale de 1204, remplie de dispositions favo-

rables aux étrangers. L'histoire a démontré que les villes ainsi formées font des progrès rapides et sont destinées à un brillant avenir, parce qu'elles renferment des éléments de civilisation plus nombreux et plus variés que ceux qui composent une population uniforme. Montpellier, qui doit son origine à une agglomération de Celtes, de Gallo-Romains, de Visigoths et de Francs, et qui s'augmenta, après la chute de Maguelone, de Sarrasins et d'Espagnols, devait confirmer cette règle de l'histoire.

L'évêque et le comte de Maguelone ne furent pas longtemps sans se disputer l'autorité. Néanmoins, en 975, deux filles de la maison de Substantion firent donation de leurs biens à Ricuin, évêque de Maguelone, qui, à son tour, inféoda Montpellier à Guilhem, un des vassaux du comte de Melgueil, tout en réservant pour lui et ses successeurs la partie de la ville qui se nommait alors *Montpellieret.*

Montpellier et son territoire passèrent, en 1204, aux rois d'Aragon, puis un évêque de Maguelone la céda au roi de France Philippe le Bel. Repris, puis restitué par Charles V à Charles le Mauvais, Montpellier se vit définitivement réuni à la France (1378).

On voit, par ce résumé trop rapide, que l'histoire de Montpellier, depuis son origine jusqu'à la fin du xv[e] siècle, dut être fertile en événements mémorables. Une population composée en grande partie d'hommes qui avaient fui leur patrie, les uns pour échapper au joug d'un ennemi vainqueur, les autres pour secouer l'oppression de quelque tyran féodal, était mal préparée pour la servitude.

Les bourgeois de Montpellier, après la mort du comte Guilhem VIII, se trouvèrent maîtres de la seigneurie. Le fils de Guilhem, encore enfant, fut mis sous la tutelle de quinze des leurs. Ils le déposèrent comme n'étant qu'un bâtard, rappelèrent l'héritière légitime, et lui choisirent pour époux Pierre II d'Aragon, à qui ils imposèrent une sorte de

constitution qu'il s'empressa d'accepter, et qui laissa presque tout le pouvoir entre leurs mains.

Aussi, pendant tout le temps que dura la domination des seigneurs aragonais, nous voyons les bourgeois traiter sur un pied d'égalité parfaite avec eux. La commune leur prête de l'argent sur bons gages et moyennant de gros intérêts. Elle se fait livrer plusieurs châteaux; et Pierre ayant voulu agir un peu trop en maître un beau jour, elle court aux armes, démolit la tour de Montpellier, et ne se laisse apaiser que par la promesse que cette tour ne sera point rebâtie.

Le peuple était divisé en sept *échelles* ou professions que rappelèrent plus tard les sept *arts* de Florence et qui devaient à tour de rôle garder les murs de la ville. Les chefs des échelles, nommés par l'élection, élisaient cinq prud'hommes par échelle, soit trente-cinq; sur ce nombre le sort en désignait sept qui, d'accord avec les douze consuls sortants, élisaient soixante candidats, parmi lesquels le sort choisissait les douze consuls nouveaux. La seigneurie d'Aragon était représentée par le bayle, le sous-bayle et le juge ou le vicaire, qui ne devaient être nommés que pour une année, et qui ne pouvaient rentrer dans leurs fonctions qu'au bout de deux ans.

Montpellier devint bientôt une des plus puissantes, des plus industrieuses et des plus commerçantes cités d'Europe. Divers traités lui assuraient des avantages considérables sur les principaux marchés. Ses bourgeois prêtent de l'argent au roi de Sicile et à Clément IV (1265). Elle envoie des capitaines dans les principales foires d'Europe, et, par une glorieuse prééminence, ils sont investis de la mission de protéger les marchands du Languedoc. En 1297, Philippe le Bel ouvre son royaume au commerce de Montpellier, sans redevance. En 1302, il vient visiter la ville avec toute sa famille.

Les Juifs et les Arabes ne contribuèrent pas peu à la prospérité de Montpellier. En 1204, les premiers y étaient déjà si nombreux, qu'on jugea nécessaire de leur interdire la bay-

lie, moins peut-être par haine pour leur religion que par défiance de leur cupidité et de leur avarice. Quant aux Arabes, un seul exemple suffira pour donner la preuve du crédit dont ils jouissaient : la monnaie frappée à Melgueil, sous l'autorité des évêques de Maguelone, portait encore, en 1226, l'effigie de Mahomet! On voit que les exemples d'entente cordiale entre les puissances catholiques et les infidèles remontent plus haut que le xvie siècle.

Il est vrai que Montpellier dut beaucoup aux Arabes, peut-être la plus belle part de sa renommée. On ne saurait douter que la science de la médecine, qui jeta sur cette ville un si vif éclat, n'y ait été introduite par les Maures.

Elle posséda aussi une école de droit fondée par le Lombard Placentin, disciple d'Irnerius, fille par conséquent de l'école de Bologne (1289). L'école de médecine de Montpellier, qui reçut son premier règlement de saint Louis, et les écoles de droit et des arts furent réunies en université en 1289, sous le pape Nicolas IV.

La date de l'origine de l'école de médecine est inconnue ; tout porte à croire qu'elle est fort ancienne. Elle parvint rapidement à une renommée qui n'eut pas de rivale dans le monde entier. Ce n'est point à nous qu'il appartient de redire les glorieux travaux de cette école et de donner la liste de ses illustres docteurs, parmi lesquels brillent au premier rang Bernard de Gordon, Arnaud de Villeneuve, Gui de Chauliac, et, il ne faut pas l'oublier, l'auteur de Pantagruel, bon médecin, mais qui a conquis pourtant bien d'autres titres à l'immortalité. Rabelais laissa de joyeux souvenirs à Montpellier. Chacun sait qu'il joua un rôle dans « la morale comédie de celuy qui avait espousé une femme mute, » représentée par ses camarades de l'Université dans un de ces banquets dont l'autorité crut devoir régler le nombre, tant les écoliers du moyen âge et de la Renaissance en usaient largement.

Longtemps après que Rabelais eut quitté l'école, les étudiants soutenaient leurs thèses de docteur revêtus de la robe du grand écrivain. On fut forcé de la renouveler plusieurs fois, chacun de ceux qui l'endossaient ayant coutume d'en dérober un morceau, qu'il gardait comme une relique.

Jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle, l'école de Montpellier tint le premier rang parmi celles de France. Elle a subi depuis le sort de ses rivales, et a dû reconnaître la supériorité de la faculté de Paris. Cependant elle n'a pas cessé de fournir à la médecine, à la chirurgie et aux sciences naturelles des noms justement célèbres : au XVIII[e] siècle, Chirac, Astruc et Fize; et au nôtre, Chaptal, Candolle et le docteur Lallemand.

Montpellier n'eut pas à se louer d'abord de sa réunion à la France; l'administration du duc d'Anjou y fut, comme partout, odieuse et tyrannique. Elle chercha à s'en affranchir par la révolte, et fut vaincue. Mais, sous Charles VII, Jacques Cœur y transporta la capitale de son commerce immense et l'enrichit de ses dons. En 1552, ses consuls ayant racheté le domaine royal, Montpellier se trouva presque aussi libre qu'auparavant.

Elle resta fort attachée à la France jusqu'à la réforme, qui y pénétra en 1560. Devenus bientôt nombreux, les huguenots, insultés chaque jour par les catholiques, se soulèvent, saccagent les églises, écrasent les faubourgs. Montmorency-Damville, gouverneur du Languedoc, réprime la sédition, qui éclate de nouveau en 1567. Toutefois, Joyeuse, qui commandait à Montpellier au nom du roi, lors de la Saint-Barthélemy, n'osa pas faire exécuter les ordres odieux de Catherine de Médicis, en présence d'une population dont la grande majorité était hostile au parti catholique. La ligue ne put pas pénétrer dans la ville, qui accepta avec joie le gouvernement d'Henri IV. Elle resta fidèle à la couronne jusqu'en 1621, où elle se souleva de nouveau et reconnut pour chef le duc de Rohan. Après un siége de deux mois (1622),

commandé par Louis XIII en personne, elle se vit forcée d'ouvrir ses portes. Ses fortifications furent rasées, une citadelle s'éleva pour la contenir. Les protestants furent en butte à des persécutions qui redoublèrent après la révocation de l'édit de Nantes, sous l'intendance de Lamoignon de Basville.

Montpellier commença à respirer au XVIIIe siècle. La renommée de son école, et surtout la douceur de son climat, qu'épargne le mistral, y attirèrent, comme au temps du moyen âge et de la Renaissance, un grand concours d'étrangers. Rousseau y vint pour se guérir de sa maladie de cœur, et s'en retourna comme il était venu. Young y perdit sa Narcissa, atteinte d'un mal incurable. On voit aujourd'hui, dans une allée sombre du Jardin botanique, à l'abri d'une voûte peu élevée, une plaque de marbre avec cette inscription :

NARCISSÆ PLACANDIS MANIBUS.

C'est là que reposent les restes de la fille chérie de l'auteur des *Nuits*.

Quand vint la Révolution, les passions politiques et religieuses se réveillèrent à Montpellier; cependant Trestaillon et les siens n'y purent commettre aucun excès, grâce au général Briche, dont l'attitude énergique effraya ces bandits.

Parmi les hommes célèbres nés à Montpellier, nous devons citer La Peyronnie, fondateur de l'académie de chirurgie de Paris; le peintre Sébastien Bourdon et Vien Barthez, célèbre médecin du XVIIIe siècle; le chimiste Chaptal et le poëte des *Mois*, Roucher.

Il n'y a pas de ruines romaines à Montpellier; d'un autre côté, la vengeance des protestants du XVIe siècle a détruit tout ce qui pourrait attester la grandeur ou la magnificence des églises qui existaient avant eux. La ville est d'ailleurs bien bâtie; mais l'inégalité du terrain et l'espace resserré

qu'elle occupe font qu'on n'y trouve guère que des rues étroites, tortueuses, grimpant des côtes rapides, mais bordées souvent d'habitations d'une physionomie assez imposante ; ces habitations, construites pour la plupart au commencement du XVIII[e] siècle, rappellent les hôtels parlementaires de l'île Saint-Louis et du Marais.

Les places sont, comme les rues, fort resserrées ; on ne peut en citer aucune, à l'exception de la place du Peyrou, qui est la plus belle promenade de la ville, et dont les habitants se montrent fiers à juste titre. On la doit à Louis XIV. Elle est vaste, carrée, à deux étages bordés de balustrades, plantée de beaux arbres, terminée à son extrémité orientale par un arc de triomphe que la ville éleva au grand roi *après sa mort*, et à son extrémité occidentale par un château d'eau. L'arc de triomphe n'a qu'une seule arcade ; il est chargé d'ornements et de sculptures d'un style et d'un goût assez lourds, comme l'ensemble de l'édifice, qui ne manque pas d'ailleurs d'une certaine majesté propre à l'architecture du XVII[e] siècle. Le château d'eau a la forme d'une rotonde hexagonale à arcades, séparées par des massifs décorés de colonnes corinthiennes supportant un entablement orné de bas-reliefs. Un dôme couvre cet édifice d'un aspect élégant, élevé sur une esplanade au-dessus d'un bassin où l'eau tombe en cascades argentées. Le château d'eau termine dignement l'aqueduc de Pitot, cet ingénieur aujourd'hui peut-être trop peu connu.

Jusqu'en 1753, la seule eau potable de Montpellier fut celle des puits et de deux petites sources. Dès le XIII[e] siècle on avait formé le projet d'amener à la ville les eaux de la fontaine de Saint-Clément. Ce projet fut réalisé par l'exécution d'un aqueduc qui coûta plus de six années de travaux et une somme d'un million. Sa longueur est de 13 904 mètres (plus de trois lieues) ; 880 mètres, depuis le réservoir dit *des Arcades* jusqu'au Peyron, sont supportés par 53 arches de 8 mètres d'ouverture chacune, surmontées d'un

étage de 183 arches plus petites. L'aqueduc ne traverse pas cette étendue en ligne droite; il s'infléchit à gauche, à peu près au tiers de sa longueur.

Du Peyrou on jouit d'une vue admirable qui n'est pas le moins grand charme de cette belle promenade. A l'ouest, le regard franchit un espace immense borné par les Pyrénées, que dominent le Canigou, s'arrête sur de vastes plaines semées d'abord de bastides et de jardins, puis de villages dont les maisons blanches et les toits rouges se détachent nets et distincts au milieu des plaines et des moissons, pour se confondre ensuite avec elles dans les derniers plans. L'aqueduc est jeté comme un pont immense à travers cette belle campagne

Dans la direction du nord-ouest, on peut, quand le ciel est pur, nettement distinguer, sur un rocher basaltique, à 6 kilomètres de Montpellier, le village de *Montferrier*, s'élevant au milieu d'un sol purement calcaire, et son château entouré d'ombrages et de terrasses.

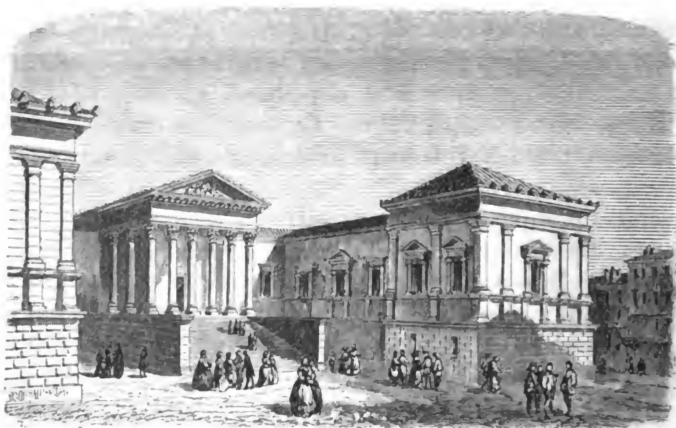
Si maintenant vous portez vos regards du côté de la Provence, le spectacle n'est pas moins grandiose. Au lieu du Canigou, c'est le mont Ventoux qui se détache à l'horizon, au milieu de la chaine des Alpes. Dans la direction du sud-est, vous apercevez les *étangs* de *Manquia* et de *Maguelone*, dont les eaux semblent se confondre avec la plaine, et, près de là, la mer qui n'a de bornes que l'horizon.

Non loin de l'arc de triomphe se trouve le *palais de justice*, édifice moderne décoré de colonnes et d'un bon style.

Le *jardin botanique*, situé au pied de la terrasse septentrionale du Peyrou, est bien distribué, orné de beaux arbres et riche en végétaux rares.

De l'autre côté du boulevard, presque en face du jardin botanique, nous trouvons la *cathédrale*, édifice gothique construit sur d'assez vastes proportions, mais qui ne mériterait pas d'être signalé, n'était son porche étrange. Deux

énormes piliers, ou plutôt deux tourelles faisant office de piliers et d'une prodigieuse élévation, soutiennent une voûte ogivale surbaissée qui s'appuie de l'autre côté sur le mur de la façade. On ne s'explique guère les raisons qui ont pu motiver cette construction singulière et inutile, puisque la hauteur de la voûte ne lui permet pas d'abriter les fidèles



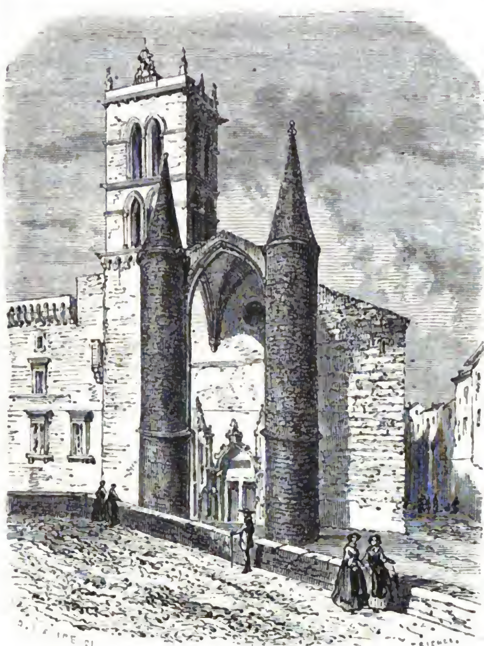
Palais de justice de Montpellier.

contre le soleil ou la pluie. Quoi qu'il en soit, la grandeur des proportions produit toujours un certain effet, au moins sur les spectateurs d'un goût peu exercé ou peu difficile.

L'*école de médecine*, qui touche à l'église, occupe les bâtiments de l'ancien évêché (ceux de l'évêché actuel n'ont rien qui mérite notre attention). C'est une construction vaste et bien distribuée. On remarque dans la salle des actes un buste antique d'Hippocrate, et quelques bustes modernes; — dans celle du conseil les portraits des professeurs les plus célèbres, depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours; et dans l'amphithéâtre, une tribune antique en marbre provenant des arènes de Nîmes. L'école possède encore quelques marbres

romains, une bibliothèque composée de plus de 35 000 volumes et de manuscrits précieux des docteurs du moyen âge, un conservatoire anatomique, et d'autres collections.

On compte plusieurs hôpitaux à Montpellier : l'*hôpital*



Cathédrale de Montpellier.

général, vaste établissement terminé en 1682, les *hospices des Insensés* et de la *Maternité*, près desquels on voit la *fontaine de Jacques-Cœur*, monument peu remarquable, mais qui reste le seul souvenir des bienfaits dont l'argentier de Charles VII avait comblé la ville; l'*hospice Saint-Éloi*, un des plus beaux de France : on peut y prendre plus de cent bains par jour.

Si nous traversons dans la direction de l'ouest une série de voies étroites et mal alignées, nous arriverons sur la promenade de *l'Esplanade*, d'où l'on jouit d'une très-belle vue, et qui est plantée en beaux arbres. En face est la *citadelle*, flanquée de quatre bastions ; elle est en bon état et isolée de la ville. Son esplanade aboutit à la place du *théâtre*, construit en 1786; la façade assez triste de ce monument n'annonce pas la belle salle qu'il renferme, et qui, pouvant tenir près de 2000 spectateurs, n'est pas toujours remplie.

Outre la bibliothèque de l'école de médecine, la ville en possède deux autres, la *bibliothèque communale* (10 000 volumes) et la *bibliothèque Fabre*. M. Fabre, peintre de l'école de David, qui vécut longtemps en Italie, la légua à Montpellier, sa patrie, avec une collection de tableaux formant aujourd'hui un musée auquel on a donné le nom du donataire. Le *Musée Fabre* est le plus beau de tous les établissements de ce genre dans les départements. Il contient tant de richesses que l'espace nous manque pour les énumérer et que nous aimons mieux renvoyer le lecteur au catalogue, où il trouvera les noms des plus grands maîtres de l'Italie, des Raphaël, des Andrea del Sarto, des Titien, des Tintoret, des Carrache, des Dominiquin et d'autres encore presque aussi illustres.

La bibliothèque se compose en grande partie de celle d'Alfieri, que le célèbre Italien avait léguée à M. Fabre, et que ce dernier a enrichie d'une collection rares de classiques français et italiens, et de livres relatifs aux beaux-arts. Elle contient environ 15 000 volumes.

Les autres édifices de Montpellier, l'*évêché*, la *préfecture*, les *halles*, etc., ne méritent pas de mention particulière.

A une lieue à peu près de Montpellier, sur la route de Lodève, se trouve le village de *Celle-Neuve*, localité sans importance, mais qui possède une église de l'époque carlovingienne. L'appareil de cet édifice est composé de grosses

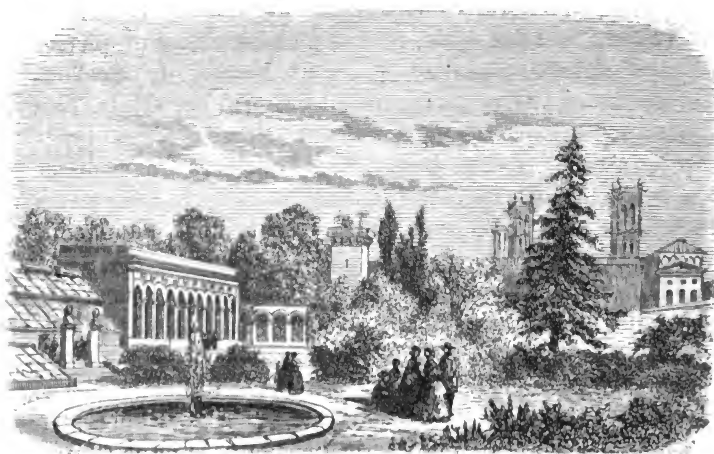
pierres bien taillées. Une porte aujourd'hui bouchée, qui s'ouvrait à gauche au bas de la nef, est cintrée, avec une archivolte dont les moulures font retour sur les impostes. L'intérieur se compose d'une seule nef, avec des arcs-doubleaux portés sur des colonnes dont les chapiteaux sont une imitation grossière et libre de l'ordre corinthien.

Substantion (*sextantio*, *sextatio* ou *serratio*), occupait, selon toute vraisemblance, une des petites hauteurs qui bordent la Lez, où l'on trouve des restes de murailles antiques, beaucoup de fragments de poteries grossières, et où l'on a recueilli quelques inscriptions. Les murs, qui ont conservé en quelques endroits une hauteur de 1 mètre et demi à 2 mètres, sont fort épais, revêtus d'un parement de pierres brutes derrière lequel se trouve un blocage de moellons et de petites pierres noyées dans un ciment peu solide. Tout porte à croire que ces murs ont une origine gauloise. Quelques inscriptions et la découverte de quelques fragments de murs de maisons romaines démontrent qu'après avoir été un oppidum gaulois, Substantion est devenue une ville romaine d'une certaine importance.

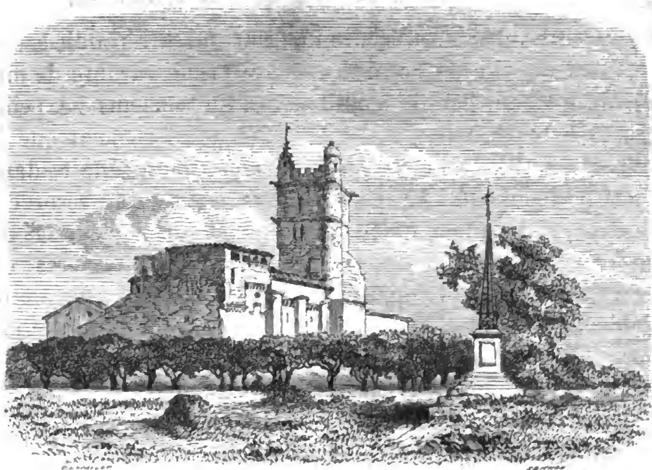
Nous ne quitterons pas les ruines de Substantion sans vous raconter une légende qui se rattache à la colline sur laquelle la ville était bâtie.

Tous les ans, le jour de la Toussaint, ou celui des Morts. — les opinions varient sur ce point, — le diable apparaît à minuit sur le rocher qui s'élève à pic au bord de la rivière. Il invite tous ceux qui se sentent le cœur assez ferme à venir prendre possession d'un trésor enfermé dans les flancs du rocher. La falaise s'ouvre en effet, et laisse voir l'entrée béante d'une caverne. Au commencement sont déposés des sacs de liards; plus loin des piles de pièces de cinq francs adossées aux parois de la caverne forment des colonnettes; plus loin encore, dans une espèce de sanctuaire, des monceaux de louis d'or brillent d'un fauve éclat.

Satan prévient obligeamment celui qui a répondu à son appel qu'il ne lui est accordé qu'un certain nombre de minutes pour remplir ses poches et s'en retourner. A peine notre homme fait-il attention à cet avertissement que le diable accompagne d'un air narquois. Il se précipite dans la caverne, passe avec dégoût devant les liards, accorde à peine aux piles d'écus un regard de dédain, court au tas de l'or, en bourre ses poches, son chapeau, ses chaussures, en emplit ses vêtements. Mais le terme fatal approche, notre homme n'en tient nul compte. Tout à coup le roc se ferme avec un fracas retentissant sur l'avare et son trésor.



Jardin des Plantes de Montpellier.



Église à Frontignan.

XII.

DE MONTPELLIER A CETTE.

Nous sortons de Montpellier, comme nous y sommes entrés, par une tranchée au bout de laquelle le chemin de fer traverse une vaste plaine. Bien que nous n'apercevions pas la commune de *Villeneuve*, nous n'en descendrons pas moins à la station.

Villeneuve est un bourg d'environ 1200 habitants, dont l'origine est contemporaine de la destruction de Maguelone. Il fut bâti sur le continent, en face de l'île de ce nom.

Les chanoines de Maguelone, redoutant l'air malsain des marais salants, vinrent s'y établir. Son église date évidemment du XIIe siècle. Elle a la forme d'une croix latine termi-

née par une abside qu'éclaire une seule fenêtre cintrée. Au-dessous du toit de l'abside règne à l'extérieur une petite arcature tenant lieu de modillons, et un peu plus bas une frise à dents de scie.

Les murailles sont élevées et solides, munies de contreforts peu saillants. La porte s'ouvre sur le côté droit de l'église, disposition qu'on trouve dans plusieurs édifices carlovingiens.

A l'intérieur, la voûte est cintrée, renforcée de trois arcs-doubleaux. Deux chapelles, bâties selon toute probabilité au xᵉ ou au xıᵉ siècle, se trouvent entre la porte et le bras droit du transept. Le clocher a la forme d'une tour carrée, à toit bas et obtus. Il est percé de fenêtres cintrées, sortes de meurtrières très-étroites à l'extérieur, mais qui s'élargissent à l'intérieur.

Une masse grise qu'on voit très-bien depuis Villeneuve marque l'emplacement de la cathédrale de Maguelone, qui fut jadis une cité importante, ainsi que nous l'avons déjà vu.

L'île de Maguelone est, selon quelques écrivains du pays, la même que celle de *Messine*, dont parle Pomponius Méla. Mais, selon une légende languedocienne, Madeleine la pécheresse, fuyant la persécution des païens avec Simon le lépreux, sainte Marthe et son frère Lazare, s'embarquèrent (la légende ne dit pas dans quel port) sur un esquif sans voiles ni rames. Le souffle de Dieu les poussa vers l'embouchure du Rhône, puis vers l'île qui prit le nom de Magdalona (Madeleine) ou Maguelone, et dont Simon fut le premier évêque. Nous avons déjà vu qu'elle avait été détruite par Charles Martel. Sous François Iᵉʳ, on essaya d'y transporter de nouveau le siége d'un évêché; mais la ville, désertée de ses habitants qui craignaient le voisinage des marais, depuis longtemps abandonnée des chanoines, ne fut bientôt plus qu'une solitude où continuèrent à végéter

quelque temps une garnison de six hommes commandée par un capitaine, un chapitre composé d'un chanoine et de six prêtres. Elle resta un lieu de sépulture préféré, où se faisaient porter de loin les gentilshommes après leur mort. Pourtant, comme elle était fortifiée, on se la disputa pendant les guerres de religion, et Richelieu la fit démanteler.

La cathédrale, commencée en 1048 par l'évêque Arnaux et terminée seulement vers la fin du XII[e] siècle, a l'aspect d'une forteresse, ce qui n'est pas rare dans les églises romanes, et ce qu'explique d'ailleurs le voisinage des pirates musulmans et des îles Baléares. Les murs sans ornements extérieurs, sauf du côté de la façade, sont couronnés, comme ceux du château des Papes à Avignon, de mâchicoulis, qui semblent avoir été ajoutés au XIV[e] siècle.

Il faut remarquer les fenêtres supérieures de la façade, décorées d'archivoltes formées de pierres alternativement blanches et noires. Le même système d'ornementation se remarque dans la porte surmontée d'une archivolte à claveaux de marbre également noirs et blancs. C'est évidemment un emprunt fait au goût mauresque, et qui s'explique par le séjour des Sarrasins dans ces contrées.

Un bas-relief représentant *Dieu le père avec les attributs des quatre Évangélistes*, décore le tympan, au-dessus d'un bandeau couvert de rameaux byzantins.

L'intérieur de l'église présente des voûtes plus élevées que ne le sont ordinairement celles des églises romanes, avec une courbe décrivant une ogive presque inappréciable. Les fenêtres de l'abside sont flanquées de colonnettes. L'édifice n'a qu'une seule nef avec des fenêtres cintrées très-étroites, et d'autres ogivales et plus larges.

Comme dans beaucoup d'églises espagnoles, on trouve en face de l'abside une vaste tribune ou salle haute, dont la destination semble avoir été de séparer les religieux de la foule des assistants.

L'abbaye est presque entièrement détruite; ce qui en reste peut faire croire qu'elle a été bâtie à une époque postérieure à celle de la cathédrale.

Après Villeneuve, l'étang de Maguelone se montre à gauche. La plaine s'étend à droite, si basse qu'elle paraît se confondre avec les eaux. Nous passons devant *Mireval* sans nous y arrêter, et nous voilà lancés au milieu d'une vaste étendue marécageuse, coupée çà et là de vignobles qui semblent par moments tremper leurs ceps verts dans les flots laiteux du lac. Ce paysage a un aspect plus monotone encore que mélancolique. Des monceaux de sels marins, de formes géométriques, surgissent de distance en distance au milieu des étangs. L'œil ne rencontre pas autre chose pour se reposer sur cette plaine sans accidents et sans arbres, sur ces lagunes qu'anime à peine le vol d'un oiseau marin, rasant la surface de l'onde d'une aile agile.

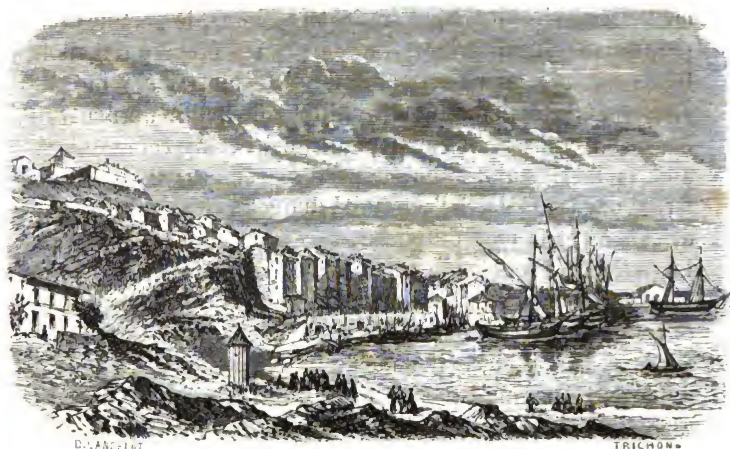
La petite ville de *Frontignan* semble surgir à droite du fond des eaux. Autrefois elle possédait un château fort et un port dont Louis XIII fit le siége principal de l'amirauté en 1629; ce port était le centre de tout le commerce maritime du Languedoc, aujourd'hui transporté à Cette.

Frontignan n'a pas d'autres titres à la célébrité que le vin muscat qui se récolte dans ses environs. Ce serait pousser trop loin la flatterie que de la traiter de jolie ville; mais elle possède une église assez curieuse, dont le clocher fortifié produit un bon effet dans le paysage.

Au sortir de Frontignan, le chemin traverse l'étang sur une chaussée. L'eau nous environne de toutes parts. A peine avons-nous gagné la terre ferme que la mer vient, à gauche, mourir à nos pieds. Le regard va se porter bientôt sur une haute colline qui produit un tel effet dans cette région de terres basses, qu'on en a fait une montagne. A ses pieds et sur ses flancs s'étale une ville dont les maisons, éparpillées sur les hauteurs, se resserrent au bord de la mer. Les mâts

pressés des navires se montrent au-dessus des bâtiments de la gare, marquant le lieu de notre arrivée. A gauche de la gare, une longue jetée s'allonge dans la mer et ferme de ce côté le port de *Cette*.

Les anciens avaient remarqué la montagne de Cette, qui, s'élevant à plus de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, s'offrait à la vue des navigateurs. Ils l'avaient appelée Σίγιον ou Σέτιον ὄρος, *mont Sigius* ou *Setius*. Paterculus mentionne une colonie romaine, *colonia Setia*, établie dans ce lieu 175 ans



Cette.

avant notre ère. Plus tard, la presqu'île de Cette passa successivement aux moines de l'abbaye d'Aniane (IXe siècle), à ceux de Saint-Rust et à l'évêque d'Agde (XIIe siècle). Au XVIe, le fils du connétable de Montmorency fit construire des fortifications au sommet de la montagne.

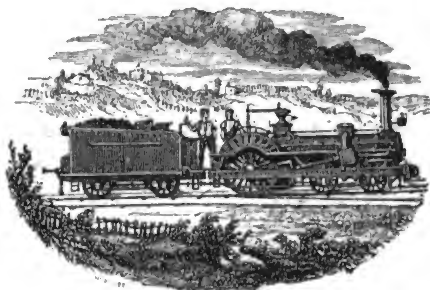
Jusqu'à saint Louis, Cette ne fut qu'un port de pêcheurs sans importance. Henri IV eut bien l'idée d'y créer un établissement maritime considérable; mais cette conception ne

fut réalisée que sous l'administration de Colbert, après que le plan du canal de Languedoc eut été adopté. L'ingénieur du canal de Languedoc, l'illustre Riquet, fut aussi celui du nouveau port. Un canal peu profond faisait communiquer l'étang et la mer; Riquet en fit l'embouchure du canal du Languedoc, continué à travers l'étang lui-même, et commença le port. Autour du port naquit une petite ville, mais le port était défectueux : il s'ensablait rapidement par suite du mouvement de la mer. Vauban vint et n'apporta pas de grandes améliorations à l'état des choses. Plus tard, au XVIII[e] siècle, on éleva une jetée. Malgré ses inconvénients, le port de Cette prenait une importance qui fit de grands progrès depuis la Restauration jusqu'à nos jours. La Restauration y fit construire un brise-lame. Louis-Philippe fit établir un nouveau bassin et creuser un canal par lequel l'étang communique avec la mer. Aujourd'hui le port se compose d'un bassin fermé par un môle, à l'extrémité duquel s'élève une batterie de canons et la tour du phare, une jetée et un brise-lame. La *jetée de Frontignan* s'avance à l'encontre du môle, et l'espace ménagé entre ces constructions et des quais vastes et commodes forme le bassin, protégé par deux forts, celui de *Saint-Pierre* et la citadelle de *Richelieu*.

La première industrie de Cette fut la salaison de la sardine et du maquereau; mais, depuis, son commerce maritime s'est considérablement accru, et donne beaucoup d'animation à cette localité, dont le port est classé le septième parmi les ports de commerce français.

De la ville même, nous n'avons pas grand'chose à dire. Elle s'embellit tous les jours, et elle en a besoin. Ses bains de mer et de sable y attirent chaque année un assez grand nombre d'étrangers, ce qui contribuera sans doute à lui inspirer le désir d'une certaine parure. Aujourd'hui elle semble tout absorbée par les intérêts de son commerce, et se soucie plutôt de bâtir de vastes magasins que de planter

des promenades ou d'élever des monuments. Elle possède pourtant une bibliothèque et des constructions particulières assez élégantes.



INDEX ALPHABÉTIQUE

contenant :

INDÉPENDAMMENT DES MATIÈRES DU GUIDE, L'INDICATION DES HÔTELS ET DIVERS RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES.

cinquième de la superficie du sol; les essences qui y dominent sont le chêne, le hêtre et le pin. Les races d'animaux domestiques sont généralement médiocres; les troupeaux de bêtes à laine sont nombreux. Les abeilles abondent et donnent un miel excellent. La branche principale de l'élève est celle des vers à soie, dont les produits contribuent pour une part importante dans la richesse agricole du pays. On recueille beaucoup de mouches cantharides. Parmi les animaux sauvages on voit quelques loups, quelques renards et un très-petit nombre de sangliers; mais les lièvres et les lapins y sont très-multipliés. Le gibier ailé y est fort abondant, et les eaux très-poissonneuses. — *Cultes* : catholique : un archevêché, qui a pour évêchés suffragants les évêchés de Nîmes, Valence, Viviers et Montpellier. Grand séminaire à Avignon; — protestant : un temple à Avignon, relevant de l'Église consistoriale de Laoumarin. — *Environs* : Villeneuve-lez-Avignon, 110; histoire, 111; le tombeau d'Innocent VI, 112; l'église, etc. — Vaucluse. D'Avignon à Vaucluse : Châteauneuf de Gadagne, 113; le Thor, 113; Sainte-Marie du Lac, 114; l'Isle, 114; le château de Saumanes, 114; Vaucluse, 114; la Vallée de la Sorgues et la Fontaine, 114; le château de Pétrarque, 115. — Il faut visiter aussi dans les environs d'Avignon la chapelle de Saint-Ruf, style romain-byzantin, sur le territoire même d'Avignon; Cavaillon et son arc de triomphe, ruine romaine justement célèbre, son église (XI[e] et XII[e] siècles), avec un tableau de Mignard; Apt et son église (X[e] et XI[e] siècles), qui a de belles verrières, une crypte et un caveau funéraire sous la crypte, le pont Julien (architecture antique); à Bonnieux, la chapelle et l'église (style roman); Cadenet, avec une église ogivale du XIV[e] siècle, vasque antique transformée en fonts baptismaux; Vaison et Carpentras. — *Etablissements de bienfaisance* : l'hospice des aliénés, 105; l'Hôtel-Dieu, 108; dépôt de mendicité, salles d'asile, crèches, monts-de-piété, etc. — *Histoire*, 75. — *Hôtels* : de l'Europe, du Palais-Royal, du Luxembourg. — *Instruction publique* : lycée impérial, école ecclésiastique, école normale primaire, école normale protestante de filles, écoles gratuites et publiques pour l'industrie et les beaux-arts. — *Justice* : tribunal de première instance, deux tribunaux de commerce, ressortissant à la cour de Nîmes. — *Mœurs et coutumes* : Les habitants du Comtat ont été souvent assimilés aux Provençaux proprement dits; il y a pourtant entre eux des différences de caractère, et peut-être trouve-t-on moins de rudesse, du moins dans la classe moyenne, à Avignon, que dans certaines villes provençales. Les relations commerciales avec les Avignonnais sont sûres, et l'industriel comtadin jouit d'une réputation de probité méritée. A côté de ces qualités incontestables, on reproche à l'habitant un amour de l'ordre et de l'économie poussé jusqu'à l'extrême; ses rancunes implacables, ses passions violentes qui trop souvent l'ont jeté dans les plus lamentables excès, et dont l'explosion ne s'arrête que devant la force. Les Comtadins, comme tous les méridionaux, ont des goûts très-vifs pour les assemblées bruyantes, les fêtes locales, les foires. Chaque ville, chaque bourg, chaque village célèbre avec un grand appareil la fête de son patron, et dans l'après-midi chacun s'en va « courir les joies, » selon une expression du pays. — *Montagnes* : Le département s'appuie à l'est sur les prolongements de deux contre-forts des Alpes, connus sous les noms de montagnes de Lure et de montagnes de Léberon. Les premières séparent le département des Basses-Alpes de celui de la Drôme, le lient avec le mont Ventoux, et se terminent à Malaucène, dans la partie nord-est du département. Leur plus grande élévation est d'environ 1800 mètres. Les montagnes de Léberon commencent dans le département des Basses-Alpes, se dirigent à peu près parallèlement au cours de la Durance, en se prolongeant jusqu'au territoire du Cheval-Blanc, près de Cavaillon; leur plus grande hauteur n'est que de 800 mètres. Elles sont, ainsi que les précédentes, composées de couches calcaires et argilo-calcaires, fortement inclinées sur l'horizon. Les points culminants de ces montagnes sont : le mont Ventoux, qui a 2066 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; le Léberon, au-dessus d'Oppède, de 1760; le Léberon, au-dessus de Cucuron, de 1180; la montagne de Lagarde, 1495; la montagne de Saint-Saturnin, 1387; le passage des Abeilles, 980, et la montagne de Vaucluse, 654 mètres. La montagne de Bluys sépare, au nord, par son sommet, le

plaines de la Camargue et de la Crau, se précipite dans l'étang de Berre, remonte la vallée de l'Arc, pénètre par la Viste dans le bassin de Marseille et la vallée de l'Huveaune, c'est-à-dire des deux côtes de la Sainte-Beaume. Le courant qui remonte la Durance pénètre, par tous les affluents de cette rivière, dans les vallées de Léberon et des Basses-Alpes, jusqu'au pied même des montagnes, qui sont à peine suffisantes pour garantir l'Italie des vents du mistral. Ce vent dure ordinairement trois jours, quelquefois neuf, et rarement douze. On a remarqué que, lorsqu'il cesse au coucher du soleil, il reprend le lendemain avec plus de force, et que, lorsqu'il continue à souffler après le crépuscule du soir, il diminue de force et cesse ordinairement à minuit. Le mistral est toujours violent, mais il n'est pas continu, et il souffle par rafales, ce qui est dû à la direction des montagnes. Dans un instant, il balaye l'atmosphère et dévore toute l'humidité; il dessèche toutes les terres, et produit l'évaporation la plus prompte et la plus abondante. Ce vent se combine plus ou moins avec le vent du nord, qu'il reçoit dans le bassin du Rhône; lorsqu'il se rapproche tout à fait du nord, il fait baisser tout à coup le thermomètre de 7 à 8 degrés, et nuit beaucoup à la végétation. » (*Diction. des communes de France.*) — *Commerce et industrie:* le département est moins manufacturier que commerçant; cependant les savons de Marseille jouissent d'une grande renommée, et l'on trouve dans cette ville, ainsi que dans celles d'Aix et d'Arles, des fabriques d'eaux-de-vie, d'esprits, d'huile d'olive, de produits chimiques, de soude factice, de vinaigre, de parfums, d'amidon et de bougie; des manufactures de bonneterie orientale, des raffineries, des tanneries, des draperies, quelques ateliers de coutellerie et d'ouvrages en corail; des confiseries estimées; des ouvrages en sparterie, des poteries et des fabriques de bouchons de liége; enfin on y compte quelques grandes usines métallurgiques. Nous ne devons pas oublier l'exploitation des marais salants d'Arles, de Martigues, de Berre, de Saint Chamas, etc., et les nombreuses madragues ou pêcheries. La pêche du thon est la plus importante de toutes. Elle se fait en automne et au printemps; mais cette dernière saison est la plus favorable. Celui qui a la suprême direction de la pêche se nomme *rey* (roi), dans les madragues de la Provence. Il dispose, ordonne, juge et châtie avec une autorité absolue. Il trace la madrague. Cette opération se fait le 3 mai avec un grand appareil. Le lendemain on jette le filet, dans un endroit qui ne doit pas avoir moins de trente-six mètres de profondeur. Le filet lui-même a une hauteur de 54 mètres. Il est divisé en chambres, dont la dernière, la *chambre de mort*, formée d'un fil plus solide que les autres. Le filet est maintenu au fond de la mer par un énorme lest de pierres, et soutenu verticalement par des *nattes* de liége. Les parois sont affermies par des câbles amarrés à une ancre mouillée au fond de la mer. Lorsque le rey a fait entrer tous les poissons dans la chambre de mort, il arbore un pavillon à son drapeau; à ce signal toutes les barques voguent vers la madrague. Sur l'ordre du rey, on tire la chambre de mort, et, dès que les poissons sont à la surface de la mer, des hommes les amorcent et les harponnent avec un bâton garni de crocs. On porte ensuite les poissons à la boucherie établie au bord de la mer, où ils sont dépecés avec beaucoup d'adresse. La chair est divisée en six parties, destinées chacune à une salaison particulière. Celle du plus jeune est la plus estimée, c'est celle qu'on vend dans toute la France sous le nom de *thon mariné*, quand une spéculation malhonnête ne débite pas sous ce nom de la viande de veau. Le commerce embrasse toutes les différentes branches d'industrie que nous venons de citer, et il s'exerce non-seulement à l'intérieur par les différentes voies de communication terrestre et fluviale dont nous avons parlé, mais encore par mer, à l'aide des huit ports de La Vignole, Arles, Martigues, Port de Bouc, Ponteau, Marseille, Cassis, la Ciotat. Marseille est, pour le commerce d'importation et d'exportation, le premier port de la France. Dans l'année 1852, ce port a employé (entrées et sorties réunies) 15 366 navires jaugeant 1 672 323 tonnes, et montés par 133 960 hommes d'équipage. Les douanes de la direction de Marseille rendaient, en 1810, 3 millions de francs; elles en rendaient 13 en 1820, 22 en 1830, et près de 36 en 1845. Dès 1821, ce progrès rapide obligea de livrer aux navires en libre pratique le vieux port, de 28 hectares de superficie; qui était

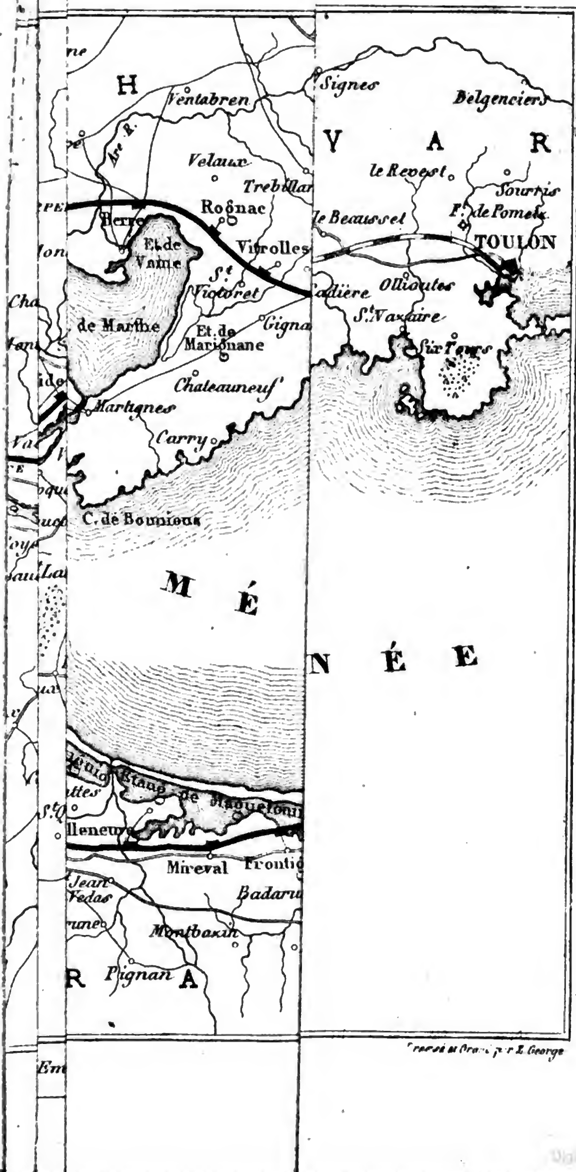
reproche ne peut guère s'adresser qu'aux habitants des villes; ceux de la campagne sont au contraire laborieux et actifs, fort économes, et pourtant hospitaliers. Les citadins aussi sont économes, et trop peut-être, pour des gens qui voudraient paraître en même temps fastueux. Mais il y a de notables exceptions. En somme, les défauts des Marseillais résultent plutôt de leurs mauvaises habitudes que de leur caractère; leurs qualités, au contraire, viennent de leur cœur, qui est bon sous sa rude écorce. Leurs détracteurs prétendent qu'ils n'aiment pas les beaux-arts; la vérité est qu'ils ne sont pas élevés dans le culte des beaux-arts, mais il n'est pas de peuple qui aime autant la musique vocale, surtout quand les chanteurs ont de robustes poumons. Il n'en n'est pas non plus, qui, tout en méprisant les vers, au moins en apparence, se laisse plus charmer par une pièce de poésie, pourvu qu'elle soit en patois provençal. On connaît la passion du Marseillais pour la chasse, 172, dans un pays où il n'y a pas de gibier, excepté à la fin de l'automne. Mais quand les étangs salins se couvrent de macreuses et de poules d'eau, il se livre alors de véritables batailles navales, trop souvent décrites pour qu'il soit nécessaire de le faire ici. Les Provençaux n'aiment pas moins la danse et les fêtes publiques que la chasse et la campagne; et leur pays est un de ceux qui ont conservé, à travers une longue suite de siècles, le plus de coutumes et de cérémonies empruntées au paganisme. A Marseille et dans les environs, la fête de Noël et de la Saint-Jean rappellent par plus d'un détail les mystères des antiques religions. De même les courses de taureaux et les danses nationales, les luttes, sont un héritage des Grecs et des Romains. — *Monuments, édifices publics, fortifications* : gare du Chemin de fer, 178; l'Eglise Saint-Victor, 191; souterrains de Saint-Sauveur, la Major, 192; l'église des Accoules, Notre-Dame du Mont-Carmel, Saint-Théodore, Saint Charles, Notre-Dame du Mont, les Chartreux, les Prêcheurs, la Chapelle Saint-Nicolas du Myre, temples protestants, grecs et juifs, 193; porte de la Joliette, 193; la Consigne, l'hôtel de ville, 194; la préfecture, l'évêché, le tribunal du Commerce, 195; la Bourse, 196; l'Arc de triomphe, 197; le Grand Théâtre, le théâtre du Gymnase, 197; statue de Belzunce, fontaines du Cours, de St-Ferréol, Calvaire des Accoules, 199; fontaines de la plaine, de Meilhan, d'Aubagne, 200; du Pujet, 201 : forts de Notre-Dame de la Garde, 203; Saint-Jean et Saint-Nicolas, 204. — *Physionomie de la ville et des environs, places, quais, promenades, rues, quartiers* : la Canebière, 186 : la vieille ville, la ville de Saint-Victor, 188 et 190; la ville neuve, 188; le port, 188; le Cours, la rue de Rome, 188; la banlieue, 190; le bassin de carénage, l'esplanade de la Tourette, 192; les places Royale, Saint-Ferréol, du Palais, la montée des Accoules, 199; la plaine Saint-Michel, les allées de Meilhan, 200; les cours Bonaparte, du Musée, les allées, le Jardin botanique, la promenade au Prado, 201; l'Hippodrome et le Jardin des fleurs, 202; les îles du Château d'If, de Pomègue et de Ratonneau, 204, 205 : le port de la Quarantaine, 206; paysages, 207. — *Sociétés savantes, de charité, cercles* : académie, 206; deux sociétés de médecine, société Saint-Vincent de Paul, œuvre des militaires, de Saint François Regis, sociétés de bienfaisance et de charité, de la maison des Orphelins, des enfants de la Providence, des œuvres de l'Ange-Gardien, des Orphelines, de Saint-Michel, ouvroirs Chrétien, du Refuge, de la Nativité, de la Charité maternelle. Cercles des Phocéens, du Commerce, de l'Athénée, religieux, 207; de l'œuvre de la Jeunesse. Sociétés de statistique, de pharmacie, conseil d'agriculture, etc. — *Variétés*. Nous croyons devoir donner ici les adresses des consuls étrangers : Angleterre, rue Paradis, 61; Confédération argentine, rue de l'Ormeau, 15; Autriche, rue Montgrand, 66; Belgique, rue Mazade, 5; Brésil, rue Saint-Nicolas, 12; Chili, rue Mazade, 5; Danemark, rue Sylvabelle, 39; Naples, cours Bonaparte, 54; République de l'Équateur, rue Breteuil, 21; Espagne, rue Breteuil, 21; République des États-Unis, cours Bonaparte, 84; Grèce, rue Thubanneau, 58; Haïti, boulevard Notre-Dame, 21; Hambourg, rue Paradis, 39; Hanovre, rue Grignan, 42, Mecklembourg, rue Paradis, 39; Mexique, rue Saint-Nicolas, 12; Monaco, rue Grignan, 7; Parme, cours Bonaparte, 54; Pays-Bas, rue Tapis-Vert, 26; Portugal, rue Sainte, 20; Prusse, rue Paradis, 30; République de Bolivie, rue Venture, 15; République de l'Uruguay, place de la Porte de Rome, 7; République de Ve-

qu'environ 14 jours. L'automne est la plus belle comme la plus riche saison de la contrée, et l'on a observé que la végétation est de 15 jours plus hâtive à Montpellier qu'à Paris. — *Commerce* et *industrie* : le département est plus agricole que manufacturier. La houille, le sel, le marbre, le fer tiennent le premier rang parmi les produits de l'industrie minérale. Les distilleries du pays, dont le produit annuel est d'environ 200 000 hectolitres, sont les établissements industriels les plus nombreux et les plus importants. Après les eaux-de-vie viennent les draps, les tissus de soie et de coton, la bonneterie de soie, les liqueurs et parfums, le verdet ou vert-de-gris et les produits chimiques, les cuirs, l'huile de ricin, les bouchons de liége, les papiers, la poterie et la bougie. Les vins et les eaux-de-vie sont les grands articles de l'exportation; après eux, les fruits, le sel, le bois, la cire et les produits manufacturés. Le département échange quelques-uns de ses produits contre ceux de l'étranger à l'aide de trois ports de mer principaux, Cette, Agde et la Vignole, et de quelques petits ports secondaires, tels que ceux de Mèze, de Marseillan, etc., etc. Le tonnage de tous ces ports est d'environ 300 bâtiments jaugeant 20 000 tonneaux, et leur mouvement, qui s'est beaucoup accru dans ces dernières années, est de 6000 bâtiments jaugeant 550 011 tonneaux. On s'adonne à la pêche du thon et de la sardine. — *Cultes* : évêché suffragant de l'archevêché d'Avignon. Les protestants ont 4 églises consistoriales dans le département, dont une à Montpellier, où les Juifs possèdent une synagogue. — *Culture* et *produits du sol* : on évalue la superficie du département à 618 046 hectares; le sol se divise, d'après sa nature, en pays de montagnes, 200 000 hectares; pays de bruyères, ou de landes, 197 500; sol de riche terreau, 50 170; sol de craie ou calcaire, 37 500; sol de gravier, 40 000; sol pierreux, 160 000; sol sablonneux, 53 500; sol marécageux, 25 750 hectares. Les diverses cultures sont divisées ainsi : froment, 50 594 hectares; méteil, 1 942; seigle, 10 849; orge, 1 857; avoine, 13 584; maïs et millet, 599; sarrazin, 235; pommes de terre, 7203; légumes secs, 1425; vignes, 117 397; jardins, 1992; betteraves, 98; oliviers, 10 234; chanvre, 190; lin, 37; mûriers, 2592; prairies naturelles, 13 045; prairies artificielles, 12 810; pâtis, landes et bruyères, 198 179; jachères, 59 508; bois, 83 179 (dont 902 à l'État); vergers, pépinières et oseraies, 1651 hectares. On évalue le revenu territorial à 22 millions de francs, et le nombre des propriétaires fonciers à 120 616, se partageant 1 088 213 divisions parcellaires. L'Hérault appartient à la région géologique dite du Languedoc; c'est un plateau allongé du N. E. au S. O., qui offre des vallées assez profondes et dont le sol est formé par des calcaires crétacés et tertiaires. On y rencontre plusieurs chaînes volcaniques, des volcans éteints près d'Agde et de Saint-Thibéry, et une colline basaltique à Montferrier, près de Montpellier. Le département est riche en mines métalliques; on y exploite le fer à Corniou, près de Saint-Pons, le cuivre, la houille à Graissessac et à Roujan, le lignite, le plomb et le manganèse. Puis viennent le sel marin; les pierres à bâtir et le marbre, le gypse, le granit, la pouzzolane, l'argile à potier, les terres alumineuses, les cendres fossiles et un peu de pétrole. Parmi un grand nombre de sources minérales fréquentées, les sources thermales de Balaruc, de la Malon, d'Avesne et de Foucaude, sont les plus renommées. Les meilleurs vins sont ceux de Saint-Georges-d'Orgues, Verargues, Saint-Geniès, Saint-Christol, Saint-Drézéry et Castries, bons vins rouges d'ordinaire. Les vins muscats de Frontignan, de Lunel, de Cazouls et de Béziers sont, après les vins de Rivesaltes (Roussillon), les meilleurs vins muscats de France. Les vins blancs de Marseillan et de Pinet sont aussi fort estimés. On évalue leur production à plus de 2 600 000 hectolitres. Après les vins, dont une partie est consommée dans le pays, une autre convertie dans les distilleries en *eau-de-vie de Montpellier*, et dont le reste est exporté, nous citerons l'huile d'olive, les bois et les fruits du Midi, les figues, les amandes, les olives, les grenades, le miel, la cire, etc., etc. Les prairies naturelles ou artificielles sont multipliées sur plusieurs points. Les légumes sont envoyées comme primeurs à Paris et à Toulouse. Les plantes aromatiques, médicinales, tinctoriales et marines, telles que pastel, salicot, gaude, garance, tournesol, ricin, etc., etc., abondent. L'olivier et le grenadier viennent en pleine terre. On cultive en grand le mûrier. Les es-

des tanneries et des mégisseries estimées, quelques papeteries, des verreries, des faïenceries, etc. Les articles de commerce sont en outre les chevaux, les bestiaux, les chèvres, les porcs, les soies, les filoselles, les laines, les châtaignes, les pommes de terre, les aulx, les oignons, le chanvre, etc. — *Culture et production du sol* : La superficie du département est de 582 867 hectares, et le sol se divise d'après sa nature : en pays de montagnes, 279 500 hectares ; pays de bruyères ou de landes, 139 000 : sol de riche terreau, 11 500 : sol de craie ou calcaire, 125 000 ; sol de gravier, 15 500 ; sol pierreux, 325 000 ; sol sablonneux, 45 000 hectares. On évalue le sol productif à 564 865 hectares, dont : en froment, 48 581 hect. : méteil, 4 551 ; seigle, 8 658 ; orge, 4 875 ; avoine, 10 912 ; maïs et millet, 1703 ; sarrasin, 1388 ; pommes de terre, 6 055 ; légumes secs, 1940 ; vignes, 63 875 ; jardins, 1531 ; betteraves, 50 ; oliviers, 11 235 ; garance, 125 ; chanvre, 194 ; mûriers, 14 941 ; prairies naturelles, 9 035 ; prairies artificielles, 8128 ; pâtis communaux et landes, 184 053 ; jachères, 46 938 ; bois, 115 463 (dont 1904 à l'État) ; châtaigneraies, 15 898 ; vergers, pépinières et oseraies, 3754 hectares. On évalue le revenu territorial à 21 millions de francs ; le nombre des propriétaires est d'environ 115 000, et celui des divisions parcellaires de la propriété est de 1 143 478. Le département renferme environ 30 000 chevaux et mulets ; 8000 bêtes à cornes ; 300 000 mérinos. La récolte des céréales ne dépasse guère le tiers de ce qui est nécessaire à la consommation. Le département produit du maïs, du millet, du sarrasin, des lentilles, des pois et des légumes, beaucoup de pommes de terre, des asperges, des châtaignes, surtout dans les Cévennes, où le fruit de cet arbre forme la base de la nourriture. Les jardins rapportent des fruits excellents et abondants ; le cerisier, l'abricotier, le pêcher, le figuier, le poirier, l'alizier, le jujubier, le pistachier, l'amandier, y sont multipliés. Le cognassier et le grenadier y viennent sans culture. Parmi les arbustes utiles, on remarque le miromontier ; les bords du Gardon, de la Lèze et de la Viadourle ont de belles prairies, quoique en trop petit nombre ; mais il y a dans le département des prairies artificielles. La principale essence des forêts se compose de pins, de chênes et de hêtres. Le palmier dattier y fleurit en pleine terre, mais on ne l'y a jamais vu fructifier. La gaude et la garance y donnent des produits utiles. On y trouve, en outre, les salicors et autres plantes salées propres à faire de la soude, des plantes aromatiques, etc. La vigne est très-commune et semble être un produit naturel du sol. Les vins du Gard sont liquoreux et estimés, surtout ceux de Chusclau, de Livenon, de Saint-Gilles et de Tavel. Un tiers de ces vins se consomme dans le département ; un autre tiers est livré au commerce ; et le troisième est converti en eau-de-vie. Les oliviers occupent une grande place dans l'agriculture du département, ainsi que les mûriers, qui font la richesse des Cévennes. Les cultivateurs du Gard se servent de l'*araire* antique auquel ils attellent des mulets pour labourer. — *Cultes* : Évêché suffragant d'Avignon ; grand séminaire. Le département renferme un grand nombre de communautés d'hommes et de femmes. Les protestants ont quatre églises consistoriales, dont une à Nîmes et une à Aigues-Vives ; les Juifs une synagogue faisant partie de la circonscription du consistoire israélite de Marseille. — *Environs* : 235, 240 ; le pont du Gard, 256. — *Histoire* : 235. — *Hôtels* : Nevet, des Princes, du Luxembourg, des Postes, du Nord. — *Instruction publique* : chef lieu d'une des académies les plus importantes de France ; lycée, école normale, maison de l'Assomption, école secondaire ecclésiastique pour le ministère évangélique, pensionnat préparatoire d'institutrices protestantes, cours publics et gratuits de beaux-arts et de mathématiques, et de beaux-arts appliqués à l'industrie. — *Justice* : siége d'une cour où ressortissent les tribunaux du Gard, de l'Ardèche, de la Lozère et de Vaucluse. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Hôtel-Dieu, salles d'asile, crèches, maisons de refuge. — *Monuments et édifices publics* : fontaine de l'Esplanade, la gare, palais de justice, 241 ; Saint-Paul, 244 ; théâtre, la Maison carrée, 248 ; temple de Diane, 252 ; tour Magne, 253 ; portes d'Auguste et de France, 254 ; cathédrale, 255 ; caserne, Hôtel Dieu, évêché, 256. — *Physionomie de la ville, rues, promenades, places* : l'Esplanade, 241 ; jardin de la Fontaine, 252 ; aspect général, 256. — *Rivières, cours d'eau, étangs, canaux* : Parmi les rivières qui arro-

dans les plaines du Rhône. On remédie autant que possible à cette stérilité du sol par un système d'irrigation bien entendu et ingénieux. Sur une superficie de 653 557 hectares, le département en compte 263 000 en culture, 17 953 en prés, 165 000 en forêts, 24 000 en vignes, 155 000 en landes, etc., 14 000 en étangs. Les essences dominantes dans les forêts sont le sapin, le hêtre, le chêne blanc et le chêne vert. Les pâturages des montagnes offrent une grande quantité de plantes tinctoriales, aromatiques et médicinales. Le pays renferme des oliviers, des amandiers, des châtaigniers et de belles plantations de mûriers. On y recueille des truffes noires. Le département renferme environ 18 000 chevaux et mulets, 15 000 bêtes à cornes, 600 000 moutons. Les montagnes nourrissent en outre, pendant l'été, un grand nombre de troupeaux transhumants. L'agriculture est trop stationnaire dans le département de la Drôme; la terre y est généralement cultivée à l'aide d'ânes et de mulets, et la récolte en céréales est au-dessous des besoins de la consommation. Le département renferme néanmoins une grande variété de produits, et il faut ajouter à ceux que nous avons déjà indiqués des maïs, du chanvre, des noix et la garance. Il a de belles prairies, de belles pépinières, et élève avec succès les vers à soie et les abeilles. Fromage d'Archiane. — *Environs* : Le château de Crussol, 29; paysages en amont et en aval du fleuve, 34; Saint-Péray, village célèbre par ses vins blancs, situé derrière les Cornes de Crussol. — *Justice* : tribunal de 1[re] instance ressortissant à la cour de Grenoble. — *Histoire*, 30. — *Hôtels* : de la Croix-d'Or, de France, du Commerce, de la Tête-d'Or. — *Instruction publique* : collége, petit séminaire, cours publics pour les ouvriers. — *Mœurs, coutumes*, etc. : les Dauphinois ont d'ordinaire l'imagination vive et l'intelligence prompte, le caractère ardent, parfois emporté et irascible. On les accuse d'être défiants et astucieux dans leurs rapports avec les étrangers; défiants, cela est certain, mais peut-être ne paraissent-ils astucieux que parce qu'ils sont défiants. En réalité ils sont hommes de famille, hospitaliers, économes souvent à l'excès, mais généralement peu ambitieux. On les voit patients, résolus, actifs et laborieux dans ce qu'ils entreprennent, et ils réussissent d'ordinaire, en tout, industrie, commerce, science et lettres. Encore qu'ils aient généralement une grande répugnance pour le service militaire, ils sont braves, et des plus braves, patriotes et constants dans leurs opinions politiques. — *Montagnes* : Les montagnes de la Drôme sont des ramifications de celles des Alpes, dont elles forment les derniers degrés vers le Rhône. Leur pente est généralement de l'est à l'ouest, et leur hauteur moyenne de 1200 à 1500 mètres. Elles sont presque toutes boisées et ont leur sommet couvert de pâturages. Les plus élevées sont granitiques; les autres, argileuses ou calcaires. — *Monuments, édifices publics, maisons curieuses* : statue de Championnet, 34; la cathédrale, le Pendentif, 35; Saint-Jean, 36; maison de la rue de la Peyrollerie, 36; Maison des Têtes, 37; théâtre, palais de justice, l'hôtel du gouvernement, la prison, la citadelle, le pont, 38; la vieille enceinte, 33; la gare, 38; — *Physionomie de la ville et environs, promenades, places, etc.* : la ville, les faubourgs, 33; le château des fleurs et le champ de Mars, 34. — *Vins* : le département produit d'excellents vins, dont 150 000 hectolitres environ sont livrés annuellement à l'exportation. Les vins rouges les plus estimés sont ceux de l'*Ermitage*, de Crozes, de Mercenrol, de Gervant. L'Ermitage est un des meilleurs vins du monde, d'un bouquet exquis, d'un goût franc et fin, mais il est des plus capiteux. Les Bordelais se sont plus d'une fois servis des vins de l'Ermitage pour remonter le ton des vins de leurs meilleurs crus. La côte de l'Ermitage s'élève environ à une hauteur de 160 mètres au-dessus du Rhône; elle est formée de plusieurs coteaux, nommés *Mas* dans le pays, placés en amphithéâtre. Le sol des *Mas* se compose de grès et de cailloux, à l'exception du sol des *Mas de Bessas*, qui est granitique. La pente méridionale sur laquelle les vignes sont exposées est très-rapide, et presque partout la terre est soutenue par des petits murs. Les différents crus de la côte de l'Ermitage produisent aussi des vins blancs de première qualité, pleins de finesse, de bouquet, mais, comme les rouges, très-spiritueux. Les *Merceurol*, les *Chanos-Curson* et la *Clairette de Die*, blancs, sont aussi estimés et justement. Mais la clairette, mousseuse

FIN DE L'INDEX.


H
Ventabren
Signes
Belgenciers
V A R
Velaux
Trebillar
le Revest
Sourris
Rognac
le Beausset
F. de Pomets
Berre
Et. de Vaine
Vitrolles
TOULON
St Victoret
Cadière
Ollioules
de Marthe
Et. de Marignane
Gignac
St Nazaire
Six Fours
Chateauneuf
Martignes
Carry
C. de Bourmions
M É
N É E
Etang de Maguelonne
Villeneuve
Mireval
Frontignan
Jean Fedas
Badaroux
Montbazin
R Pignan A
Gravé et Grav. par E. George

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE,
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.